FLEURS D'AMÉRIQUE: POÉSIES NOUVELLES

Dominique Rouquette



FLEURS D'AMÉRIQUE

POÉSIES NOUVELLES

PAR

DOMINIQUE ROUQUETTE

(DE LA LOUISIANE)

Du [illegible] les vers qui [illegible] au ciel
(A. BRIZEUX.)

NOUVELLE-ORLÉANS
IMPRIMERIE DE H. MÉRIDIER,
RUE DE CHARTRES, N° 166

1857.

FLEURS D'AMERIQUE

POÉSIES NOUVELLES

PAR

DOMINIQUE ROUQUETTE

(DE LA LOUISIANE.)

Du ciel viennent les vers, qu'ils remontent au ciel!
(A. BRIZEUX.)

NOUVELLE-ORLEANS.
IMPRIMERIE DE H. MÉRIDIER,
ENCOIG. CHARTRES ET TOULOUSE.

1856.

IMPRIMERIE MÉRIDIER,
ENCOIGNURE CHARTRES ET TOULOUSE.



PRÉFACE.

—

Nous commencerons par remercier nos souscripteurs, nos Mécènes de toutes les professions et de toutes les classes, tous les généreux parrains, toutes les aimables marraines de notre nouveau né poétique. Médecins désintéressés, avocats éloquents, notaires intègres, planteurs hospitaliers, femmes et jeunes gens enthousiastes, merci!

Mais nous vous estimons trop pour ne pas croire que vous prendrez en bonne part notre franchise et notre sincérité. Au risque d'être taxé d'ingratitude, nous oserons parler le langage de l'austère et inexorable vérité. La reconnaissance ne doit pas condamner l'homme à un lâche et servile mutisme.

Au reste, nous ne mordons pas comme la vipère, pour tuer, mais comme la sangsue, pour guérir.

Agneau, dans les temps de paix et de vertu, le poète se change en lion, aux époques de désordre et de corruption. Eh! comment ne pas entrer dans une sainte colère, quand on voit l'Argent devenir le seul dieu d'un siècle athée? En vérité, le respect humain seul empêche les hommes de lui élever des temples, de lui ériger des autels sur les places publiques, comme ils lui en ont déjà élevé et érigé dans leurs cœurs!..... La femme même vient ployer les genoux et se prosterner devant la statue de Mammon. L'amour de l'or, la passion effrénée du jeu, voilà la nouvelle idolâtrie des graves matrones et des jeunes filles du siècle. Elles sont réellement hideuses à voir, malgré leur jeunesse et leur beauté, accoudées sur la table aléatoire, irritées et frémissantes comme une bande d'hyènes. A ce désolant spectacle, les frères, les fils et les maris fuient épouvantés, et vont demander à l'atmosphère des carrefours un air moins empesté!...

Ce langage énergique et brutal vous étonne peut-être, ô lecteurs?... Nous ne l'ignorons pas, les hommes de la prose et de la matière voudraient faire du poète "un baladin qui danse sur la phrase," un langoureux amant de Diane chasseresse, une colombe gémissante (turtur ab ulmo), un aéronaute voyageant dans les nuages, une espèce d'eunuque social frappé d'impuissance civile; ils le congédieraient volontiers de la république, (mais sans le couronner de fleurs) comme Platon, et l'exileraient de tout cœur dans quel-

que Thébaïde sauvage semblable à celle où l'empereur Adrien fit déporter Juvénal octogénaire. Et savez-vous pourquoi? C'est que par instinct ces gens-là redoutent la poésie comme les hiboux fuient la lumière. Ils craignent de voir pénétrer dans leurs antres d'iniquité l'éblouissant flambeau de la Muse ; ils tremblent comme des esclaves, au seul aspect de cette Némésis vengeresse ; ils croient, à chaque instant, voir approcher, arriver

. . . . "le bourreau
"Qui dans un cœur coupable enfonce le couteau."
(RACINE fils)

"Tout ce monde craint les vers, déteste les poètes," dit Horace.

Et voilà pourquoi ils désireraient que le poète se contentât d'être un harmonieux Rubini. Ils voudraient lui ôter tout nerf, toute vigueur, toute virilité, toute influence morale, religieuse ou politique !

Et cependant, qui a fait la révolution de 1830? —Béranger avec Barthélemy et Méry. Qui a sauvé la France en 1848? —Lamartine. Et dans l'antiquité, qui, mieux que Pindare, sut inspirer aux populations guerrières de la Grèce l'enthousiasme des grands dévouements et des vertus héroïques? Sous le règne brillant d'Auguste, qui, mieux qu'Horace, ranima le patriotisme mourant des Romains? Qui parla jamais au peuple-roi, avec une éloquence plus patriotique, avec un enthousiasme plus divinement inspiré, de la

beauté de la mort sur un champ de bataille, et de la glorieuse immortalité promise à l'héroïsme? Qui, mieux que Juvénal, flagella la luxure et glorifia la chasteté?... Partout, dans tous les siècles, les poètes dignes de ce nom ont chanté la vertu, flétri le vice, malgré le *profanum vulgus*, malgré les tyrans, malgré les sicaires, malgré les bourreaux; partout, dans tous les siècles, les poètes, les vrais poètes ont vengé le génie indigent des mépris de la bêtise opulente, ont attaché au pilori l'usurier sans entrailles, et traîné aux gémonies le concussionnaire et le juge prévaricateur; partout, dans tous les siècles, les poètes, ces élus, ces favoris des dieux, se sont efforcés d'inculquer aux peuples la passion des saintes vertus et l'horreur des vices immondes, l'amour du désintéressement et la haine de l'avarice, le culte de la pudeur et un profond dégoût pour l'impudicité, le respect de la pauvreté et un noble mépris des richesses; partout, dans tous les siècles, les poètes ont béni le travail et maudit l'oisiveté, célébré le patriotisme plébéien et ridiculisé la noblesse inutile à la patrie; partout, dans tous les siècles enfin, les poètes ont été des *hommes*, des citoyens, des guerriers, des tribuns, des apôtres, des prêtres, des prophètes, des martyrs!... Non, le poète, quoi qu'on dise, n'est pas seulement un chantre comme le rossignol, un amant de la nature, du soleil et des nuits étoilées, un frère des fleurs et des oiseaux; en vain on voudrait lui fermer l'Agora et le Forum, en vain on voudrait

le mettre *hors l'humanité*. Quand la république est en péril, quand les factions poussent le peuple à l'abîme de l'anarchie, quand loin de conjurer l'orage, les apôtres de la chaire, de la presse et de la tribune

> tremblant comme des lâches,
> Font semblant de dormir ;

alors sonne l'heure de l'apostolat poétique. Le poète alors, prenant pour devise :

> *Vitam impendere vero,*

élève une voix courageuse pour dire la vérité à tous les partis, pour flétrir les excès d'une majorité aveugle, orgueilleuse et tyrannique, pour consoler, fortifier une minorité opprimée mais indépendante, dût sa tête tomber sous la hache du bourreau, rouler de l'échafaud, comme celle de l'intrépide et sublime André Chénier !...

Cette préface développe, commente, justifie les idées que nous avons exprimées dans ce volume, ou celles que nous espérons pouvoir jeter plus tard dans le moule poétique. Nos bonnes intentions, notre amour ardent du bien, nos inquiétudes pour l'avenir, sont à la fois le secret et l'excuse de notre courage et de notre audace. Nous briserions notre plume, nous jetterions dans la boue notre lyre, si nous pensions un instant être tenté de les prostituer à des louanges éphémères, à une popularité achetée au prix de la conscience et de l'honneur.

Au reste, nous n'avons nulle prétention à l'infaillibilité; notre jugement n'est pas sans appel, mais il est sincère. D'ailleurs, nos réflexions sont plutôt des conseils, des avertissements que des condemnations.

Fort de la pureté de nos intentions, de la sainteté et de la franchise de nos convictions, et ne reculant pas devant l'expression humble mais hardie de nos opinions sur le monde et sur la société, croyant avoir rempli une mission, n'ayant forfait à aucune des obligations sacrées de notre apostolat, quel que soit le sort de ce recueil, nous emporterons du moins dans notre retraite le consolant souvenir d'avoir tâché de faire le bien en osant dire ce que nous croyions la vérité. Si notre patriotisme était méconnu, si les tendances de notre livre étaient dénaturées, si l'on nous accusait de rigorisme puritain ou d'hypocrisie pharisaïque, nous n'aurions plus qu'à nous écrier, comme Juvénal, en reprenant philosophiquement le chemin de la solitude:

" Que puis-je faire à Rome ? Je ne sais pas mentir. "

Mais nous attendons mieux des hommes et des femmes de notre pays.

Nous dirons donc aux femmes: Souvenez-vous toujours que c'est par la douceur, la patience et l'humilité, que vous vous assurerez l'empire que vous cherchez en vain à usurper par la colère et par l'orgueil.

Nous dirons à la jeunesse : c'est dans la divine chasteté que tu puiseras les vertus les plus chevaleresques. C'est la chasteté qui crée l'enthousiasme lequel à son tour crée l'héroïsme. Nous lui dirons encore : Fais de ta vie deux parts : l'une pour le travail, l'autre pour l'étude. Travaille, puisqu'il le faut, à acquérir une fortune, mais rappelle-toi que : "L'honnête homme s'enrichit lentement et rarement."

Nous dirons aux vieillards : "La religion seule fera de votre vieillesse *"le soir d'un beau jour."* Elle animera votre cœur d'un souffle divin, et en renouvellera la jeunesse comme celle de l'aigle.

Nous dirons aux laboureurs, aux planteurs, aux habitants des campagnes : O fortunatos nimium ! Hommes fortunés ! Aimez toujours la nature qui vous rapproche de Dieu, aimez la vie agreste, paisible, casanière, cachée, hospitalière; pratiquez toujours les vertus qui ont distingué, depuis le berceau du monde, les populations rurales et surtout celles de la Louisiane, aimez vos frères des villes, moins calmes et moins heureux que vous, mais gardez-vous de recevoir le contre coup de leurs préjugés et de leurs passions politiques, et conservez précieusement le trésor des mœurs antiques et patriarcales.

Nous dirons aux propriétaires d'esclaves : Maîtres et maîtresses, traitez vos serviteurs avec une indulgence tout évangélique, et ne les châtiez qu'à la dernière extrémité et avec une sévérité tempérée par la charité chrétienne. C'est là

le meilleur, le seul moyen de fermer la bouche aux apôtres fanatiques de l'abolitionisme. Souvenez-vous toujours que l'esclave est un pauvre, le plus pauvre des pauvres "*les meilleurs amis de notre Dieu.*" Vous surtout, ô femmes, rappelez vous que si le maître cruel est frappé, même dans le Sud, de réprobation publique, la maîtresse cruelle est une espèce de Lady Macbeth qui a perdu son sexe, (*unsexed*, comme dit le vieux Shakspeare,) un monstre aux yeux de la civilisation catholique. Femmes, femmes, craignez de faire des martyrs de vos maris en voulant en faire des bourreaux!...

Aux étrangers naturalisés, aux Français surtout, nous dirons: Vous êtes pour nous des frères, et les reproches que nous vous faisons, les conseils que nous vous donnons, sont les reproches, les conseils d'un ami, d'un frère qui vous aime.

Nous dirons aux hommes d'élite, aux honnêtes gens de tous les partis, de toutes les croyances, de toutes les professions : Ayez non seulement l'amour mais la passion et l'audace du bien. Quand le crime se remue et crie, la vertu ne doit pas rester immobile et se taire. Les ennemis de l'ordre, du repos public, ne paraissent nombreux que parce qu'ils se multiplient par l'agitation de leurs mille manœuvres. On ne les voit, on ne les entend, que parce qu'ils osent se montrer et parler. Fraternisez, associez-vous pour le bien, comme ils s'associent et fraternisent pour le mal. Soyez unis et vous serez invincibles.

Quant aux hommes du *juste milieu*, quant à ceux qui abritent leur vie et leur fortune derrière une lâche et égoïste neutralité, quant à ces hommes

"Qui n'ont pas de vertus et pas même de vices,"

nous n'avons qu'une chose à leur dire : c'est qu'à l'heure de la grande crise sociale qui s'approche, ils seront broyés sur le champ de bataille révolutionnaire entre les deux armées, et disparaîtront comme Œdipe dans la poussière du combat et de la tempête.

Nous dirons aux ouvriers, aux travailleurs de la ville comme de la campagne : Aimez toujours le travail et la pauvreté, deux grands trésors, quand on sait les comprendre et les apprécier. Heureux celui à qui Dieu révèle la divine beauté de l'une et la dignité de l'autre ! Malheur au sot qui regarde la pauvreté comme un ridicule, un opprobre, un crime ! Malheur à qui n'honore pas, ou méprise le travail ! Le travail c'est pour l'homme l'indépendance, et pour la femme la chasteté. Nous avons consacré deux chansons à célébrer ces deux saintes choses. En les composant, nous pensions à vous, car le sort des travailleurs a toujours intéressé le poète, et de tout temps le luth du chansonnier a fraternisé avec la scie, la truelle, l'aiguille et la cognée. Et puis, le peuple comprend toujours la chanson, cette forme si populaire de la poésie, accessible à toutes les intelligences, à tous les cœurs, à toutes les âmes

La chanson! quel vol d'aigle Béranger a fait prendre à cet humble et joyeux oiseau! comme Pierre Dupont a rajeuni cette vieille muse gauloise! La chanson! comme elle est aimée en France, et dans les colonies, filles de la France! "Comme elle vous mène gaiement un homme à l'immortalité!" dit le spirituel Eugène de Mirecourt!

Puissent donc nos chansonnettes charmer vos labeurs, consoler vos ennuis, soulager vos misères!

Nous dirons aux rigoristes qui ne seraient pas disposés à nous pardonner la gaîté de nos chants bachiques : N'allez pas prendre au sérieux notre *Moine bon vivant*, par exemple, qui n'est qu'un innocent anachronisme, qu'un gai souvenir du *friar* gourmet de Walter Scott ou de l'ermite joyeux de Gil Blas. Personne n'admire plus que nous la beauté et l'utilité des institutions monastiques.

Ce n'est pas non plus sérieusement que nous avons chanté les vins rivaux du cécube, du falerne et du massique immortalisés par Horace. N'allez donc pas nous reprocher de croire à la divinité de Bacchus, de glorifier l'ivresse, et ne vous mettez pas à crier au scandale dans un accès de fanatisme niais et de colère bouffonne. Hélas! on ne s'enivre, à la Louisiane, que depuis qu'on ne se grise plus. *On ne boit plus sec*, il est vrai, on ne trinque plus, on ne connaît plus les petits coups, mais on avale le *brandy*, le *whisky* et le *gin*, comme l'eau. L'ivrognerie sombre,

misanthropique, immonde, brutale, querelleuse a remplacé les joyeuses rasades d'autrefois et l'ancienne gaîté bachique!

Nous dirons aux aristarques : Nous ne redoutons pas votre jugement, nous provoquons même votre critique, pourvu qu'elle soit impartiale et consciencieuse. Pourvu que vous n'attaquez pas en nous l'homme, vous pouvez mettre en pièces le poète : Impavidum ferient ruinæ. Non, nous ne vous craignons pas, ô critiques! Mais nous l'avouerons, en nous rappelant la franchise avec laquelle nous avons apostrophé les femmes, nous éprouvons, par moments, un horrible pressentiment, et c'est presque en tremblant que nous songeons au sort d'Orphée, déchiré par les Bacchantes vengeresses.

"Discerptum latos juvenem sparsere per agros."

Nous dirons aux mondains voltairiens et goguenards :

Ne riez pas de nos hymnes à la solitude : notre intention n'est pas d'exciter "*une émigration populaire du monde vers le désert.*" C'est là un malheur qui n'est pas à redouter, ou plutôt un bonheur que l'on ne saurait espérer. Le monde sera toujours, quoi qu'on fasse, plus peuplé que le désert. Mais l'homme aime par instinct la retraite, et y aspire toujours, du moins dans ces moments de lassitude et de découragement si fréquents dans les villes qu'on a si bien nommées des ***fourmilières humaines***. Que de fois un

usurier moderne, dans un accès d'enthousiasme rural, a jeté un cri de regret comme l'Alphius d'Horace :

Beatus ille, etc
Heureux celui qui, loin des affaires, etc

Hier encore, un de nos bons amis, avocat madré, vieilli dans la chicane, nous parlait du bonheur des champs avec une éloquence pathétique qui nous allait au cœur.

"Si toutes les âmes élevées, dit Gustave Planche, prenaient la route de la Solitude, il ne resterait plus dans les villes que les âmes livrées aux plus sordides intérêts, aux plus viles passions. L'amour effréné de bien vivre dominerait seul dans ces enceintes, et l'homme vêtu de pourpre et de soie *retournerait à la barbarie*."

Eh bien ! voulez-vous retenir, dans la prison des cités, ces âmes élevées, ces cœurs d'élite, ces natures enthousiastes, sachez les comprendre, les admirer, les environner d'amour et de respect. Que l'argent soit pour vous, non un but, mais un moyen. Si vous ne pouvez pas avoir la solitude des forêts, faites-vous une solitude dans le centre même de votre cœur. Il n'est pas impossible de s'abstraire même dans le tourbillon de la foule. Mais heureux celui qui a le goût, la vocation, l'amour, la passion, la folie de la solitude !

Nous dirons enfin à ceux qui seraient tentés de nous reprocher notre patriotisme, notre amour,

notre admiration pour les Etats Unis : Nous ne reconnaissons à personne le droit de nous en faire un crime ou un ridicule : le criminel c'est celui qui n'aime pas son pays natal ou adoptif, et l'homme ridicule c'est celui dont le cœur n'appartient tout entier à aucune patrie. Pourquoi d'ailleurs critiquer l'élan enthousiaste de nos chants patriotiques ? Notre patriotisme est moins exclusif que celui de Victor de Laprade, par exemple. N'a-t-il pas dit, cet harmonieux Platon de la poésie :

Je t'aime d'un amour, jaloux et menaçant,
O pays trois fois saint qui m'as donné mon sang.
Haine au lâche rêveur qui, drapé dans sa robe,
S'abrite du vain nom de citoyen du globe !
Qui ne voit, dans le sol du pays dévasté,
Qu'une place à bâtir, l'utopique cité,
Et des dieux paternels raillant le culte austère,
Encense avec orgueil l'idole humanitaire.
Haine à ce fils bâtard des prêtres du veau d'or !
A ceux dont il est né, race plus vile encor,
Qui, d'autres mots pompeux couvrant une autre fange,
Pour patrie a tous lieux où l'on gagne, où l'on mange

(*Poëmes évangéliques*, pages 205, 206)

D'ailleurs, mieux vaut pécher par excès de reconnaissance que par excès d'ingratitude. Oh oui ! nous l'aimons notre beau et jeune pays, notre chevaleresque et héroïque patrie, et nous la croyons appelée (ce n'est pas nous qui parlons, mais M. de Montalembert) à de *gigantesques destinées*. Oui, à ceux qui persisteraient à nous accuser d'exagération lyrique, quand nous glori-

fions et chantons l'Amérique, nous dirons : Lisez cette magnifique ode de Méry, ce barde inspiré de la France, noble et grand pays que nous aimons et admirons tant, et dont nous n'avons jamais désespéré :

À L'AMÉRIQUE

Monde nouveau, lancé comme un navire immense
Entre deux Océans, ton avenir commence
Tu ne regrettes rien dans un passé lointain
Sous la glace du pôle et sous la zone ardente,
Rien ne peut ralentir ta course indépendante,
Tu commandes à ton destin.

Tu n'as pas de voisins qui convoitent en rêve
Un grain de sable, un brin de roseau sur la grève,
Pour élargir le sol de leur royaume étroit,
Et tu n'as pas un Nord qui va chercher querelle
Au Midi, pour sortir de sa glace éternelle,
Quand il trouve son soleil froid.

Chez toi, place pour tous, au soleil comme à l'ombre
Veut-on de la fraîcheur : Dieu seul connaît le nombre
De tes vastes forêts, pleines d'arbres géants
Et veut-on labourer la campagne ou les ondes
Toujours on trouve aux bords des savanes fécondes
Cent fleuves et deux Océans.

On y trouve partout l'Eden du premier âge,
Le jardin virginal et le tiède rivage,
Et la douceur des fruits et la douceur des eaux,
Et ces riches couleurs dont la grande nature
Pour éblouir les yeux se fait une ceinture
Avec des fleurs et des oiseaux

On y trouve partout la rivière tranquille,
Le golfe, le port vierge et la vierge presqu'île,
Qui n'ont, jusqu'à nos jours, que Dieu pour possesseur !
Où sans doute, demain, une ville va naître,
Et des vieilles cités se fera reconnaître,
Ou comme fille, ou comme sœur !

Oui, l'avenir est là, pour les races futures,
Quand tous les Océans uniront leurs ceintures
Croyez-moi, ce n'est point un présage trompeur,
Et notre Europe alors, regrettant d'être antique,
Pour mieux se rajeunir, passera l'Atlantique
Sur les arches de la vapeur.

Le soleil et la mer, dans un grand hyménée,
Ont fécondé la lave où l'Amérique est née,
Et nos neveux unis, d'âge en âge, verront,
Dans un sublime orgueil, ce qui déjà commence,
Les trésors épandus de sa mamelle immense
Où les peuples s'abreuveront !

L'isthme de Panama, vieille écluse du monde,
Tombera, le vaisseau libre enfin sur son onde,
Vers l'Océan du Sud bondira d'un élan,
Et laissera bien loin, dans les glaces polaires,
Le cap de Horn, broyant d'inutiles colères
Sur les écueils de Magellan.

L'or fera rayonner de nouvelles filières
Dans l'écrin éternel des hautes Cordillères
Pour payer tant de bras, qui creuseront enfin
Les déserts d'Amérique, où le sol est en friche,
Cette moitié du globe, où la terre est si riche,
Quand l'autre moitié meurt de faim.

Car ces mines d'or pur, que l'Amérique étale,
Et qui bordent partout sa rive occidentale,
Dieu sur le flanc des monts, ne les mit pas en vain ;
Toujours les défricheurs de ce vaste domaine
Trouveront leur salaire au bout de la semaine
Il est dans un trésor divin !

Aussi, gloire immortelle au héros de génie
Qui, fondant l'avenir de votre colonie,
Déploya le drapeau d'*Union* dans les airs !
Gloire au quatre Juillet ! votre aigle, avec sa serre,
Grava le chiffre d'or de cet anniversaire,
Et prit son vol dans les déserts !

Aussitôt, dans les bois et sur le bord des fleuves
S'élevèrent partout les toits des cités neuves
Le laboureur reprit sa première fierté,
Et du fond des déserts la peuplade accourue
Du glaive des combats fit un soc de charrue,
Seule arme de la liberté

Vous qui n'avez jamais vu que des jours prospères,
Fils des Américains, continuez vos pères
L'avenir du vieux monde est encor dans vos mains ;
Que tout peuple abordant votre terre chérie
Au pied de chaque mont rencontre une patrie,
Et la paix sur tous vos chemins !

Abreuvé par le Rhin, la Seine ou la Tamise,
Si chacun a sa part dans la terre promise,
Et ses fleuves de lait, et ses rayons de miel,
Sous l'étendard de France ou la bannière anglaise,
On ne se battra plus, si chacun est à l'aise
Comme le soleil dans le ciel !

Nous voulions couronner notre préface par cette éblouissante fleur poétique d'outre mer, mais nous éprouvons le besoin de jeter à nos lecteurs quelques dernières paroles :

Heureux, mille fois heureux l'auteur de ce recueil s'il peut faire pénétrer un rayon de foi dans une conscience obscurcie par le doute ou l'incrédulité ; s'il peut faire entrer un parfum des bois dans la demeure de l'homme privé des joies et des beautés de la nature ; s'il peut ramener un sourire sur les lèvres pâles de quelque jeune fille condamnée à la solitude du travail, s'il peut inspirer un élan d'enthousiasme à quelque noble jeune homme, martyr de l'amour filial, que le dévoûment attache à la glèbe d'un comptoir abrutissant ; s'il peut réveiller dans quelque cœur usé par les affaires cette fibre poétique qui sommeille quelquefois mais ne meurt jamais ; s'il peut faire refleurir dans quelque âme désenchantée de tout un souvenir d'enfance, de collége, de jeunesse ou d'amour ; s'il peut convaincre une seule intelligence de la beauté, de la poésie, de la divinité des vieilles croyances catholiques ; s'il peut convertir une seule famille à la vie simple, frugale, économe, retirée ; s'il peut enfin faire comprendre à une seule femme la vérité de cette belle pensée de Lamennais : "La femme est une fleur qui n'exhale de parfum qu'à l'ombre."

À MM. V. HUGO, BÉRANGER, BARTHÉLEMY, É. DESCHAMPS ET BERTHAUD.

. . . . . List to me,
I come to crave for sympathy;
No flow'ry wreaths I ask of ye
(Par l'auteur des Savanes)

La Louisiane est encore française par la fraternelle beauté du langage comme par la puissance des souvenirs.
(É. Deschamps.)

Oh ! dix sept ans ont fui depuis que dans Lutèce
En exil et le cœur inondé de tristesse,
Chaste fleur des grands bois, pudique Céluta,
Sur l'Hélicon français ma Muse débuta...
Béranger consola, dans son humble ermitage,
D'un baiser paternel la pauvre enfant sauvage;
Hugo, Barthélemy, Lesguillon et Deschamps
D'une oreille indulgente, ont écouté ses chants,
Souvestre qu'aujourd'hui pleure, hélas ! la Bretagne,
Ému de la candeur de ma vierge au bleu pagne,
De fleurs se mariant à de beaux genêts verts
Lui fit une couronne, en répétant ses vers,
Berthaud, la saluant d'un adieu poétique,
Suivit longtemps du cœur son vol vers l'Atlantique...

Oui, dix sept ans ont fui depuis que dans Paris,
Apparaissant soudain à ses regards surpris,
"Belle de sa beauté," belle de poésie,
Humble et fière à la fois, ma sauvage Aspasie,
Chantant comme un oiseau de l'Amérique en fleurs,
Désarma la critique attendrie à ses pleurs.

Maintenant, sous les pins, vivant insoucieuse,
Ne voulant plus revoir "la ville pluvieuse,"
Ne voulant plus quitter ces grands bois enchanteurs,
Ces jones harmonieux peuplés d'oiseaux chanteurs,
Où vit seule avec elle, "en son nid de lianes,"
Ermitesse Psyché, la *Muse des Savanes* ;
Oubliée au désert, cachée au bord d'un lac
Dont la brise caresse et berce son hamac,
Pauvre, mais sans trouver la pauvreté trop rude
Ayant pour tout trésor Dieu dans la solitude,
Ma Muse anachorète élève encor la voix :
Vous l'avez écoutée, une première fois,
Comme une jeune sœur vous l'avez consolée,
"Hirondelle frileuse" à Paris exilée,
Vous l'avez écoutée, émus, et souriant
À l'enfant des forêts qu'aimait Châteaubriand,
Frères, écoutez-la de nouveau : dans l'absence,
Son cœur, brûlant d'amour et de reconnaissance,
Loin de vous oublier, garde un culte éternel
À tous vos luths bénis de son luth fraternel
Ecoutez les accords de sauvage harmonie
Le souvenir l'inspire à défaut de génie
Frères, écoutez-la... sous un beau ciel ami,
Écoutez-la, Deschamps, Hugo, Barthélemy,
Béranger et Barthaud, ce qu'elle vous demande
Ce n'est pas pour son front une fraîche guirlande,
Ce n'est pas, encore d'élite, auditoire choisi,
L'ouragan de bravos dont s'enivre Grisi,

Quand Paris qu'elle émeut, Paris qu'elle électrise,
Couvre, inonde de fleurs cette fleur de Venise ;
Elle n'a pas besoin, ma brune Céluta,
Des applaudissemens que mendiait Pasta
Oh ! non ! ce qu'elle veut, mon agreste Egérie,
Ma compagne au désert, mon amante chérie,
C'est vous prouver à tous, ô favoris des dieux,
Que nous gardons un culte au sol de nos aïeux,
Qu'héritiers des vertus de la chevalerie,
Fils non dégénérés de la Mère-Patrie,
Quand le vieux Béranger entonne une chanson,
Nos lyres tout-à-coup vibrent à l'unisson,
Que, lorsque vous chantez, sentant nos cœurs se fondre,
Nous pouvons en français tous encor vous répondre,
Qu'électrisés, aux mots et de gloire et d'honneur,
Tous les Louisianais sont Français par le cœur.
Oui, France, nous t'aimons et nous chantons tes gloires,
Nous avons des lauriers pour toutes tes victoires ;
Le dernier cri vainqueur de l'aigle impérial
A trouvé dans nos cœurs un écho filial,
Nous avons de bravos salué ton armée
Triomphant héroïque aux champs de la Crimée.
Nous sommes tes enfants ! Enthousiaste Etat,
Du sol de Washington le plus brave soldat,
Naguère au feu l'on vit la Louisiane entière
Marcher, comme un seul homme, au premier cri de guer-
Fille digne de toi, belle sous le drapeau, [re
Elle a donné son sang, l'a versé comme l'eau,
Jeune et fière géante, ayant ta haute taille,
Sans reproche et sans peur, sur le champ de bataille,
À l'ombre des boulets, sous le feu du canon,
Vaillante, elle a conquis le glorieux surnom
(Beau surnom dont est fier mon cœur patriotique)
De Chevalier Bayard des Etats d'Amérique.

Mandeville, 12 juillet 1858

À VICTOR HUGO.

Avant qu'un souffle m'emporte
Dans la poussière du chemin,
Au seuil sacré de votre porte,
Je viens, inconnu pèlerin,

Fils d'une inculte et vierge lande,
Poète à peine éclos au jour,
Déposer ces vers, sainte offrande
De reconnaissance et d'amour

Oui, le fils errant des savanes,
Nomade habitant des déserts,
Dans un vert hamac de lianes,
Mille fois soupira tes vers.

L'Indien qui de tout s'étonne,
M'a vu l'œil arrosé de pleurs,
Relisant tes "Feuilles d'Automne,"
Sous les magnolias en fleurs.

Pensif, au branle de la rame,
Au chant du nègre insoucieux,
Barde aimé, que de fois mon âme
Avec toi s'élançait aux cieux!

Sous mes agrestes chèvrefeuilles,
Que de fois j'ai relu ces vers
Où tu peins "l'arbre dont les feuilles
"S'éparpillent dans l'univers,

"Ce saule échevelé qui pleure"
Sur la grande tombe sans nom,
Que la brise des mers effleure
En murmurant Napoléon!

Que de fois! Mais l'aile inquiète
Des vents m'emporte au loin adieu!
Là-bas m'attendent, ô poète,
L'amour, la solitude et Dieu! *Paris*, 1839

À LAMARTINE.

O chantre harmonieux d'Elvire,
Rapsode inspiré de Saint-Point,
Barde, roi sacré de la lyre,
Salut! Tu ne me connais point

Mais moi, fils errant du grand fleuve,
Mon cœur vibre du triple écho
De la lyre de Sainte-Beuve,
Et de Lamartine et d'Hugo.

Je vous connais, ma Muse sainte,
Au chant matinal du moqueur,
Sous les pins de ma vieille enceinte,
A lu vos vers éclos du cœur!

Au bord des mouvantes savanes
Où, pensif, j'égarais mes pas,
Sous le vert rideau de lianes,
Qui recouvre mes ajoupas,

Aux brises des forêts natales,
Que de fois, poète orphelin,
J'ai relu les Orientales,
Joseph Delorme, Jocelyn!...

À vous, bardes sacrés, me lie
Un mystique chaînon d'amour,
Sur un cèdre de la patrie
J'ai buriné vos noms, un jour.

Ces noms, des Indiens qui chassent
Un instant, arrêtent les pas;
De l'arbre bientôt ils s'effacent
Du cœur ils ne s'effacent pas!

Paris, 1839

À BERTHAUD.

Quoi! toujours de ta lyre un chant triste qui tombe!
Toujours ta muse en deuil pleure sur une tombe!
Jamais un souvenir des songes d'autrefois,
Jamais un doux accent de bonheur dans ta voix!
Hier, c'était l'élégie, écrite avec tant d'âme,
Où tu peins cette enfant qui devient grande dame,
Qui rieuse s'en va par le monde en rêvant,
Folle, capricieuse, errant au gré du vent,
Frêle roseau brisé, pauvre feuille éphémère
Qu'un souffle détacha de la tige sa mère
Aujourd'hui c'est encore un chant sur un tombeau,
Tertre sans nom où dort Hégésippe Moreau,
Barde que dévorait une ardeur inquiète,
Rêvant un chaste amour en son cœur de poëte,
Ne demandant à Dieu dont-il fut oublié,
Que "des baisers, du pain" ... et mort à la *Pitié!* . (1)
Poëte, toute joie est-elle donc bannie?
Le bonheur n'est-il plus qu'un vain mot que l'on nie?
Ne peut-on en un coin de ce val de douleurs,
Pour se parer le front cueillir encor des fleurs?
Hélas! tristes, souffrans, exilés dans la vie,
Tout nous pèse, plus rien n'excite notre envie
Êtres mystérieux, anges d'Eden bannis,
Oiseaux tombés du ciel, nous n'avons point de nids!
Oh! quand viendra le jour où, comme l'hirondelle,
Le poëte volant où l'instinct le rappelle,
À la terre jetant un dernier chant d'adieu,
Dans les sillons de l'air remontera vers Dieu!
O frère! si jamais le vent d'exil te pousse
Vers nos bois résineux que festonne la mousse,
Vers ce sol inconnu, ce rivage lointain
Qu'arrose de ses flots le tiède Pontchartrain, (2)

Rhapsode pèlerin, tu peux d'une main forte,
Aux bords du Bonfouca frapper à notre porte (3)
Dans ma forêt de pins, sous mes frais ajoupas,
Le fraternel accueil ne te manquera pas!

Paris 1839.

À MONSIEUR DIDIER D.....

Douce comme un soupir de femme
Ou comme un songe d'autrefois,
Sympathique écho de mon âme,
Vibre ta poétique voix

Mais ces vers que l'exil m'inspire,
Écho par ton cœur répété,
Ces chants échappés à ma lyre,
C'est peu pour l'immortalité!

Vainement ta voix m'y convie
À d'autres la gloire, Didier!
À d'autres l'immortelle vie!
Moi, je dois mourir tout entier.

Oh! pensif, l'âme soucieuse,
Le front mollement incliné,
Assis sur l'écorce noueuse
D'un vieil arbre déraciné,

As-tu, d'une oreille attendrie,
Écouté, le soir au lointain
Chanter la caille de prairie
À l'heure où le soleil s'éteint?

Sur les bords ombreux du Lacombe. (4)
As-tu parfois suivi des yeux
La rame écumeuse qui tombe
Au sein des flots silencieux ?

La nuit, alors que les étoiles
Du vieux lac argentent les joncs,
N'as-tu pas vu de pâles voiles
Fuyant aux brumeux horizons ?

Eh bien ! mon chant fuit et s'efface
Ainsi que le chant de l'oiseau,
Ainsi que la voile qui passe
Comme un blanc nuage sur l'eau.

Autrefois je rêvais de gloire,
D'amour, de joie et d'avenir,
Mais cette espérance illusoire
N'est plus pour moi qu'un souvenir.

Aujourd'hui je jette à la foule
Mes vers, ces hymnes de douleurs,
Comme un pâtre à l'eau qui s'écoule
D'un doigt distrait sème des fleurs.

Mon cœur se brise de tristesse
Oh ! vous m'avez fui sans retour,
Illusions de la jeunesse,
Beaux rêves de gloire et d'amour !

Mais qu'au moins Dieu garde au poète
Dans les grands bois qu'il a dépeints,
Un tertre à sa cendre muette,
Une tombe sous les vieux pins !

Paris, 1859

À MADAME ***

Eh quoi ! Vous abaissez vos paupières pensives
Sur mes vers nés du cœur, mes feuilles fugitives !
Sous les berceaux en fleurs de votre frais jardin,
Vous me lisez, le soir, Eve d'un autre Eden !
Oh ! si vous compreniez, si vous saviez, Madame,
Ce qu'est pour le poète un sourire de femme,
Ce qu'est, dans le malheur, pour le barde orphelin,
Une larme, un regard tombé sur le vélin !
Si vous saviez quel charme alors s'attache au livre,
Quel parfum enchanteur et dont l'âme s'enivre,
Reste éternellement sur ces feuillets sacrés
Du souffle d'une bouche un instant effleurés!
C'est un souvenir d'or pour toute notre vie,
Un baume au cœur souffrant que torture l'Envie,
Un rayon dans la nuit qui voile notre ciel,
Dans notre coupe amère une goutte de miel !
O vous, reine beauté de nos beautés créoles,
Mon cœur a recueilli vos suaves paroles,
Dans l'ingrate patrie orphelin isolé, (5)
Ange compatissant, vous m'avez consolé,
Votre voix, un instant suspend mon agonie
Oh ! merci mille fois ! Femme soyez bénie !
Oh ! mille fois bénie, et longtemps et toujours !
Oui, que le bonheur dore et parfume vos jours !
Et quand de votre front, qui de grâce rayonne,
Tombera la beauté comme une fleur d'automne,
Quand, au soir de la vie, apparaître la Mort.
Comme une blanche enfant qui souriante dort,
Vous prenant dans ses bras, ô Créole inconnue,
Qu'elle vous porte au ciel d'où vous êtes venue !

Nouvelle-Orléans, 1839

LA JEUNE FILLE DES BOIS.

À mon ami Ch. D.

C'est une brune, ami, comme ces jeunes filles
Que dore de ses feux le soleil des Antilles,
Comme la belle enfant que Gautier, dans ses vers, (6)
Nous peint courant pieds nus sous les mangliers verts.
Comme une étoile au ciel son œil noir étincelle,
Dans les bois elle court ainsi qu'une gazelle
Son corps est élancé, souple, fait à ravir
Près du Manzanarès ou du Guadalquivir,
Sous les cieux espagnols, jamais jeune Andalouse
Plus belle n'a bondi dans l'épaisse pelouse!
Elle chante jetant aux brises du matin
Ses longs cheveux d'ébène embaumés de plantain
C'est une vierge chaste et ravissante et pure,
Une fleur des forêts de la grande nature,
Comme celle qu'aimait le fils d'Outalissi
Elle chante, elle court, paisible, sans souci,
Sans un nuage au front, sans une peine à l'âme
Toute au présent... hélas! l'enfant deviendra femme!
Et dans ce cœur qui dort insoucieux, un jour,
Ainsi qu'un feu caché s'éveillera l'amour
Alors plus de ces chants, ces cris de gaîté folle,
Plus de ces bonds joyeux dans la forêt créole,
Plus de ces fleurs qu'on cueille au rebord du chemin!
Mais un front attristé qu'on soutient de la main,
Mais des soupirs gonflant la poitrine oppressée,
Une image chérie, une fixe pensée,
Des heures se traînant lentes, pleines d'ennuis,
Des pleurs silencieux versés au sein des nuits!

Nouvelle-Orléans, 1839

LE PASSÉ ET L'AVENIR

A mon ami H. D.

Frère, te souvient-il de nos beaux jours d'enfance,
De ces jours si près du berceau,
Avant qu'au ciel d'exil, sous le soleil de France,
Nous portât le fatal vaisseau ?

Te souvient-il, dis-moi, de ces fraîches années,
De ce radieux âge d'or
Où nos âmes étaient l'une à l'autre enchaînées
Et sommeillaient vierges encor

Nous n'avions que dix ans... dix ans! oh ! c'est-à-dire
Innocence, joie et gaîté,
Paix du cœur, sur la lèvre un éternel sourire,
Oh ! tout un bonheur enchanté !

Âge heureux ! ô passé que jamais on n'oublie !
Souvenirs doux et déchirants !
Oh ! que ne pouvons-nous, revivant notre vie,
Ami, redevenir enfants !

Oh ! que ne pouvons-nous encor, frère créole,
Entendre au fond de notre cœur
L'espoir, l'illusion, troupe rieuse et folle,
Chanter et rebondir en chœur !

Mais non ! sous le fardeau de maux qui nous oppresse,
Il faut marcher, marcher toujours
En vain nous reportons un regard de tristesse
Vers l'oasis de nos beaux jours

Il faut marcher toujours dans un désert aride
Où ne croît pas un arbrisseau,
Sur nos fronts soucieux déjà point une ride,
Des ans ineffaçable sceau.

Il faut marcher... la Mort est déjà toute prête,
Immobile au bout du chemin ;
Sur les cheveux blanchis, épars sur notre tête,
Elle pose sa froide main.

Voici le noir cercueil, la terre qui retombe
Sur un cadavre enseveli,
Quelques amis pleurant au rebord d'une tombe,
Puis la solitude et l'oubli !

L'oubli ! mot que la bouche avec horreur prononce !
Mot qui fait trembler notre voix !
Puis l'ortie enlacée à l'épineuse ronce
Sur l'épitaphe d'une croix !

Et c'est là l'homme ? ... Un songe, une ombre évanouie,
Une cendre semée au vent ?
L'âme dort-elle aussi dans la tombe enfouie ?
Oh ! non : elle va voyageant,

Par delà les soleils volant avec audace
Comme un aigle aux ailes de feu,
Elle va, franchissant les déserts de l'espace,
Tomber enfin aux pieds de Dieu !

Nouvelle-Orléans, 1839.



LA NOUVELLE-ORLÉANS

EN ÉTÉ ET EN HIVER

Sur la morne été qu'un lourd soleil surplombe,
La Mort plane, entr'ouvrant à toute heure une tombe;
Le port abandonné se tait, et sur les flots
On n'entend plus courir le chant des matelots,
Partout le deuil, partout un moribond qui râle,
Partout des cris, des pleurs : la vieille cathédrale
Dans l'air pesant chargé de miasmes de feu
Jette son glas plaintif comme un soupir vers Dieu!
Assez de noirs cercueils, assez pour cette année!
Assez, assez longtemps, sur sa proie acharnée,
Comme sur un cadavre un essaim de vautours,
La fièvre a dévoré la ville et les faubourgs!
Assez, assez, mon Dieu! le fossoyeur se lasse;
Que ce cri de mon cœur vers toi s'élance : Grâce!
Grâce, grâce, mon Dieu, pour ces hommes souffrans!
Pour nos frères aimés de la terre des Francs!
Pour les fils voyageurs de la vieille Angleterre!
Pour ces bannis pleurant l'Allemagne, leur mère!
Pour ces parias nus que l'Irlande a vomis
Sur notre terre libre et sous nos cieux amis!
Puissent bientôt au toit des maisons consolées (7)
Luire les blancs réseaux des nocturnes gelées!
Que le souffle glacé du premier coup de Nord
Chasse et repousse au loin le ministre de mort!
Vienne, vienne l'hiver! La reine du vieux fleuve,
Après un deuil si long, comme une jeune veuve,

Tout-à-coup oubliant ses récentes douleurs,
Va, scintillante Almé, se couronner de fleurs !
Vienne l'hiver ! L'hiver au bonheur nous convie :
L'hiver la ville est belle et renaît à la vie...
C'est ainsi que je t'aime, ô natale cité,
Rayonnante d'amour, de grâce et de gaîté,
Avec tes bals joyeux, tes chœurs de jeunes filles,
Tes fêtes, tes concerts, tes valses, tes quadrilles,
C'est ainsi que je t'aime ! Oh ! j'irai, je veux voir,
Sous le feu des cristaux nos vierges à l'œil noir,
Rieuses péris, toutes ces jeunes roses
Au souffle du printemps dans nos forêts écloses,
Dans notre ciel d'azur, pléiade de beautés,
Ces anges qu'à genoux, poète, j'ai chantés !
J'irai, j'irai ... Mais non, habitant sybarite,
Sous l'arbre aux longs rideaux, qui m'évente et m'abrite,
Aux rives des bayous où croît le vert tala (8),
Je ne veux plus rêver d'idéale Atala,
Au pied des noirs volcans où bout la flamme esclave
Je n'irai plus bâtir ma hutte sur la lave,
Loin des mers où le vent soulève chaque flot,
Je berce mon hamac, indolent matelot...
Après l'amour, après la jeunesse ravie,
Mon cœur désenchanté n'a plus foi dans la vie :
Ainsi qu'à l'Indien il me faut le sommeil,
L'éternel *far-niente*, le jour au jour pareil,
L'existence au désert insoucieuse et douce,
Paisible s'écoulant comme l'eau sur la mousse
À vous, cœurs de vingt ans, à vous seuls les beaux jours,
Les rêves enivrants des premières amours !
Mais toujours dans mes vers, échos plaintifs de l'âme,
Je veux chanter, bénir, diviniser la femme !
On ne me verra point, frère, d'un bras brutal,
Sans pitié l'arrachant de son blanc piédestal,
Ainsi que l'Africain, dans sa colère folle,
Profaner tout-à-coup et briser mon idole !

Non ! . . pour fêter l'amour et ses chimères d'or,
Ma lyre fraternelle aura des chants encor,
Aura des chants toujours ! De ma forêt profonde
Mes vers inattendus jailliront comme l'onde,
Quand, ainsi qu'une fleur sur un volcan éteint,
Refleurit en mon âme un souvenir lointain,
Quelque amour oublié d'enfance ou de jeunesse,
Que mon front, malgré moi, se voile de tristesse,
Et qu'en mon cœur ému des songes d'autrefois,
Le passé chante et pleure avec toutes ses voix !

Bonfouca, 1839.

—◆—

IMITATION DE L'ALLEMAND.

Je rêvais, ô blonde vermeille,
Que tu sommeillais au tombeau ;
Je pleurais . . . soudain je m'éveille,
Et mes pleurs coulaient de nouveau.

Je rêvais, ô blonde vermeille,
Que ton cœur m'avait oublié ;
Je pleurais . . soudain je m'éveille ;
Et mes pleurs long-temps ont coulé.

Je rêvais, ô blonde vermeille,
Que tu me gardais tes amours . .
Songe heureux ! soudain je m'éveille :
Et mes larmes coulaient toujours.

Nouvelle-Orléans, 1839.

LE DOUTE.

« Naître, mourir, qu'est-ce ? Le sait-on ? On
« a cru voir passer une ombre et entendre une
« plainte, c'était ce qu'on appelle l'homme ! »

(LAMENNAIS.)

Souvent lorsque le doute, infernale pensée,
Etend son ombre sur mon front,
Quand s'affaisse soudain ma poitrine oppressée
Sous le poids d'un ennui profond ;

Lorsqu'en vain je demande au livre évangélique,
Héritage du Saint Sauveur,
La céleste rosée et le baume mystique
Pour les blessures de mon cœur ;

Lorsqu'en vain je lui dis : Mon Dieu, fais que j'oublie
Mes jours orageux d'autrefois !
Soutiens le roseau frêle et que l'ouragan plie !
Entends, Seigneur, entends ma voix !

Et que rien ne répond, que Dieu semble insensible
À ces cris de mon désespoir !
En pleurant, loin de moi je repousse la Bible,
Et je m'en vais triste m'asseoir

Sous le funèbre abri d'une yeuse qui penche
Au bord silencieux des eaux,
Son branchage touffu, chargé de mousse blanche,
Et s'entremêlent aux roseaux.

C'est l'heure où la savane amoureuse tressaille
Au souffle d'un vent pur et frais,
On n'entend au lointain que le chant de la caille
Dans le silence des forêts;

C'est l'heure où le soleil, à l'Occident en flamme,
S'éteint comme un rouge volcan,
Où le nègre des bois, près de sa jeune femme,
Retourne aux cabanes du camp.

Au coin accoutumé viens déposer ta hache,
Noir et robuste bûcheron!
Tu retrouves, joyeux, ayant fini ta tâche,
Tes enfants près de l'âtre en rond

Après le doux repas et la longue veillée,
Heureux, tu t'endors sans souci,
Lorsqu'au matin, l'oiseau chante sous la feuillée,
Tu t'éveilles chantant aussi!..

C'est l'heure où fatigué, le vieux chasseur sauvage
De loin salue à l'horizon
Les piquets enfumés de l'étroit cabanage
Où luit le nocturne tison

De ton dos surchargé, rouge enfant d'Amérique,
Avec légèreté soudain,
L'Atala de ton cœur, l'amoureuse *taïque* (9)
Détache l'ours noir ou le daim

Toi, sans penser à rien, sans remonter aux causes,
Fils des bois, vagabond Chacta,
Sous la hutte de pin, calme tu te reposes,
Te confiant en *Houllou-Sta.* (10)

Tu sais que sa bonté n'abandonne personne,
Que nul par lui ne fut maudit
Jamais l'oiseau du ciel sème ni ne moissonne,
Et cependant Dieu le nourrit!

Il a dit : « À tout jour doit suffire sa peine,
Et son œil paternel et doux
D'en haut veille abaissé sur la famille humaine,
Veille sur chacun et sur tous ! »

Dormez ! dormez !... Pensif, immobile, j'écoute
Le vaste orchestre du désert
Dans l'abîme sans fond de la céleste voûte
Mon œil et se plonge et se perd.

C'est l'heure, heure qui plaît à mon cœur de poète,
Heure de tristesse et de deuil,
Où le sinistre cri de la morne chouette
Glace et fait rêver du cercueil

Et d'où vient ? oh ! d'où vient, quand à crier s'enroue
Ce fatal oiseau de malheur,
Que tout homme soudain sent monter à sa joue
Comme un nuage de pâleur ?

D'où vient ? Oh ! qui dira le mot de ce mystère ?
Quoi ! pas un envoyé des cieux !
Pas un Verbe nouveau pour instruire la terre !
Quoi ! toujours soucieux,

L'homme interrogera tout, l'immobile étoile,
Le rocher par la mer lavé,
Et la plante, et la fleur, sans qu'un coin du grand voile
Jamais par sa main soit levé !

Quoi ! Dieu ne veut donc pas que l'œil humain pénètre
Ce secret qu'il cache en son sein !
Qu'embrasser ici-bas ? l'espérance du prêtre ?
Ou le doute du médecin ?

Oh ! que croire ? La Foi tenant la croix sublime,
Comme un flambeau sur le chemin,
Ou la Science assise au rebord de l'abîme,
Niant, un scalpel à la main ?.. (1839

UNE NUIT AU DÉSERT,

SUR LES BORDS DU TCHIFUNCTÉ.

---

*A mon ami Octave De R***.*

> Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie ; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux mêmes d'autres murmures, chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière
>
> (CHATEAUBRIAND, *Voyage en Amérique*.)

> La mort n'est qu'un passage à l'immortalité
>
> (BOSSUET)

Le soir vient, le soleil dont le disque rougit
Brûle les pins pareils à des fûts de granit,
Et les roseaux mouvants comme des flots de laves.
Tout se tait, seulement quelques bêtes épaves
Ebranlent les grands bois d'un mugissement sourd,
L'oiseau chante... sa voix expire avec le jour
Sur les mélèzes verts, à la cîme noircie,
Comme une voile déjà s'étend l'ombre épaissie
A l'horizon s'éteint un dernier rayon d'or...
La lune monte au ciel... et moi, je rêve encor...
De pleurs religieux ma paupière voilée
Erre des sombres bois à la voûte étoilée,
Un air pur, embaumé dilate mon poumon...
Des cypres chevelus drapés de gris *chomon* (11),

Solitaires, debout au sein des marécages,
Comme des rocs épars vêtus de blancs nuages,
M'apparaissent au loin ; et le reflet changeant
De la lune semant ses longs rayons d'argent,
Semblent des flots heurtant le rivage qui fume,
Et s'epanouissant en cascades d'écume.
Les vers luisants, volant en épais tourbillons,
Partout embrasent l'air de lumineux sillons.
Au murmure des jones la voix des pins unie
Élève, par degrés, une lente harmonie,
Et l'on dirait alors qu'une invisible main
Vient de frapper les bois, ainsi qu'un clavecin.
Et tout à coup grandit cette musique lente :
Le jonc répond au jonc, et la plante à la plante ;
Les cèdres, les bouleaux, les magnolias verts
Semblent parler entre eux la langue des deserts ;
De l'un à l'autre bout de la forêt ruisselle
En flots majestueux l'épode universelle.
Mon cœur écoute et prie ; et ces bruits et ces voix,
De la création s'élevant à la fois,
Semblent des bois au ciel, et du ciel à la terre
Se renvoyer le mot de l'éternel mystère !

Oh ! comme alors perdue en un vaste océan,
L'âme gravite à Dieu dans un sublime élan !
Quel saint enthousiasme et la brûle et l'inonde !
Oh ! comme en secouant la poussière du monde,
Vers le bleu firmament, joyeuse, s'élançant
Dans l'espace sans fin qui va s'élargissant,
Comme un ange frappant l'air de l'or de ses ailes,
Elle vole et remonte aux voûtes éternelles.

Non ! les hommes anciens, frère, n'ont point menti ;
Le Dieu qu'ils pressentaient mon cœur l'a pressenti ;
Mon âme a résolu l'énigme sans réponse :
Oui j'ai foi dans le Dieu que la nature annonce !

Non ! du même sommeil, dans la cité des morts,
Ne dorment point la paix de l'âme et le remords !
Non ! le même repos, dans le froid cimetière,
N'attend point Ney, Borie, Avril et Lacenaire !
Par-delà le tombeau l'homme immortel revit.
Oh ! nous verrons un jour ce que l'apôtre vit,
Quand au sol de Patmos, ainsi qu'à l'œil du Dante,
Surgit à ses regards, dans la nuée ardente,
La mystique cité, cet invisible port
Où tout navire humain entre, d'où nul ne sort ;
Cette Jérusalem étincelante et belle,
D'où Dieu repoussera du pied tout fils rebelle ;
Mais où vivront toujours, dans son sein réunis,
Tous ceux qui sous le ciel n'ont point bâti de nids,
Frêles aiglons tombés de l'aire paternelle,
Qui pour prendre l'essor et déployer leur aile,
Pour s'élancer soudain vers le soleil natal,
Du souffle de la Mort n'attendaient qu'un signal !...

Sept. 1839

À UNE DAME

QUI REPARTAIT POUR FRANCE.

Eh quoi ! vous repartez, et vous semblez heureuse !
La voile, au souffle pur de la brise amoureuse,
Palpite, et le vaisseau, comme un coursier ardent,
Se précipite et court dans le golfe grondant.
La vague, sous le soc de la quille brisée,
Ruisselle sur ses flancs, en écume irisée,
Puis en jets pluvieux, remontant dans les airs,
Éparpille au soleil une gerbe d'éclairs....

Nous, sur le remorqueur, maudissant ce voyage,
Du trois-mâts pèlerin nous suivons le sillage,
Et le cœur oppressé d'un long et morne ennui,
Nous regardons encor alors que tout a fui ;
Et notre œil fatigué, qui de larmes se voile,
À l'horizon désert cherche en vain une voile.

Ah ! voguez vers la France !... ah ! loin du sol natal,
Territoire embaumé de sauge et de copal,
Loin de notre forêt sauvage et primitive,
Exilez-vous, Créole ingrate et fugitive !..
Oh ! votre cœur un jour pleurera le pays,
Le grand fleuve, nos champs de canne et de maïs !
Des soupirs étouffés gonflant votre poitrine,
Soutenant de la main votre front qui s'incline,
Pâle, les yeux tournés vers l'immense Océan,
Oh ! vous regretterez les rives du Saint-Jean, (12)
Le riant Pontchartrain, sa vieille tour qui croule,
Ses piquets vermoulus où vient battre la houle,
Ses cyprès dentelés, ses sonores roseaux,
Ses bois retentissant du chant des étourneaux,
Ses bains rafraîchissants, quand le couchant en flammes
Se reflète oscillant dans le miroir des lames,
Oh ! vous regretterez cette agreste maison
Où toujours vous veniez, dans la tiède saison,
Quand la barque attendue, arrivant de la ville,
Vous rendait aux baisers de toute une famille,
Et que, pour vous fêter, les esclaves, ce jour,
Dansaient joyeux, au son du rustique tambour
Vous redemanderez, vous voudrez voir encore
Et les pommetiers blancs où l'abeille picore,
Et l'yeuse inclinée où vous aimiez, le soir,
Lamartine à la main, pensive vous asseoir,
Seule, écoutant, le cœur tout à la rêverie,
Aux lisières des bois la charrette qui crie,
Et gai comme l'oiseau chantant dans le buisson,
Le nègre pagayant qui siffle une chanson
Loin de nos clairs bayous, à l'eau courante et vive,
La Seine, aux flots bourbeux, vous retiendra captive ,
Vous redemanderez, le front chargé d'ennuis,
Nos brises, nos soleils, la beauté de nos nuits,
Nos chênes, au reflet des blafardes étoiles,
Comme des spectres blancs drapés de leurs longs voiles,

Et, comme une ombre en pleurs échappée au tombeau,
Le *poor-will* gémissant sous le pâle bouleau,
Vous redemanderez... mais que dis-je ? l'absence
Des souvenirs bientôt efface la puissance ;
Dans l'immense Paris, oublieuse cité,
Que vous importera le Bayou-Liberté ?
Dans la ville où toute âme à soi-même est ravie,
Où le cœur tourmenté surabonde de vie,
Vous oublierez les bois et le passé si beau,
Comme si tous déjà nous dormions au tombeau,
Comme si le vent lourd des sonores prairies
Eût déjà balayé nos croix et nos poussières,
Et comme des débris, jouets errants des flots,
De désert en désert au loin roulé nos os !
Mais pourquoi vous charger ainsi d'ingratitude ?
Non, fille des forêts et de la solitude,
Vous ne sauriez fleurir sous un ciel étranger ;
Votre âme est tendre et pure, elle ne peut changer !
Oh ! vous nous reviendrez, Créole pèlerine !
La goëlette oscillant sur la vague marine,
Vous reverrez, un jour, inclinée au beaupré,
À l'horizon lointain poindre le sol sacré ;
Du brouillard matinal, qui s'efface et qui tombe,
Surgiront radieux les chênes du Lacombe ;
Le beau soleil natal, vous souriant encor,
Sur les flots balançant son large disque d'or,
Embrasera du feu de ses lames ardentes
Les cyprès chevelus et leurs mousses pendantes.
Oh ! quelle joie alors ! quelle ivresse de voir
De pleurs silencieux se voiler votre œil noir !
Que vous serez alors et ravissante et belle !
Comme des pins touffus l'étincelante ombelle,
Les savanes, les joncs et les eaux et les bois,
Chantant votre retour, harmonîront leurs voix !

(1848)

RÊVE DE DÉPART

OU

BRETAGNE ET NORMANDIE

A mon frère Adrien Rouquette.

> Depuis le jour que je le perdis, je ne fay que trainer languissant ; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions moitié de tout ; il me semble que je lui desrobe sa part. J'estois desjà si faict et accoustumé à estre deuxième partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demi.
>
> (MONTAIGNE.)
>
> Me zo dougar Armoriq. (Et moi aussi je suis Breton !)

Depuis que tu reçus mon long baiser d'adieu,
Frère, ami sympathique et que m'a donné Dieu,
Cœur jumeau de mon cœur, âme sœur de mon âme,
Homme qui m'a toujours consolé de la femme,
O tendre confident, dévoué médecin,
Dont le doigt extirpait la flèche de mon sein
(Dard du lâche envieux), et dont les lèvres pures,
Patientes suçaient mes saignantes blessures,
O mon frère, depuis ce jour fatal, depuis
Ce funèbre départ, dans mes ardentes nuits,
Toujours, toujours j'entends, comme un cri de cordages,
De noirs agrès sifflant au souffle des orages,
Oh ! toujours sur mon lit, tremblant, fiévreux et chaud,
Comme un choc d'Océan me réveille en sursaut,
Toujours, toujours j'entends dans ma tête fébrile
Chanter ainsi qu'un bruit de bondissante quille,

Toujours, toujours j'entends, hâletant, triste et las,
Ainsi qu'un grincement de voiles et de mâts !
O mon frère comment te dire ma souffrance ?
Je pouvais cependant m'envoler vers la France,
Avec toi m'envoler au lointain Orient,
Au berceau de Brizeux et de Chateaubriand,
Revoir et saluer la Bretagne chérie,
"De nos cœurs orphelins adoptive patrie,"
Dire à mes vieux amis d'enfance : Me voilà
De retour de la terre où sommeille Atala !
O mes amis bretons de Nantes et de Vannes,
Me reconnaissez-vous ? C'est le fils des savanes,
C'est celui qui, caché dans vos beaux genêts verts,
Encore tout enfant, balbutiait des vers,
Celui qui, quand passaient au-dessus du collége,
Au dessus des clochers et des toits blancs de neige,
Volant vers l'Occident des cygnes voyageurs,
Les suivait attendri, d'un œil mouillé de pleurs,
Qui toujours vous parlait, ô fils de l'Armorique,
Et de la Louisiane et des bois d'Amérique,
Qui toujours, qui toujours avec amour parlait,
Lorsque le souvenir en son cœur s'éveillait,
Des lacs aux grandes eaux de sarcelles couvertes,
Du vieux fleuve baignant les champs de cannes vertes,
Si belles au soleil dans la tiède saison,
Et qu'on coupe, en automne, aux jours de roulaison,
Alors que du moulin s'ouvre la large porte
A la riche moisson que la charrette apporte,
Que du pressoir criant sous l'effort des chevaux,
Dans les canaux de bois le moût s'épanche à flots ;
Que dans la sucrerie, au-dessus des bouilloires,
Les robustes chauffeurs penchent leurs têtes noires,
C'est celui qui toujours vous parlait en pleurant
Du chasseur indien dans la forêt errant,
Nomade enfant des bois que la joie accompagne,
N'ayant pour vêtement rien qu'un pudique pagne,

Du nègre qui, passant insoucieux et gai,
Frappe l'eau des bayous d'un flexible pagai,
Chantant, à plein gosier, quelque air aimé créole,
Comme un Vénitien sa fraîche barcarolle,
C'est l'exilé content que vous écoutez tous,
O mes amis bretons, me reconnaissez-vous ?...

Oui, vers le sol français dirigeant ma poulaine,
Je pouvais fuir encor la terre américaine,
La terre où libre vit l'autochthone Chacta,
Frère, je le pouvais, mais qui donc m'arrêta ?
À l'oiseau voyageur, sur le natal rivage,
Quelle main a coupé ses ailes de voyage ?
Quelle invisible main m'enchaîne ici ? Qui donc
Du barde pèlerin a brisé le bourdon ?
O natale forêt, pinière, tu me pèses !
Que m'importe aujourd'hui l'orgue de tes mélèzes,
Tes brises balançant l'éventail de bouleaux,
Ton orchestre grondant d'harmonieux roseaux,
Tes verts magnolias, aériennes tentes
Où l'oiseau chante et dort dans des mousses flottantes ?
Que peuvent pour un cœur de tristesse abreuvé,
Inconsolable, veuf d'un idéal rêvé,
La sieste sous l'arbre à la verte chlamyde,
Le chant de la perdrix dans la clairière humide ?
À moi la mer ! à moi les cris des matelots !
À moi le fier trois-mâts qui laboure les flots !
À moi la mer, la mer ! — Que la noire rafale
M'emporte loin des bords que découvrit Lasalle,
Des limoneux roseaux où le vieil Hennepin
Solitaire poussait sa pirogue de pin !
À moi la mer ! Ici mon cœur s'éteint et souffre
Comme un nautile errant suspendu sur le gouffre,
Oh ! que je sente encor le sillage écumeux
Rejaillir sur mon front, baigner mes noirs cheveux !
À moi la mer ! la mer et la France lointaine !

Le soleil ruisselant sur la tiède misaine,
De la haute dunette où toujours je m'asseois,
Oh! que je vois encor, poudre encore une fois,
Et les phares jumeaux dont la tête se lève
Sur les flancs pluvieux du long cap de la Hève,
Et la blanche jetée où les flots vagabonds
S'arrêtent impuissants, se soulèvent par bonds,
Môle où Barthélemy, se penchant sur l'abîme,
De sa lyre laissa tomber un chant sublime,
Un chant qu'avec amour écoutait l'Océan,
Et qu'il improvisa, comme un autre Ossian !..

Salut, clochers aigus de la ville marchande,
Salut, antique sol, vieille terre normande !
Que je respire encore, après tant de douleurs,
Les doux parfums connus de tes pommiers en fleurs !
Que le fils voyageur des sauvages savanes
En passant jette encore aux fraîches paysannes,
Travaillant aux sillons qui bordent le chemin,
Le signal du retour, un baiser de la main !
Salut, bruns laboureurs penchés sur les charrues !
Salut Rouen, "Rouen, la ville aux vieilles rues,"
Cathédrale où je viens, près des autels déserts,
Courber mon front encor baigné des flots amers !
Salut, salut, Paris, centre aimanté du monde !
Pas de voix qui de loin à ta voix ne réponde !
Pas de poète cœur qui, las d'un lourd sommeil,
Ne s'envole vers toi comme l'aigle au soleil !
Pas d'âme que la soif de l'idéal altère,
Souffrant emprisonnée en quelque coin de terre,
Qui ne gravite à toi d'un instinctif élan,
Comme l'eau de tout fleuve à l'immense Océan !
Salut, salut, Paris ! salut belle Lutèce !
Salut, ville d'amour, de joie et de tristesse !
Cité de la pensée, où grandit le cerveau.
Sur tes genoux sacrés berce moi de nouveau !

Mère de la Science, au fils de la Nature
Ouvre les saints trésors de ta mamelle pure !
Nourrice du génie, ô mère, de tes bras,
Mère d'adoption, ne me repousse pas !
Salut, Paris, cité guerrière et souveraine,
Sur tes armes portant "l'Intelligence est reine !"
Salut, vos monuments, ô merveilles de l'art
Qu'avec ravissement embrasse mon regard !
Saint-Germain-l'Auxerrois, vieille tour de St-Jacque,
Que de sa dent de fer le temps en vain attaque,
Notre-Dame, Institut, Louvre, haut Panthéon,
Colonne veuve à qui Dieu rend Napoléon !

(1840)

LE PRINTEMPS.

Sous le souffle de Dieu le printemps vient d'éclore,
Le soleil à torrents sur les grands pins qu'il dore
Ruisselle, la cigale a repris sa chanson,
Le lézard ranimé s'élance du buisson,
La caille siffle au sein de l'humide savane;
L'oiseau-mouche voltige aux fleurs de la liane,
Le caïman réchauffe, aux flammes du midi,
Son corps noir de limon par l'hiver engourdi,
Et le serpent, au vent jetant sa robe usée,
Presse des sentiers nus la poussière embrasée...
Partout, partout des fleurs, les belles fleurs d'avril
Entr'ouvrant au soleil leur odorant pistil;
Partout du front brûlant des ombreuses ravines
Une poussière d'or tombe des étamines

Oh ! dans les bois au loin je marche à l'abandon,
Du printemps qui renaît savourant chaque don,
À la brise des pins qu'imprègne la résine,
Sentant d'un air pesant se gonfler ma poitrine...
Ah ! pourquoi ce printemps ? pourquoi ces fleurs d'avril ?
Entr'ouvrant au soleil leur odorant pistil ?
Oui, pourquoi ce printemps, cette riche nature,
Ce soleil frais et beau, cette atmosphère pure ?
Ce rajeunissement de la création
Est-ce après tout, Seigneur, une dérision ?
Pourquoi ce doux printemps, ces fleurs au doux arôme ?
Oh ! n'étiez-vous d'amour que pour le premier homme,
Seigneur, Seigneur ? Hélas ! et nous, les derniers-nés,
Au veuvage du cœur sommes-nous condamnés ?

Bonfouca, avril 1840.

LE WHIP-POOR-WILL.

Des bois américains plaintive philomèle,
Dont le chant aux soupirs de la brise se mêle,
Dont les accords touchants assoupissent le cœur,
De nos nuits sans sommeil tendre consolateur,
Oh ! viens, lorsque tout dort en cette solitude,
Viens, *poor-will*, te poser sur ma butte d'étude ;
Viens ; après les ardeurs et tous les bruits du jour,
Après toutes ces voix qui conseillent l'amour,
Toutes ces voix d'oiseaux qui m'amollissent l'âme,
Après ces bruits, ces voix, ces chants d'épithalame,
Il me faut, pour calmer la fièvre de mes sens,
Tes plaintes, tes soupirs, baume des cœurs souffrans.

Avril, 1840.

À M.***

O Luxe ! ô pompe du plaisir sensible et goût du fruit défendu !

(BOSSUET.)

Le repentir plus beau que l'innocence

(J. J. ROUSSEAU.)

Ève n'a péché la première que pour se relever la première aussi.

(MAUROLLE.)

Oh ! lorsque vous passez, douce Ève d'Amérique,
O type retrouvé de la Vénus antique,
Oh ! lorsque vous passez, radieuse, le soir,
Glissant d'un pied furtif sur le poudreux trottoir,
Vous voyant disparaître au loin ainsi qu'une ombre,
Je me dis à part moi, mélancolique et sombre,
Je me dis, je me dis : hélas ! l'ange sacré
De cette Ève à jamais l'ange s'est retiré !

Sur cette tête belle encor mais criminelle
Il n'abaissera plus l'ombre de sa double aile ;
La livrant au remords, à l'implacable ennui,
Vers le ciel en pleurant pour toujours il a fui
Oh ! que tu dois souffrir, inconsolable femme !
Quel vide dans ton cœur ! quelle nuit dans ton âme !
Quel regret du bonheur comme un songe effacé !
Quel poignant souvenir de ton riant passé !
Ah ! que n'as-tu vécu d'une ascétique vie,
Comme sainte Thérèse ou sainte Gorgonie ?
Que n'as-tu conservé, blanche et mystique fleur,
La chasteté divine à la sainte pâleur ?

Ah ! mais tu peux encor, pauvre et frêle victime,
Tu peux, tu peux vers Dieu remonter de l'abîme,
Abîme où te jeta ta beauté, don fatal
La femme peut tomber, non vieillir dans le mal
Lève les yeux au ciel, ainsi que La Vallière !
Dis au Seigneur " Seigneur, écoutez ma prière !
" Soyez seul désormais mon amour et mon bien !
" Rendez-moi, rendez-moi mon chaste ange gardien,
" L'ange qui, rougissant et muet de tristesse,
" Avec horreur a fui loin de la pécheresse !...

Oui, puissiez-vous un jour, le cœur par Dieu touché,
Ève captive encor sous le joug du péché,
Oui puissiez-vous un jour, ainsi que Madeleine
Couvrant ses pieds sacrés de ses cheveux d'ébène,
Repentante, obtenir du Dieu puissant et bon
De vos longues erreurs le paternel pardon,
Dans une vision, la nuit, contrite, entendre
Ces mots inattendus d'une voix douce et tendre,
Voix du céleste époux, du mystique Jésus !
" Femme, relevez-vous ! Allez ne péchez plus !"

Avril, 1840.

À Mme Adèle C***.

Dites, avez-vous vu, comme souvent je vois,
Sur les pieux vermoulus, au rebord des vieux toits,
Une plante flétrie et réduite en poussière ?
Dites, avez vous vu la sauvage fougère,
Desséchée aux rayons de nos soleils d'été,
Sur un hangar croulant, tombant de vétusté ?..
La plante qu'à regret quelque pieu tremblant porte,
Fanée, étiolée, à nos yeux semble morte,

Balancée au rebord du vieux hangar mouvant,
Ce n'est qu'un peu de poudre abandonnée au vent ;
Mais qu'une fraîche ondée inattendue arrive,
Laissant couler sur elle une goutte d'eau vive,
La plante, bénissant le torrent bienfaiteur,
Recouvre sa verdure et toute sa fraîcheur
Ainsi, dans notre cœur qu'un tourbillon emporte,
Dans nos cœurs oublieux, l'amitié semble morte,
Mais le doux souvenir, la ranimant parfois,
Lui donne la beauté, la fraîcheur d'autrefois.

Benfouen, mai 1840

NOS AMIS BRETONS.

A mon ami Amédée D.

Quand sur le Pontebertram ainsi qu'un goëlan
Qui sur les flots houleux dérive en sommeillant,
Au souffle d'un vent frais mollement tu déferles,
O mon pini des bois de la *Rivière aux Perles,* (12)
J'aime, dans mes deux mains laissant tomber mon front,
J'aime à me demander ce que mes amis font
Au beau ciel d'Orient, sur la terre bretonne ?
J'aime, alors qu'en mon cœur leur souvenir rayonne,
J'aime à me rappeler ces jours déjà si loin,
Quand mollement couchés près des meules de foin,
Au sol armoricain, dans la Basse-Goulaine,
Nous respirions des prés l'aromatique haleine ;
Quand, étendus le soir dans les beaux genêts verts,
Je vous ouvrais mon cœur et vous lisais mes vers.

O rives pour toujours, hélas! abandonnées!
O rives de la Loire! ô mes fraîches années!
Chers et doux souvenirs! primitif âge d'or!
Dans mon âme venez vous refléchir encor!
Au désert où je vis, ainsi que Saint-Jérôme,
Souvenirs de l'enfant, venez consoler l'homme!...
Hélas! hélas! pareil au grand fleuve natal
Qui sort, ruisseau d'azur, d'un beau lac de cristal,
Puis, dès qu'une eau moins pure à son eau se mélange,
Roule vers l'Océan des flots chargés de fange,
Le fleuve de nos jours, vers l'abîme emporté,
Perd sa beauté première et sa limpidité!

Bayou Lacombe, 17 juin 1840.

AMANDA.

Oh! la connaissez-vous? Elle est sauvage et belle!
Son cœur jusqu'à ce jour à l'amour fut rebelle,
Brûlant un encens pur sur son autel sacré,
Mille amants tour à tour en vain ont soupiré,
Vainement de ses pieds ont baisé la poussière,
Elle les vit toujours froide, impassible et fière
L'œil interroge, embrasse et suit avec amour
De son corps assoupli l'harmonieux contour.
Oh! la connaissez-vous? Mélancolique et pâle,
Elle semble ici-bas une blanche vestale,
Elle semble ici-bas, calme et froide à nos yeux,
Comme un ange en exil et qui pleure les cieux!...
Mais la femme, trésor que d'en haut Dieu nous jette,
Ne doit pas loin de nous, croyons-en le poète,
Croître comme une fleur isolée au désert
Dont le parfum stérile et s'exhale et se perd
La femme doit aimer! Au ciel Dieu l'a ravie,
Pour charmer les douleurs et l'exil de la vie,

C'est elle qui toujours, alors que nous souffrons,
De sympathiques pleurs vient rafraîchir nos fronts,
L'astre consolateur qui dans nos nuits rayonne,
L'ange qui nous soutient, quand tout nous abandonne !
Jeune fille, pourquoi, pourquoi donc, réponds-nous,
Quand mille amants en pleurs souffrent à tes genoux,
Réponds, réponds, pourquoi dédaigneuse Créole,
Pourquoi ton âme aimante se défend et s'isole ?
Pourquoi fermant ton cœur à toute passion,
Femme, ne point comprendre enfin ta mission ?
Oh ! bois à cette coupe où l'amour nous enivre
Il faut aimer, aimer pour la femme. c'est vivre !

Benfouca, juillet 1840.

LE SOIR

Déjà dans les buissons dort la grive bâtarde,
La voix du bûcheron, qui dans les bois s'attarde,
À travers les grands pins se fait entendre au loin,
Aux bœufs libres du joug ayant donné le foin,
Sifflant une chanson, le charretier regagne
Sa cabane où l'attend une noire compagne,
Et fume taciturne, accroupi sur un banc
Sa pipe, aux longs reflets du molère flambant
Loin de l'humide abri des joncs qu'elle abandonne,
La moustique partout et voltige et bourdonne,
Et nocturne taureau caché dans le limon,
La grenouille bœuf, enfle un rauque poumon.
Un silence imposant et formidable plane
Sur les eaux, la forêt et la noire savane,
La nuit, comme l'upas, sous une ombre de mort,
Semble couvrir au loin la terre qui s'endort.

Benfouca, 15 août 1840.

À Mme *** AIMÉE D'UN AMOUR ANGÉLIQUE PAR ***.

L'idéal purifie en nous l'amour charnel,
Et le terrestre amour nous fait voir l'éternel.
(Brizeux.)

Non, jamais vous n'avez, jamais, jamais, madame,
Non, jamais vous n'avez compris toute son âme,
Non, jamais vous n'avez sondé la profondeur
De ce muet amour qu'il vous garde en son cœur,
Chaste, ineffable amour sans terrestre mélange,
Qui fait d'un cœur mortel une nature d'ange;
Non, jamais vous n'avez compris pourquoi toujours
Sombre, il essaie en vain de nouvelles amours,
Non, jamais vous n'avez compris son long martyre,
Non, jamais dans son cœur, votre cœur n'a su lire;
Jamais, femme, jamais vous ne vous êtes dit
Il m'aime, comme peut aimer un pur esprit!
Il m'aime, comme un ange aimerait une femme!
Ah! cet amour sacré, c'est un amour de l'âme,
C'est un sublime culte! Aimer ainsi, vois-tu,
Jeune femme, ce n'est pas crime, c'est vertu:
C'est vertu de lutter, de souffrir, de combattre,
De sentir son cœur veuf éternellement battre
Au souffle dévorant d'un ouragan de feu,
Et, dans son désespoir, ne pas maudire Dieu!

Sept. 1840

LA FLEUR DE JASMIN.

*A Madame ***.*

> Cette fleur brisée et non flétrie d'un premier et dernier amour.
>
> (G. Sand.)

Oui, parle-moi tout bas, oui, parle-moi longtemps
Des jours inoubliés de ton riant printemps,
Oui, parle avec ce feu qui dans ton regard brille,
De ce bal rayonnant où, brune jeune fille,
Pour la première fois tu vis vers toi venir
L'homme aimé dont ton cœur garde le souvenir
Oui, parle-moi toujours (je t'écoute avec joie)
De ce jeune homme mort ainsi que Millevoye,
Enfant de Saint-Domingue, effervescent et beau,
Dont la mort sous tes yeux entr'ouvrit le tombeau,
Oui, parle-moi toujours, parle-moi, pauvre femme,
Oui, parle avec ton cœur, oui, parle avec ton âme,
De ce frémissement de ta pudique main,
Lorsque, pâle, il t'offrait une fleur de jasmin,
Fleur que tu respirais de toute ta poitrine,
Parle-moi de son front qui près du tien s'incline,
Ce front par le soleil des Antilles brûlé
Parle-moi de son souffle à ton souffle mêlé,
De ces pleurs qui mouillaient tes paupières arabes,
Quand tombaient de sa voix les tremblantes syllabes
O le premier amour ! premier réveil du cœur
Initiation au terrestre bonheur !

O le premier amour frais virginal et tendre!
Doux écho du passé qu'on croit toujours entendre!
Blanche fleur de l'Eden de nos lointains beaux jours,
Dans l'oasis du cœur refleurissant toujours!
Baume mystique et pur, éternelle rosée
Des sources d'autrefois tombant sur l'âme usée!
O le premier amour! oh! qui n'a conservé
En soi le type saint d'un idéal rêvé?
Oh! qui ne garde en un repli caché de l'âme,
Au plus profond du cœur, pour la vie, homme ou femme.
Un amour jamais mort, mais parfois endormi,
Dont on parle, en pleurant, à quelque vieil ami?

Nouvelle-Orléans, oct. 1840.

LA JEUNE FILLE D'ÉRIN.

Joue, belle enfant, jusqu'à ce que tu sois femme, oublie jusque là, et après, oublie encore si tu peux
(ALFRED DE VIGNY.)

Ainsi qu'un jeune oiseau chantant dès le matin,
Chante, joyeuse enfant, blonde fille d'Erin.

Chante, chante! — La vie est si douce à ton âge!
Il est si doux, si doux, après un long voyage,
Comme d'une prison quand du vaisseau l'on sort,
De sauter au milieu de la foule du port,
Et, svelte fille, ainsi qu'une biche légère,
Libre enfin de courir sur une libre terre!

Ainsi qu'un jeune oiseau chantant dès le matin,
Chante, joyeuse enfant, blonde fille d'Érin

Chante, chante! — Rieuse, insoucieuse et vive,
Promène tes regards de l'une à l'autre rive

Ce fleuve si beau, ce Pactole lointain
Dont vous rêvies là-bas près du tison éteint,
Lorsque, le cœur bercé d'un espoir chimérique,
Comme on rêve du ciel vous rêviez d'Amérique !

Ainsi qu'un jeune oiseau chantant dès le matin,
Chante, joyeuse enfant, blonde fille d'Erin

Chante, chaste Ophélie, à la lèvre vermeille !
Que la Reine des cieux sur ta famille veille !
Que les longs jours d'exil ne vous soient pas amers !
Ah ! puissiez vous revoir l'*Emeraude des Mers*,
L'Irlande, île des saints, l'Irlande tant aimée,
Surgir, un jour, au loin sur la vague enflammée !

Ainsi qu'un jeune oiseau chantant dès le matin,
Chante, joyeuse enfant, blonde fille d'Erin

Chante !... hélas ! mais l'été viendra, le typhus sombre,
Noir upas, couvrira la ville de son ombre !
Près de tes parents morts, pauvre ange mourant seul,
Sans que la charité te jette un blanc linceul,
Sans qu'un prêtre à ta cendre aumône une prière,
Te faudra-t-il aller dormir au cimetière ?

Ainsi qu'un jeune oiseau chantant dès le matin,
Chante, joyeuse enfant, blonde fille d'Erin

Nouvelle-Orléans, oct 1840

À Mlle ***.

Garder dans son cœur de jeune homme
Un nom mystérieux que jamais on ne nomme
(Victor Hugo.)

Quoi ! vous me tourmentez ! quoi vous voulez savoir
Le nom de l'ange brun, de l'Isothe à l'œil noir,
Créole Égérie qui dans les bois m'inspire,
Aux pieds de qui mes mains ont répandu la myrrhe,
Et l'encens et les fleurs ! Quoi ! vous voulez savoir
Le nom de l'ange brun, de l'Isothe à l'œil noir,
Aux longs cheveux d'ébène, aux lèvres purpurines,
Ainsi que le jasmin qu'en ses eaux cristallines
Le Tombecbé reflète, au sein pudique et blanc, (13)
Comme un lys virginal sous la gaze tremblant,
À la taille flexible ainsi qu'une liane
Qu'un vent harmonieux berce dans la savane,
Au parler argentin doux comme un chant d'oiseau,
Doux comme un chant d'amour sur votre piano ! —
Son nom ? Est-il besoin que je vous le révèle ?
Ne vous ai-je pas dit que c'était la plus belle ?

Nov 1846



À UN ENFANT.

Ne faites pas de bruit autour de cette tombe,
Laissez l'enfant dormir et la mère pleurer !
(VICTOR HUGO.)

Enfant ! je t'enviais, lorsque mon œil morose,
De tristesse glacé, te contemplait, un jour,
Comme un frêle bouton qui s'attache à la rose,
Endormi sur un sein chaste et vierge d'amour

Maintenant, maintenant encore je t'envie !
Car Dieu, dans sa bonté, trésor mystérieux,
Ange, t'amnistia de l'exil de la vie :
Je t'enviais sur terre et je t'envie aux cieux !

Ah ! ne sois point ingrat ! souviens-toi de ta mère,
De ta famille en pleurs t'invoquant à genoux !
Souviens-toi du poète ! enfant, une prière
Pour chacun des baisers que tu reçus de nous !

Déc. 1849



LE CHÂTEAU PAUL

OU

LA BRIQUETERIE EN RUINES.

—

A Mme Vve C. N.

> Hélas ! la vieille maison de la plaine de Paul est une image de notre amitié autrefois si poétiquement fraternelle ; la fleur du désert croît sur les murs croulants du vieux château. Il en est de notre bonheur passé ; ainsi le souvenir survit à notre amitié, le souvenir, cette fleur des ruines, des affections de l'homme.
>
> (F. D***)

Quoi ! vous voulez revoir, fouler du pied le sol
De *l'habitation* que baptisa *Vieux Paul !* (14)
Quoi ! le doux souvenir, malgré tout, vous ramène
Au château dont trois mois vous fûtes châtelaine !
Madame, après six ans, vous voulez voir ces lieux,
Témoins indifférents, confidents oublieux
De tout notre bonheur ! — O femme chaste et pure,
N'interrogez jamais la marâtre Nature,
Ne demandez jamais à la création
Ardente sympathie ou consolation :

D'un passé regretté quand notre cœur s'attriste,
Elle se berce, heureuse, et chante, l'égoïste,
Belle, le front paré de couronnes de fleurs,
Insensible, muette et sourde à nos douleurs,
Elle n'a pas un mot, dans son froid idiome
Pour consoler la femme et pour consoler l'homme !
Vous le voulez, madame ? Eh bien ! venez, voyez
Ces lieux sacrés pour nous, par vous sanctifiés
À l'angle du fourneau qui déjà se lézarde
Prophétise, le soir, la corneille criarde,
Sur le bord vermoulu des croulants étançons
D'insoucieux oiseaux soupirent leurs chansons,
La ronce, entremêlée à la vigne sauvage,
Autour des murs disjoints étend un vert treillage,
Sans culture croissant de saxatiles fleurs
En prisme éblouissant marient leurs couleurs,
Parmi d'épais monceaux de purpurines briques
S'élèvent, dessinant de fraîches mosaïques.
Sur les glacis déserts, à l'ombre des hangars
Glissent les noirs serpents et courent les lézards...
Plus de cris de gaîté, d'ariette entendue
Du robuste mouleur pendant la tâche ardue !
Plus de nègre dormant après le long travail,
Sous les vieux chênes verts, au mouvant éventail !
Plus de charrette lourde, à la sonore roue,
Tourmentant des chemins la poussière ou la boue !
Plus de bœufs fatigués, le soir, humant de loin
Le râtelier chargé de maïs et de foin !
Des ruines partout : la Création reine
Sur l'homme usurpateur a repris son domaine
L'ortie, aux dards aigus, envahit nos rosiers,
Où se couvraient de fleurs nos beaux arbres fruitiers,
De hideux sauvageons, aux branches inféconds,
Ont poussé dans le sol leurs racines profondes....

Bonfouca, juillet 1841.

À UNE FILLE

QUI DOUTAIT DE L'AMOUR ET À UN JEUNE HOMME QUI DOUTAIT DE L'AMITIÉ.

Mon cœur, je viens ici vous le dire à mon tour,
Au nom du ciel aussi, femmes, gardez l'amour!
Car le peu qu'autrefois sur la terre mortelle,
Il nous avait donné est encor la plus belle.

(Antoni Deschamps.)

Et qu'est-ce qu'un amy? Combien est vraye cette ancienne sentence, que l'usage en est plus nécessaire et plus doux que les éléments de l'eau et du feu.

(Montaigne.)

Jésus donc voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait dit à sa mère : Femme, voilà ton fils, puis il dit au disciple : Voilà ta mère.

(*Évangile selon* Saint Jean.)

Le cœur se resserre quand la foi diminue ; quand elle est tout-à-fait éteinte, il se ferme.

(Lamennais.)

O virginale fleur, fleur au suave arôme,
Jeune fille, pourquoi, pourquoi douter de l'homme ?
Pourquoi levant au ciel un regard attristé,
Jeune fille, pourquoi douter de ta beauté ?
Ah ! quel souffle fatal, dans ton cœur en souffrance,
Comme la fleur sur l'arbre, a flétri l'espérance ?
Quel nuage répandu a voilé ton ciel bleu ?
Qui donc t'a fait douter de la bonté de Dieu ?

Qui donc t'a fait douter, réponds-moi, jeune femme,
De l'amour, de l'amour, l'air que respire l'âme ?
Qui donc t'a fait douter, blonde Ève, au cœur ardent,
De jamais rencontrer ici-bas un Adam,
Un jeune homme, au cœur pur, selon ton cœur, qui t'aime
D'un amour ingénu, qui t'aime pour toi-même ?

Et toi, jeune homme, et toi, morose, inconsolé,
Ainsi qu'en un désert, dans le monde isolé,
Tu vis, dans ton cœur mort l'illusion éteinte,
Doutant de l'amitié, passion grande et sainte,
L'amitié, sentiment sacré, céleste feu,
Trésor qui nous console et qui consola Dieu,
Quand, au pied de la croix, l'âme toute attendrie,
Il aperçut saint Jean à côté de Marie !..

Ainsi donc plus de foi sur la terre ! ô pitié !
Plus de foi dans l'amour, de foi dans l'amitié !
O foi naïve et pure, étoile de l'enfance !
Êtes-vous ici-bas ainsi que l'innocence ?
Et lorsque l'on vous perd, trésor des premiers jours,
O foi naïve et pure, est-ce donc pour toujours ?

Août 1841.

À MES AMIS

JULES M *** ET AMÉDÉE D ***

> How gloriously her gallant course she goes,
> Her white wings flying
> She walks the waters like a thing of life,
> And seems to dare the elements to strife
>
> (Byron.)

> Ils regardaient la terre sans en pouvoir détourner les yeux
>
> (Bernardin De Saint Pierre.)

Douze ans, douze ans ont fui depuis qu'avec transport
Nous quittâmes le Hâvre et son pluvieux port,
Et qu'au loin disparut sous les vagues marines
La vieille Normandie, aux brumeuses collines,
Douze ans, douze ans ont fui, depuis que sur les eaux
L'Angleterre à nos yeux fit luire ses fanaux,
Et que sa voix, la nuit, fière sembla nous dire
Voyageurs, saluez la terre de Shakspire! (15)
Saluez, voyageurs, saluez du vaisseau,
Saluez de Milton le glorieux berceau!
Oh! vous souvenez-vous de cet heureux voyage,
Alors que dans la poudre humide du sillage
Avec ardeur volait l'aigle Bolivar,
Comme dans nos forêts un fultonique char,
Quand, sur ces mêmes flots de la mer des Antilles,
Où trois fois de Colomb cinglèrent les flottilles,
Il se berçait joyeux, penché jusqu'aux sabords,
Voiles de perroquet et bonnettes dehors,
Lorsque amoureusement il glissait sur les lames,
Sur l'abîme houleux, étincelant de flammes,
Et que, sur la dunette, assis tous trois le soir,
Nous causions du pays que nous allions revoir!

Oh! quand enfin, au loin, à dix ou douze lieues,
Nous vîmes Saint-Domingue et ses collines bleues,
Quand de l'île de Cuba, aux balsamiques monts,
Un parfum d'oranger entra dans nos poumons,
Du sol de l'Amérique, exilés indigènes,
Nous pleurâmes ainsi que le marin de Gênes,
Quand, à ses yeux ravis, sortant du sein des mers,
Guanahani montra ses beaux rivages verts!...
Et tressaillant de joie, émus d'un saint délire,
Nous entonnions "Qu'il va lentement le navire!"
Et redoublant d'efforts, de son poitrail puissant
L'intelligent vaisseau fendait l'onde en chantant,
Et l'onde, sous le poids de ses flancs noirs pressée,
De toutes les couleurs du prisme nuancée,
Rejaillissait au loin et de ses blancs flocons
Couvrait les longs tapis de jaunes goëmons...
Oh! vous souvenez-vous de cet heureux voyage,
Amis, mes deux amis, compagnons du jeune âge?
Mollement balancés sur l'abîme mouvant,
Que de rêves d'amour nous semâmes au vent!
Lorsque les passagers dormaient dans leurs cabines,
Nous, debout sur le pont, de toutes nos poitrines,
Comme nous aspirions, des larmes dans les yeux,
Cet air suave et pur, cet air délicieux,
Qui, venu des forêts des vierges Amériques,
Entrechoquait sur nous ses courants électriques!
Comme nos cœurs naïfs, nos âmes de vingt ans,
Rêvaient quelque ange vierge aux longs cheveux flottants,
À lèvre rose ainsi qu'une fleur des lianes,
Une Atala brunie au soleil des savanes,
Partout avec amour accompagnant nos pas,
L'Ève qu'aux fils d'Adam Dieu ne refuse pas!

Sept. 1841.

À M. C.-O. DUGUÉ.

> Oh ! merci, je vous dois un de mes jours de fête !
> Je conserve en mon cœur votre accueil, ô poëte ;
> Des lauriers à mon front ne seraient pas si doux
> Que cette franche fleur que je reçois de vous.
>
> (V. De L.)

Assis près du foyer noirci par la boucane,
J'aspirais la vapeur de la nicotiane,
De retour d'une chasse à travers les grands pins
Où (terme de chasseur) je blessai trois lapins,
Quand un noir messager soudain vint me remettre,
Encor tout haletant, ta poétique lettre.

J'ai lu tes vers si beaux, si tendres, si flatteurs,
Eclos au doux soleil de mai comme les fleurs ;
O barde, à ton baiser ma lèvre de poëte
S'émut comme au toucher d'une abeille d'Hymette ;
Aux sons inattendus de ton doux luth ami,
Mon luth longtemps muet de lui-même a frémi ;
Les accents inconnus de ta voix fraternelle
Ont réveillé mon cœur de sa torpeur mortelle
Pour m'élancer vers toi du fond des vierges bois,
Oh ! que n'avais-je encor mes ailes d'autrefois !
Qu'avez amour, enfant de la lyre divine,
J'eusse pressé ton sein sur ma chaude poitrine !
Mais un chagrin profond, un ennui morne et noir,
Hélas ! m'enchaîne ici, je ne puis t'aller voir....

Ah ! si Dieu m'eût gardé près des sources limpides,
Où croît, en frais festons, le jasmin des Florides,
Où le mélèze vert, au long fût de granit,
Donne au Chactas sa hutte, à l'écureuil un nid ;

Ah ! si Dieu m'eût gardé, pour ma part d'héritage,
Un humble coin de terre, un agreste ermitage,
Près d'un bayou sauvage, aux blanches nappes d'eau,
Je te dirais : Oh ! viens, Créole, amant du beau !
Avant qu'un coup de vent en passant ne l'emporte,
De mon frêle ajoupa viens entr'ouvrir la porte :
Viens, accours, jeune ami que m'ont donné les dieux !
" Le toit se réjouit d'un hôte harmonieux. "

Bayou-Lacombe, 18 fév. 1842.

À UN VIEUX TRAPPEUR.

Oh ! that the desert were my dwelling place !
(BYRON.)

Oh ! que ne puis-je, ami, des pins de Bonfouca,
Comme toi m'envoler au lointain Itasca (16),
L'Itasca, lac d'azur, où dans les joncs se cache
Le Sioux poursuivant le sauvage Apache,
Où l'ardent Chippewas, au rapide coup d'œil,
Dont la flèche jamais ne manqua le chevreuil,
La nuit, aux longs reflets d'un grand feu qu'il allume,
D'une peau d'ours couvert, chante, rit, boit et fume !
Aventureux poète, oh ! quand pourrai-je voir
Ces blanches nappes d'eau, diaphane miroir
Où, sans que le fusil dans leur vol les arrête,
Voyagent le canard, l'oie et la blanche aigrette ?
Oh ! quand pourrai-je enfin, parmi les verts roseaux
De ce beau lac d'où sort le vieux *Père des eaux*,
De toutes parts chassant le gibier qui s'effraie,
Plonger et replonger ma joyeuse pagaie ?

Quand, secouant enfin une sombre torpeur,
Pourrai-je dans les bois te suivre, ô vieux trappeur,
Toi, dont le front poreux et les tempes durcies
Ébrécheraient le fer des limes et des scies,
Qui, sans craindre la lutte, aurais tiré de pair
Avec le Mohican que nous dépeint Cooper,
Adroit et fin chasseur dont la balle infaillible
Va transpercer au cœur l'oiseau, volante cible,
Dont le plomb rayonnant tant de fois a touché
L'aigle planant derrière un nuage caché,
Toi qui d'un jarret sûr, marchant dans les savanes,
Dans les marais herbeux et pontés de lianes,
Étonnes les Chactas, aux cheveux noirs et longs,
Peuplade tatouée ainsi que les Gélons,
Qui, te faisant un lit des feuilles d'un arbuste,
Au souffle aigu du Nord, dors du sommeil du juste?
Quand avec toi pourrai-je, ami, goûter enfin
Le bonheur de courir dans des steppes sans fin,
De traverser sans peur les fleuves à la nage,
Puis de se réchauffer au feu du cabanage,
Fumant près du tison, où rôtit le chevreuil,
La pipe qui du cœur fait envoler le deuil?
Mais non, à toi les bois, à toi la solitude,
À moi l'isolement, l'infatigable étude,
À toi la vie errante où, comme Daniel, (17)
Tu chantes, écoutant chanter l'oiseau du ciel,
À toi, pour tout trésor, ta longue carabine,
À moi la table étroite où, pâle, je m'incline,
Où l'inspiration fait ruisseler les vers
Des vaisseaux de mon front sous son souffle entr'ouverts
Et, d'électricité chargeant mon corps débile,
Nouveau Boon, de dangers, d'émotions avide,
M'agite, haletant, ainsi qu'une sybille...
Mais pour te suivre au loin, au fond de tes forêts,
Si tu veux un Nemrod, aux robustes jarrets,
Un Achate sans peur, Actéon impavide,

Si tu veux un Hawk Eye, un digne compagnon,
Pour chasser au désert l'ours noir ou le bison,
Je t'offre un homme dur qu'a nourri la baucane,
Qu'a bronzé le soleil de l'ardente savane,
Qui chasse aux quatre points de l'immense horizon,
Qui connoît la prairie ainsi que sa maison,
Campagnard intrépide, à l'humeur toujours gaie,
Maniant tour à tour la hache et la pagaie,
Et dont le long fusil, des canards redouté,
Ne fit long feu jamais et jamais n'a raté,
Je t'offre un homme sûr, dans les bois et sur l'onde,
Qui t'accompagnerait jusqu'aux confins du monde,
Le Bayard des forêts, sous un air de douceur,
Mon frère bien-aimé, le poète chasseur....
Mon frère, mon ami, partez, partez ensemble,
Partez, adieu, partez, et que le gibier tremble!
Hélas! à vivre ici le sort me condamne!
Forêts de l'Illinois, bois de l'Indiana,
Loin d'un monde égoïste où mon cœur souffre et lutte,
J'ai bien souvent rêvé de bâtir une hutte
Dans vos déserts sans fin, j'ai bien souvent rêvé,
Chasseur enthousiaste, avant l'aube levé,
D'accompagner partout ces trappeurs intrépides,
Ces hommes aux fronts bruns et sillonnés de rides,
Qui secouant le joug de la société,
Rois de la solitude, errent en liberté!

Bayou-Lacombe, juillet 1846

LA CHRONIQUE.

Sous notre doux soleil bien des feuilles sont nées,
Bien des feuilles déjà se sont, hélas! fanées;
L'arbre de maint journal, sous les neiges d'hiver,
A vu tomber et fuir son beau feuillage vert.
Serons-nous plus heureux? Notre feuille doit-elle
Survivre à tout, ainsi que l'*Abeille* immortelle,
Aussi que le *Courrier*, dans sa longévité,
Bravant l'hiver, bravant les flammes de l'été,
Vieux chêne druidique, aux profondes racines,
Éternel et debout sur toutes les ruines?...
Du journal nouveau-né protégez le berceau:
L'arbre, roi des forêts, est d'abord arbrisseau,
Le fleuve impétueux, bondissant dans sa course,
Est un ruisseau paisible, invisible à sa source;
Arbre, roi des forêts, fleuve immense, écumant,
Rien de grand n'eut jamais un grand commencement.
Dans son berceau d'osier, emporté par la brise,
Lectrices, des journaux recueillez le Moïse,
O de la Louisiane, intelligents lecteurs,
Soyez tous nos patrons, soyez nos protecteurs;
De notre zèle ardent vous pouvez tout attendre,
Le journalisme est saint, nous saurons le comprendre,
Toujours, avec amour, nos doigts arroseront
Le laurier fleurissant sur quelque noble front;
Nous n'oublirons jamais que le vrai journaliste
Doit encourager l'art sans insulter l'artiste;
Toujours nous soutiendrons d'un bras compâtissant
Le talent malheureux ou le talent naissant,

On ne nous verra point, jaloux, jeter la pierre
Aux hommes généreux dont la patrie est fière,
Insulter, chaque jour, les sauveurs du pays,
Par tant d'amis ingrats si lâchement trahis,
Ni porter une main impie et sacrilége,
Sur ce vieux général que sa gloire protége, (18)
Capitaine invincible, héroïque soldat,
Que tout un peuple appelle à gouverner l'Etat,
Dont le nom rebondit des flots de l'Atlantique
Jusqu'aux flots azurés de la mer Pacifique,
Des rives de l'Hudson, des bords du Fleuve vieux,
Des Monts-Alléghany jusques aux Monts-Rocheux,
Le futur président que Dieu même désigne,
L'homme dont chacun dit enfin : *C'est le plus digne !*
Oh ! nous comprenons mieux nos devoirs et nos droits,
Aux clameurs des partis ne mêlent pas nos voix,
Avec un juste orgueil comme sans flatterie,
Nous honorerons ceux qu'honore la patrie,
Poëtes, orateurs, tous de gloire rivaux,
Par le droit du génie obtiendront nos bravos.
Oui, nous honorerons le vaillant capitaine,
Oui, nous honorerons l'éloquent Démosthène,
Le *Héros des combats* ou bien la *Bouche d'or*,
Qu'il se nomme Calhoun ou qu'il ait nom Taylor !
Fiers d'une mission si longtemps incomprise,
Sans reproche et sans peur, nous prendrons pour devise :
Honneur à toute gloire ! Impartialité !
Amour de la justice et de la vérité !

1847.

À MON AMI H. VANDER...N.

O Vander, qu'ai-je appris? quelle erreur te maîtrise?
Quoi donc! par toi mon âme ainsi fut incomprise!
Ton regard dans mon cœur n'a donc jamais plongé!
Ton amitié ne fut qu'un songe prolongé!
Tu crois (et tu le dis) que l'amour d'une femme
A du monde idéal fait descendre mon âme,
Qu'au barde elle a ravi ses deux ailes de feu,
Tué sa poésie et son amour de Dieu;
Tu crois (et tu le dis) qu'une Eve enchanteresse
De mon âme déchue est la seule maîtresse;
Tu vas partout criant, publiant sans remord
Que l'archange est tombé, que le poète est mort!
Mensonge! calomnie! erreur, erreur grossière!
Le poète n'est pas l'homme de la matière;
Il est le roi de tout, n'est l'esclave de rien,
Il est ami du vrai, du grand, du beau, du bien;
Au poète toujours la matière est soumise,
Son souffle inspirateur la surnaturalise,
Il a pour tout un culte et d'harmonieux chants,
Divinisant en lui les infimes penchants,
Il a pour tout un cœur, il a pour tout une âme,
Il aime tout en Dieu, la nature et la femme
Oh! je te plains, Vander, je te plains, j'ai pitié
De cette folle erreur d'une aveugle amitié,
Je te plains d'avoir cru voir de mon front s'écôle
Soudain tomber éteinte une double auréole,
L'auréole du barde et de l'homme de foi
Je te plains, je te plains, d'avoir douté de moi!

Non ! mon cœur est pour tous et tout toujours le même
J'aime toujours le Dieu par qui seul mon cœur aime,
D'un amour infini j'aime le Créateur
Du lys de la prairie et de l'oiseau chanteur ;
La Nature me voit, à son culte fidèle,
L'aimer comme un amant, à genoux devant elle,
Depuis les jours lointains du berceau, l'amitié
Eut toujours de mon cœur la plus haute moitié !
Un seul amour manquait, ô Vander, à mon âme,
Un seul mais le plus doux, c'est l'amour d'une femme,
Amour chaste et divin surajouté toujours
Sans jamais les détruire à nos autres amours,
Amour, besoin du cœur et de l'âme inquiète,
Par qui l'homme se double enfin et se complète !..

Oh ! cesse, mon ami, cesse de blasphémer
L'amour qui triple en moi la puissance d'aimer ;
Cesse de blasphémer le nom si doux de celle
Qui me rend Dieu plus cher, la Nature plus belle,
Qui, sous un joug léger tenant mon cœur soumis,
Veut qu'en Dieu seul je l'aime ainsi qu'en mes amis.

Alger (Louisiane) 1848

À M***.

Je ne te connais pas, mais loin des bois sauvages,
Ma Muse, agile enfant amante des voyages,
Comme un ange des cieux ou quelque sylphe ami,
Va parler au soldat sous la tente endormi.
Ma Muse m'obéit avec amour et joie,
Elle part à mon ordre et vole où je l'envoie,
Ubiquiste courrier, avec docilité,
Elle franchit d'un bond l'espace illimité,
Pour porter au banni, sur la terre étrangère,
Les baisers d'un ami, d'une épouse ou d'un frère.
Je ne te connais pas, mais je sens le besoin
De te parler de ceux qui t'embrassent de loin,
De te parler surtout de cette jeune femme,
L'étoile de ton cœur et l'âme de ton âme,
De celle dont l'amour, sous le feu meurtrier,
Au milieu des combats te sert de bouclier,
Ange puissant au ciel, dont la prière arrête
L'invisible boulet qui menace ta tête.
Pour le brave soldat qu'exile le devoir
Loin du beau sol natal, il est doux de savoir,
Qu'il est un cœur, un cœur de femme inconsolée
Qui le suit au milieu de l'ardente mêlée,
Qui veille sur la couche où las il se rendort,
Vit de sa vie, hélas! et mourrait de sa mort.
Existence des camps! ô glorieuse vie!
Le barde patriote et t'admire et t'envie!
Parfois mon cœur m'emporte et je voudrois partir,
Comme toi je voudrais, militaire martyr,
Quitter pour mon pays ma jeune et tendre épouse!
Frère, de ton bonheur, oh! mon âme est jalouse
Oui, je voudrais partir, ô frère! Il est si beau
Quand le vent des combats déchire le drapeau,

Quand le boulet fendant l'atmosphère enflammée,
Rebondit en grondant de l'une à l'autre armée,
Creusant sur son passage, éclaircissant les rangs,
Un sillon de soldats et d'officiers mourants,
Il est si beau, noirci de fumée et de poudre
Affrontant des canons la fournaise ou la foudre,
Soldat ou cavalier, sans reproche et sans peur,
De combattre, brûlé d'une héroïque ardeur,
De recevoir du feu le glorieux baptême,
D'oublier tout, parents, amis, épouse même,
Pour n'avoir, au milieu du fer et des débris,
Qu'une pensée au cœur : la gloire du pays,
L'honneur de la patrie ! il est si beau pour elle
De vivre ou de *mourir d'une mort immortelle !*
Dans un jour de victoire, ô frère, il est si beau
De mourir et d'avoir pour suaire un drapeau,
De sommeiller, couché sous quelques pieds de terre,
Enveloppé des plis du manteau militaire !
Il est si beau, si doux.... mais je m'arrête, non,
Tu ne dois pas tomber sous le feu du canon,
Comme Ringgold, héros de notre artillerie,
Tu ne dois pas mourir, pleuré par la patrie !
Barde devin, je vois et connais l'avenir
De lauriers couronné tu dois nous revenir :
Plus heureux que Ridgley, Chadbourne, Inge, Cochrane,
Tu reverras la belle et tiède Louisiane.
Abandonnant la tente et le drapeau vainqueur,
Tu sentiras un jour battre encor sur ton cœur
Ce cœur qui, dévoré de lente inquiétude,
Languit dans le veuvage et dans la solitude,
Ce cœur qui, défaillant mille fois en un jour,
De tous ses battements appelle ton retour !

Nouvelle-Orléans, juillet 1847

MES AMIS D'ARKANSAS.

A M. T. Hinckleyd, avocat à Fort Smith, Ark.

Oh ! des amis absents combien douce est la voix !
À l'instant même, Hinckleyd, tendre ami, je reçois
Cette lettre de mai que ta main a tracée,
Plein de mon souvenir et plein de ma pensée :
Comme un bois fleurissant sous les soleils de mai,
De ton doux souvenir mon cœur est parfumé ;
Ta voix parle à mon cœur, comme une voix de femme,
Ton âme de loin parle et répond à mon âme.

Amis tant regrettés des forêts d'Arkansas,
Le barde voyageur ne vous oublira pas.

Weaver, *quaker* que vit naître Philadelphie,
Type ardent d'héroïsme et de philosophie,
Toi que le vent d'exil, un jour à ton réveil,
Transporta de la tombe au berceau du soleil ;
Meyer, fils généreux de la vieille Allemagne,
Je vois chaque prairie et vois chaque montagne
Où, tous les trois, le front par le feu basané,
Comme des Indiens nous avons cabané
Hélas ! qui me rendra ces beaux jours de voyage ?
Amis, qui me rendra le feu du cabanage,
Nos lits improvisés de peaux de buffalo,
Le *Monongahéla* qui nous tenait lieu d'eau,
Les tranches de jambon qu'on mangeait sur le pouce ?
O jours, nuits de bonheur ! Existence si douce !
Jours si vite envolés comme un beau songe d'or,
Ne pourrai-je jamais vous savourer encor ?

Ah ! que le voyageur ici-bas est à plaindre !
Que d'amitiés il voit naître à peine et s'éteindre !

Des lambeaux de son cœur restent dans tous les lieux !
Tous les jours sont pour lui marqués de longs adieux !
Oh ! malheur au poète à qui Dieu donne une aile !
Du jour où, désertant la maison maternelle,
Loin des bois du berceau, loin du soleil natal,
Il s'élance entraîné par quelque vent fatal,
Pour lui plus de bonheur, plus de paix domestique !
Comme un aigle égaré, d'Europe en Amérique,
D'Amérique en Europe, il voyage incertain
De la mer, du pays qui doit le voir demain ;
Le barde voyageur, le vagabond poète
Dans son vol indécis ressemble à la comète
Courant échevelée en bonds capricieux ;
Il lui faut de nouveaux soleils de nouveaux cieux !
Rien ne peut fatiguer son inconstante envie :
Le terme de sa course est celui de sa vie.
Oh ! que de lieux j'ai vus, j'ai visités déjà !
Dans combien d'océans mon navire plongea !
Que de larmes d'adieu dans mon cœur recueillies !
Combien d'affections mortes, ensevelies !
Que d'amis je croyais aimer longtemps, toujours,
Qui dans mon souvenir n'ont pas vécu trois jours !
Mais, éloquent Huckleyd, ô toi dont la parole
Défendit dans Fort-Smith le poète créole,
Toi qui me visitant seul, malade, exilé,
Sur mon lit de douleur pleurant m'as consolé,
Toi qui, quand je souffrais ainsi que Malfilatre,
Reconstruisis mon feu qui se mourait dans l'âtre ;
Mais vous, Weaver, Meyer, bien-aimés compagnons,
Qui, quand pour moi du ciel s'éteignaient les rayons,
Sur ma couche tous deux penchés ainsi qu'un frère,
Veillâtes le poète aveugle comme Homère,
Amis tant regrettés des forêts d'Arkansas, (19)
Le barde voyageur ne vous oubliera pas !

Nouvelle-Orléans juillet 1852

À UNE JEUNE FEMME POITRINAIRE

MIRACULEUSEMENT RESSUSCITÉE

ET

À Mme LUCRETIA ***.

Eh bien ! répondez-moi, belle ressuscitée,
Qui des deux a raison, le chrétien ou l'athée ?
Expliquez-nous la mort : le moment qui la suit
Est-il le grand réveil, ou l'éternelle nuit ?
Répondez, répondez, jeune femme si belle,
Avez-vous vu l'enfer avec l'ange rebelle ?
Avez-vous vu le ciel ?... oh ! le trépas est-il
La divine patrie après le long exil ?
L'âme, affranchie enfin de la terrestre fange,
En Dieu rayonne-t-elle avec Marie et l'ange ?
Dites, avez-vous vu ce qu'avait vu Saint-Jean,
Ce qu'entrevit Platon en un sublime élan ?
Parlez, révélez-nous enfin le grand mystère :
Revenez-vous du ciel, ô fille de la terre ?
Votre poitrine a-t-elle, avec un seul poumon,
Respiré l'atmosphère où brûle le démon ?
Jeune femme, avez-vous du sombre purgatoire
Traversé les torrents de flamme expiatoire ?
Dites, est-ce bien vrai tout ce qu'on nous promet ?
Avez-vous visité le monde de Soumet ? (20)
Avez-vous, le front ceint d'une auréole ardente,
Descendu dans l'abîme où seul descendit Dante ?
Dites, avez-vous vu tous les beaux anges blancs
Qui devant l'Eternel s'agenouillent tremblants ?
Avez-vous entendu la céleste harmonie
Qu'ici bas de Mozart devina le génie ?
Oh ! dites, répondez, répondez, ô ma sœur,
Sur vos traits foudroyés pourquoi cette pâleur ?

O ma sœur, répondez ; comme sainte Thérèse
Dieu vous a-t-il jetée à la sombre fournaise ?
Puis libre de l'enfer vous laissant repartir,
Vous a-t-il accordé le temps du repentir ?...
O miracle d'amour, de divine tendresse!
O résurrection d'une Ève pécheresse!
Bel ange délivré de l'abîme enflammé,
Aimez, aimez le Dieu qui vous a tant aimé !
À genoux à ses pieds, ainsi que Madeleine,
Répandez le parfum de vos cheveux d'ébène !
De l'invisible monde ô colombe arrivant,
Soyez à tous les yeux un miracle vivant!
Oui, prouvez la vertu, la divine puissance
Du repentir si beau ; *" plus beau que l'innocence ! "*
Pendant qu'il en est temps (n'attendez pas trop tard),
O ma sœur, faites choix de la meilleure part,
Pour arriver au ciel surmontez tout obstacle
N'espérez pas que Dieu fasse un autre miracle !
Ah ! pour gagner le ciel, notre divin espoir,
O ma sœur, que faut-il ? *seulement le vouloir*
Il faut, pour s'arracher au tourbillon du monde,
Fuir en quelque Scéthé, solitude profonde :
Oui, votre âme échappée à l'abîme de feu,
N'appartient plus à l'homme, elle appartient à Dieu ;
Votre époux est au ciel et non pas sur la terre ;
O femme, de vos pieds secouez la poussière,
Au désert, jetez-vous dans un saint abandon,
Au bras de Dieu, du Dieu d'amour et de pardon !...
Et toi Lucrétia, sœur hélas ! trop chérie,
O toi, pour qui toujours l'anachorète prie,
N'entends-tu pas souvent, au sein du tourbillon,
La voix de Bossuet, la voix de Massillon ?
N'entends-tu pas souvent la voix de Bourdaloue,
Sentant soudain pâlir le rouge sur ta joue ?
Oh ! ces mots foudroyants : Enfer, Éternité !
Ne les entends-tu pas, orgueilleuse beauté ?

Resteras-tu toujours, pécheresse rebelle,
Sourde à la voix du Dieu qui te créa si belle,
Qui te créa si bonne, et qui veut en retour
Pour lui seul ta beauté, pour lui seul ton amour ?
O Vénus de Milo de nos beautés créoles,
Ah ! qui me donnera d'éloquentes paroles,
De ces mots inspirés que seul trouve le cœur,
Pour vous faire tomber aux pieds de Dieu vainqueur ?
Oh ! que de fois, ma sœur, dans mes sombres prières,
Mon cœur pour vous se fond en ardentes prières !
Oh ! que de fois pour vous, sous le chêne isolé,
Pauvre Lucrétia, mes larmes ont coulé !

O fleur dont l'ouragan bat la mourante tige,
O belle et chaste fleur en péril, que ne puis-je,
Pour relever ton front que le vent va pencher,
Faire jaillir la foi comme l'eau du rocher !
Que fais-tu, pauvre fleur, en exil dans le monde ?
Viens au désert... c'est là que la rosée inonde,
C'est là que le soleil baigne de ses clartés
La fleur qui s'étiole et meurt dans les cités !
Là, tout est tout amour, là, tout chante, tout prie,
La rose du buisson, l'oiseau de la prairie ;
Tout improvise un chant d'amour à l'Éternel,
La fleur dans les forêts, l'étoile dans le ciel.
Lorsque la femme doute et que l'homme blasphème,
La fleur reconnaissante aux pieds du Dieu qu'elle aime,
Aux rayons du matin comme aux rayons du soir,
Verse tous les parfums de son frais encensoir !
O femme ! pauvre femme ! ingrate, impie, athée,
Belle, mais insensible ainsi que Galatée
Contre le Dieu d'amour femme en rébellion,
Oh ! que ne puis-je, hélas ! pieux Pygmalion,
Soudain vous inondant d'une divine flamme,
Vous insuffler un cœur et vous doter d'une âme !

Bonfonte, mars 1861.

LA VILLE ET LA CAMPAGNE.

Femmes, qu'il faut aimer de loin,
Cœurs étroits, amples crinolines !
(J. AUTRAN.)

Vous vous évitez, vous fuyez, vous vagabondez
(HORACE.)

Oh ! que fais-je ici dans la ville,
Dans cette foule sans échos ?
Que fais-je dans la tourbe vile,
Seul sans bonheur et sans repos ?

Oh ! qui me rendra ma puisière,
Les parfums et les fleurs des bois,
Ma vie heureuse et casanière,
Mes jours paisibles d'autrefois ?

Qui me rendra mon ermitage,
Mon banc de bois près du tison ?
Oiseau que l'on retient en cage,
Oh ! que je maudis ma prison !

Qui me rendra la solitude,
Mon beau désert d'oiseaux peuplé,
Mes heures d'oraison, d'étude,
La nuit sous le ciel étoilé ?

Loin de cette ville de boue,
Où je languis dans l'abandon,
Qui me rendra mon Bourdaloue,
Et le vieux mystique Baudon ?

Bois chéris, forêts éternelles,
Ombre des pins, abris si doux,
Oh ! qui me donnera des ailes,
Pour m'envoler encor vers vous ?

Je suis las d'entendre à la Bourse
Hurler la voix de l'encanteur :
Oh ! rendez-moi près de la source
La voix du doux oiseau chanteur !

Loin de ce vacarme d'affaires,
Loin des plaideurs, des avocats,
Dans les sentiers de nos pineraies
Que ne puis-je égarer mes pas !

Sainte, maternelle nature,
Oh ! quand pourrai-je encor prier,
Errant partout à l'aventure,
Sans coudoyer un usurier ?

Heureux dans ma verte Floride,
Vivant comme l'oiseau chanteur,
Bien loin du candidat cupide
Flattant bassement l'électeur,

Loin de ces Gracques populaires
Prostituant partout leurs voix,
Oh ! quand pourrai-je, oiseaux, mes frères,
Avec vous chanter dans les bois ?

Oh ! loin de ces femmes fardées,
Loin de ces vierges sans pudeur,
Qui, la nuit, seules, attardées,
En nous regardant nous font peur,

Bien loin de ces froides coquettes
Riant du génie indigent,
Promenant partout leurs squelettes,
N'ayant d'amour que pour l'argent,

Oui, loin de ces blêmes poupées,
Belles d'une beauté d'emprunt,
Qui, de leurs maisons échappées,
Vagabondent, fleurs sans parfum, —

Rendez-moi la chaste Indienne,
Fière passant passant à mon côté,
Avec l'œil ardent de l'hyène,
“ Belle de sa seule beauté ! ”

Rendez-moi ce que je regrette,
Ma cabane, le coin du feu,
La paix, le bonheur, la retraite,
Et la solitude avec Dieu !

Nouvelle-Orléans mai 1866

LA PERLE DE LA VIRGINIE

OU

RETOUR À LA PINIÈRE

Hier vers ma pinière bénie,
Vers les arbres de mon berceau,
La *Perle de la Virginie*
M'emportait, fugitif oiseau,

Volant joyeuse, et de ses ailes
Qu'anime, électrise le feu,
Faisant jaillir mille étincelles
Sur le beau lac profond et bleu...

Libres, voguant vers Mandeville, (21)
Les gais citadins passagers
Déjà tous oubliaient la ville,
Et sentaient leurs cœurs plus légers ;

Debout, la jeune fille heureuse
D'avoir quitté cette prison,
Aspirait la brise amoureuse,
Dévorait des yeux l'horizon ;

L'enfant, loin du maître d'école,
Ce lourd et froid pédant sans cœur,
D'avance, ivre de gaîté folle,
Chantait, sifflait comme un moqueur

Hélas ! tous respiraient à l'aise,
Et tous étaient heureux à bord,
Seul, immobile sur ma chaise,
À regret j'approchais du port...

À regret, au débarcadère,
Sentant, inattentif et froid,
Fendant, heurtant avec colère
Sur le *wharf* la foule à l'étroit,

Sur le rivage enfin j'atterre ;
Vers les bords du *Castin-Bayou*, (22)
Je suis un sentier solitaire
Qui me conduit je ne sais où...

J'étais d'une tristesse morne,
Je contemplais avec horreur
Ces pins, cet espace sans borne
Qui ne parlaient plus à mon cœur

Hélas ! ô cœur que rien n'allége,
Brise donc enfin ta prison !
Væ soli ! triste, m'écriai-je
Væ soli ! la Bible a raison !

Malheur à l'homme solitaire !
Malheur à tout Hilarion !
Malheur à tout nouveau Macaire !
Solitude ! ô dérision !

Oh ! loin de ces fleurs que je foule,
Loin des forêts, loin du désert,
Rendez-moi la ville et la foule
Où l'on s'étourdit et se perd,

Le silence des bois me tue,
Dans les grands centres populeux,
Rendez-moi les voix de la rue,
Les cris, les pas, les flots houleux

De ces fiévreuses multitudes,
Fourmis, aux bataillons épais ;
Je ne veux plus des solitudes,
Je veux le bruit et non la paix....

Mais quand ainsi je me tourmente,
Ne sachant où porter mes pas,
Voilà que la Nature aimante
Me prend et me berce en ses bras.

« Oh ! qu'as-tu, mon fils, doux poète,
« Cœur si bon, de douleurs chargé !
« Comme vite a blanchi sa tête !
« Pauvre enfant, comme il est changé !

« Qu'a-t-il été faire à la ville,
« Naïf poète, enfant des bois,
« Parmi cette foule servile ?...
« Il était heureux autrefois !

« Gai comme un oiseau de savane,
« Toujours chantant une chanson,
« Il avait bâti sa cabane
« Ainsi qu'un nid dans le buisson ;

« Volant en troupes familières,
« Sur sa hutte de latanier,
« Les rouges cardinaux, ses frères,
« Disaient : On ne peut la nier,

" Dans sa cellule poétique,
" Toujours priant à deux genoux,
" Avec notre sœur la moustique,
" L'ermite est plus heureux que nous. ..

" O mon fils ! à celle qui t'aime
" Parle à cœur ouvert aujourd'hui :
" D'où vient cette langueur extrême ?
" Pourquoi ce deuil et cet ennui ?

" Quel est de ta tristesse amère
" Le secret que tu veux cacher ?
" Enfant, n'aimes-tu plus ta mère ?
" Ton cœur craint-il de s'épancher ?

" Parle , à l'ombre de mes vieux chênes,
" Nul témoin ne peut t'écouter :
" Parle : aurais-tu repris les chaînes
" Que je te vis longtemps porter ?

" De quelque trompeuse sirène
" Ayant trop écouté la voix,
" Tu n'as plus la beauté sereine
" Qui dorait ton front autrefois !

" Au sombre amour, passion folle,
" Hélas ! t'étant abandonné,
" De ta radieuse auréole
" Tu nous reviens découronné ...

" Mon fils, il en est temps encore ;
" Ecoute la voix des déserts,
" Ecoute la forêt sonore
" Elle te dit : Brise tes fers !

« Préfère les fleurs des prairies
« Tes frères, les oiseaux chanteurs,
« À ces femmes, roses flétries,
« Lucioles, aux sourires menteurs.

« Portant des faux cheveux d'ébène,
« Ce sont, sous un masque brillant,
« Les caïmans de la fontaine,
« Que nous décrit Chateaubriand.

« Allons, mon fils, mon fils, courage!
« Fais encore un dernier effort!
« Ah! lorsqu'il le veut, à ton âge,
« Le chrétien, l'homme est toujours fort.

« L'amour à ton âge est un crime;
« Crains la femme, ange corrupteur;
« Jette la foi comme un abîme
« Entre les femmes et ton cœur!

« Mon fils, reste dans la retraite,
« Seul avec la Muse, ta sœur,
« Près de ton frère anachorète,
« Et de ton frère, le chasseur..... »

Et cette voix dont je m'abreuve,
Sous les pins, aux dômes épais,
Dans mon cœur fait ainsi qu'un fleuve
Couler l'espérance et la paix.

Le lendemain, dans l'attitude
D'un vieil ermite recueilli,
Je bénissais la solitude
Et ne disais plus : *Væ soli!*

Mandeville, mai 1856.

A MES CONDISCIPLES

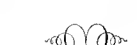
DU

COLLÉGE DE NANTES

Sous le soleil breton, sous un ciel étranger,
Loin des bords du grand fleuve où fleurit l'oranger,
Pauvre enfant exilé, pleurant toujours ma mère,
Je lisais sans amour l'Iliade d'Homère,
Je détestais Achille et maudissais Hector
Ah ! mais ce que j'aimais, mais ce que j'aime encor,
Ce sont ces grands tableaux de sa belle Odyssée,
Poëme où s'abreuvaient mon cœur et ma pensée,
Et qu'encore aujourd'hui je ne puis oublier
C'est Jupiter, ami du peuple hospitalier,
C'est Ulysse souffrant qu'enfermait l'onde amère,
Pleurant Ithaque, Ithaque à son âme si chère,

Et près de Calypso, languissant attristé,
Préférant la patrie à l'immortalité :
Oui, ce qu'aimait mon cœur, mon cœur déjà poète,
Bien mieux que Diomède, Ajax et Philoctète,
Oui, ce que j'admirais, vieil Homère, en tes vers,
Au Rochereau, caché parmi les genêts verts,
Enfant à chevelure ondoyante et bouclée,
C'était le vieil Eumée et la vieille Euryclée,
Types saints de constance et d'héroïque amour,
Comme ceux dont le cœur appelait mon retour,
Comme ceux qui, malgré les clameurs de la presse,
Aiment encor leur maître, adorent leur maîtresse,
Et, par le dévoûment ennoblissant leur sort,
Bénissent notre vie et pleurent notre mort
J'aimais ce vieil Eumée, ami de Télémaque,
Qui, loin de sa patrie, emprisonnait Ithaque,
Qui, pensant à son maître et pleurant son exil,
Inconsolé disait : « Quand donc reviendra-t-il ?
« J'aime bien le pays si beau qui m'a vu naître,
« Mais j'aime mieux Ulysse, oh ! j'aime mieux mon maître,
« Celui dont j'ai toujours béni la douce loi,
« Celui qui fut toujours comme un frère pour moi... »
Oh ! je t'aimais aussi, vieille esclave héroïque,
Cœur si grand par l'amour et la vertu stoïque !
O femme qu'a chantée Homère-Bouche-d'or !
Euryclée ! Euryclée !... oh ! ton cœur vit encor !
Ton grand cœur dont l'amour électrisa la Grèce,
Vit encor dans le cœur de plus d'une négresse !

1856



MARIE AU DÉSERT.

---

*À M. M***, ancien élève du collège de Nantes*

Hier, lorsque d'une voix ferme, éloquente, émue,
De cette forte voix que le cœur accentue,
Sous le vert éventail des grands pins résineux,
" Harmonieux chanteur", tu me lisais Brizeux,
Hier, quand tu me lisais, d'une voix attendrie,
Les beaux vers étoilant les pages de *Marie*,
Livre qui, me tirant d'un pesant *statu quo*,
Réveille dans mon cœur un fraternel écho,
Quand surtout, faisant fuir au loin l'oiseau sauvage,
D'un verbe électrisant, tu me lus ce passage :
" *Oh ! quand après dix ans de poignantes douleurs,*
" *Je revis ma Bretagne et ses genêts en fleurs,*
" *Lorsque sur le chemin un vieux pâtre celtique*
" *Me donna le bonjour dans son langage antique*"
Oh ! par ta voix alors aussi, électrisé,
Le cœur d'émotions, de souvenirs brisé,
Pâle, les yeux en pleurs, frémissant, hors d'haleine,
Je revoyais du cœur Nantes, Basse-Goulaine,
Le vieux collège aimé, le lointain Kerbereau.....
Oui, dans mes souvenirs je voyais de nouveau
Tout ce que j'aime encor, tout ce que je regrette,
Tout ce que dans ses vers a chanté le poëte
" *Je me voyais enfant, heureux comme autrefois,*
Et malgré moi mes pleurs étouffèrent ma voix"

Au désert, 20 juin 1856.

BRETAGNE.

Vous aimez la Bretagne et moi je l'aime aussi,
Ce lointain souvenir me est par l'obscurci
(BRIZEUX.)

Me zo deuzar Arvorig. [Et moi aussi je suis Breton.]

Nantes, sainte cité que protége Saint Pierre,
Des larmes bien souvent humectent ma paupière,
Quand, près de mon foyer, pensif assis le soir,
Je songe que mon œil ne doit plus te revoir.
Oh! souvent je me dis, dans ma forêt barbare:
Ainsi donc pour toujours l'océan me sépare
De la vieille cité toujours chère à mon cœur,
Où joyeux écolier, collégien rieur,
Exilé des forêts de la jeune Amérique,
Au sol hospitalier de l'austère Armorique,
Heureux, mais regrettant pourtant mon doux pays,
Jadis je traduisais le *De Officiis*,
Salluste, Xénophon, César, Virgile, Homère,
Tourmentant les feuillets d'un lourd dictionnaire,
Et ne comprenant pas toujours selon mes vœux,
M'arrachant de colère "*un côté de cheveux*"!
Vieux collége Nantais, que mon cœur se rappelle,
Ah! que ne puis-je encor prier dans ta chapelle!
Que ne puis-je, fuyant mon lac bordé de joncs,
Vous revoir, Quérangal, Duchêne, Brindejoncs.

Dorveau le géomètre et Toptô l'helléniste,
Vous dont le souvenir m'accompagne et m'attriste,
Dont le cœur dans mon cœur vit encor tout entier !
Que je voudrais vous voir, Alléry, Charpentier
Maîtres qui, m'expliquant les auteurs de la Grèce,
De *pensums* redoutés gourmandiez ma paresse !
Et vous, mes vieux amis du collége breton,
Robert, Rassel, Merlan, Duclos, Niel, Guesdon ...
Amis tant regrettés des rives de la Loire,
Dont mon âme a toujours conservé la mémoire,
Oh ! que je voudrais donc, avant que de mourir,
Vous voir tous d'un bond dans mes bras accourir !
Je voudrais, je voudrais, désertant la rivière,
Revoir le ciel breton, le clocher de Saint-Pierre,
Oui, je voudrais revoir, visiter de nouveau
Les murs que de son sang baigna Cathelineau,
Les pavés où tomba l'héroïque Charette,
Je voudrais, reprenant mes ailes de poëte,
Abandonnant encor l'ombre de mes grands bois,
Te voir, te visiter, une dernière fois,
O sol de St-Malo, de Vannes et de Rennes,
" *O terre de granit recouverte de chênes !* "
O Bretagne ! Bretagne ! ô pays des grands cœurs !
Beau pays des landiers et des genêts en fleurs !
Vieux sol armoricain, vieille terre celtique !
S'il me fallait jamais quitter mon Amérique,
S'il me fallait jamais, banni du Pontchartrain,
Fuir mon beau ciel natal pour quelque ciel lointain,
Oui, si jamais, pour prix de mon patriotisme,
Un peuple aveugle, ingrat, me frappait d'ostracisme,
Reprenant le chemin de l'antique Orient,
Je volerais aux lieux où dort Chateaubriand
Près du lac de Grand Lieu, dans les bois de Belle-Île,
J'irais te demander, ô Bretagne, un asile !
Je te dirais : Bretagne, accueille le proscrit !
O mère, c'est ta voix qui tout enfant m'apprit

Que l'homme doit garder un cœur fort et sans tache,
Qu'en face des bourreaux même armés de la hache,
En face des Carriers qui dressent l'échafaud,
Comme l'ardent Chénier et tant d'autres, il faut
Oser parler sans peur, oser sans peur écrire
Sans craindre la prison, l'exil ou le martyre !
Mère c'est de ton cœur âpre, austère, indompté,
Que j'appris à toujours dire la vérité
C'est pour l'avoir prêchée au peuple qu'elle irrite,
Que je suis exilé, que ma tête est proscrite !

O Bretagne ! Bretagne ! avec quel saint orgueil
Tous tes fils me feraient alors un doux accueil !
Oh ! je verrais partout des faces rayonnantes,
De Rennes à Paimbœuf et de Vannes à Nantes !
De partout accourant, ils diraient tous : C'est lui !
Du retour désiré le beau jour a donc lui !
Et moi, voyant de loin accourir, par centaines,
Mes amis de Paimbœuf, de Vannes et de Rennes,
De Vitré, d'Ancenis, de St-Pol, de Pornic,
Je leur crîrais pleurant : *Mez' deuzor Armoriq !*...

Mais non..., amis bretons, d'un rêve je me berce ;
Ah ! je le sens, hélas ! aux larmes que je verse
Sous l'agreste *ajoupa* que je me suis bâti...
Je ne dois plus revoir le sol de Turquéty,
Je ne dois plus revoir, sur la terre bretonne,
Les rives du beau fleuve où j'ai connu Cambronne,
Les arbres tant aimés de Saint-Sébastien...
Ah ! que du moins vos cœurs, à l'unisson du mien,
Battent avec amour ! ô mes amis ! mes frères !
Vous dans les verts genêts, et moi dans les pinières,
Que nos cœurs, attendris par le souvenir d'or,
Se répondent de loin et se parlent encor !

Juin 1856.

À UN VIEILLARD DÉBAUCHÉ

Vieillard, aux blancs cheveux, ému d'un saint respect,
Quand tu passes, tout front s'incline à ton aspect
La Nouvelle-Orléans, comme Lacédémone,
Aime un front où du temps la majesté rayonne ;
Environné d'égards et d'amour entouré,
Pour nous, comme la femme, un vieillard est sacré
Mais souvent le vieillard qui doit à tous l'exemple
Des plus hautes vertus, comme le prêtre au temple,
Des saintes lois de Dieu follement affranchi,
Le vieillard n'est souvent *qu'un sépulcre blanchi*
Oui, quand d'un peuple entier le respect le protége,
Il n'est qu'un vil fumier que recouvre la neige.

Nouvelle-Orléans, juin 1858.



À M. ***.

Vieillard qui, de ton or ne pleurant pas la perte,
Vis seul et satisfait comme le vieux Laërte,
Toi qui fus comme Job par le Seigneur frappé,
Sans qu'un murmure soit de ton cœur échappé,
Sans que jamais ta voix ait accusé personne,
Sans avoir maudit Dieu qui reprend ce qu'il donne ;
Héroïque chrétien, qui de la pauvreté
As compris la grandeur, la joie et la beauté ,
Vieux colon qui, semblable au vieillard de Virgile,
Maître d'un petit champ que ta main rend fertile,
Dans l'amour du travail as trouvé le bonheur ;
O saint vieillard *ayant tout perdu fors l'honneur !*
Ah ! que j'aime, fuyant loin de la multitude,
À visiter parfois ton humble solitude,
À te voir ferme et droit, comme un pin foudroyé,
Meurtri par l'ouragan, mais sans être ployé,
Et qui, dans la forêt couverte de ruines,
Plonge orgueilleusement ses profondes racines !

Juillet 1866

À UN JEUNE HOMME

AMOUREUX MAIS PAUVRE.

Egoïste, orgueilleux, indifférent, cupide,
Dans ses raisonnements, ah! le monde est stupide.
Les riches, de Baal forment l'ignoble cour,
Veulent, ainsi que l'or, accaparer l'amour
Le temple de l'amour aujourd'hui c'est la Bourse.
Un morne isolement est ta seule ressource,
Jeune homme; tu ne peux aimer, faute d'argent:
L'amour ne doit point naître en un cœur indigent.
Oser aimer, sans or, une fille *accomplie*,
Est de l'impertinence ou bien de la folie.
" Que nous veut ce commis, avec son maigre emploi?
" Quoi! lui donner ma fille en mariage, moi!
" Lise l'aime, c'est vrai, parfois cela m'attriste
" Qu'un commis amoureux épouse une modiste,
" Voilà qui se conçoit, c'est dans l'ordre: les gueux,
" S'ils ont quelque bon sens, doivent s'aimer entre eux."
Dans son stupide orgueil, ainsi raisonne un père,
L'or seul peut attendrir le farouche cerbère,
On chasse sans pitié le pauvre jeune amant,
Et Lise épousera quelque Juif allemand!

Ah ! mais résigne-toi, console-toi, jeune homme,
L'amour vrai dans le cœur laisse un céleste arome,
Relève ton beau front, jeune homme au noble cœur !
L'amour se purifie au feu de la douleur.
Oui, l'amour saint bénit un cœur de sa présence,
L'amour dans l'amour seul trouve sa récompense,
L'amour, nous rapprochant de la divinité,
Grandit dans la douleur et dans la chasteté
Ah ! qu'un jeune homme ayant un cœur pétri de fange,
Une âme d'usurier, ou bien d'agent de change,
Qu'un damoiseau qui fait sottement vanité
De précoce raison, d'insensibilité,
Ici-bas dans l'amour et dans le mariage
Voie un calcul de Bourse ou bien d'agiotage,
Un problème algébrique, un théorème, un jeu
Où l'homme est le joueur et la femme l'enjeu,
Qu'un mercenaire vil aille vendre son âme
A quelque laideron, à quelque vieille femme,
Qu'à ce fils de Mammon, esclave déhonté,
L'or tienne lieu d'amour, d'honneur et de beauté,
Toi, garde au saint amour toujours le même culte
Si la société te repousse et t'insulte,
Si tu ne peux trouver, hélas ! n'ayant point d'or,
Pour t'aimer, un cœur humble, ardent, mais vierge encor,
Si tu ne peux trouver une âme catholique
Comprenant de l'amour le délire héroïque,
Un cœur vraiment chrétien comprenant la beauté
De l'amour dans les pleurs et dans la pauvreté,
Souffre avec dignité, supporte avec courage
Ce martyre du cœur, ce noble et saint veuvage,
Et de l'amour de Dieu, comme d'un bouclier,
Jeune soldat chrétien, couvre-toi tout entier !

Août 1858

LA FLEUR DE NICOTIANE.

—

A M. Bonniol.

Fleur de Nicotiane, à la corolle rose,
Avec amour sur toi mon œil noir se repose.
Que tu me sembles belle, ô tendre fleur! comment
Dans mes vers aujourd'hui te chanter dignement?
Oh! comment célébrer la plante bienfaitrice,
Qui sur sa tige frêle a bercé ton calice?
Pour faire, en ton honneur, jaillir mes vers à flots,
Oh! qui me donnera la Muse de Dabos,
Barde inspiré des fleurs, modeste, humble poète,
Dont le luth immortel chanta la violette?
Mais que de mon cigare, en flocons caressants,
La fumée, en ce jour, flottant comme un encens,
De nuages légers et montant en spirales
Avec reconnaissance entoure tes pétales!
Oui, je veux, allumant le meilleur *trabuco*,
De ma lyre soudain faisant vibrer l'écho,
Parmi toutes les fleurs de notre Louisiane,
Te chanter aujourd'hui fleur de Nicotiane!
Oui, puisqu'en ses beaux vers le vaillant Bonniol
T'a flétrie et brisée, ô fleur de notre sol,

Quoiqu'on lui pardonnant son amère injustice
Il faut avec amour que ma voix te bénisse !
Oh ! réponds, Boumol, ennemi du tabac,
N'as-tu donc jamais vu, sous la tente, au bivac,
Dans la tranchée humide, et boueuse et glacée,
Le soldat allumant "la feuille opiacée,"
Après ses durs travaux, le front épanoui,
Sentir son pauvre cœur un instant réjoui ?
Aveugle Boumol, la colère t'égare...
Tu n'as jamais compris la pipe et le cigare :
Tu veux, par le courroux follement emporté,
O poète cruel, priver la pauvreté
De ce céleste don, de ce présent de Dieu,
Qui la calme ici bas et la console un peu !
Tu veux aux matelots, aux ouvriers, aux braves,
Aux pauvres paysans comme aux pauvres esclaves,
Dans une poétique et barbare fureur,
Ravir leur seule joie, ôter leur seul bonheur !
Tu veux déshériter de la nicotiane
Le pêcheur sur la mer, le nègre en sa cabane,
Le moissonneur posant la faux près de l'épi,
Le bûcheur fatigué, sur sa hache accroupi,
L'ouvrier amaigri qui de sa main durcie
Manie avec ardeur l'herminette et la scie !
Tu veux, dans ta colère, ô poète inhumain,
Ravir au voyageur assis près du chemin,
À l'exilé pleurant, au sol du Nouveau-Monde,
Les bords de la Tamise ou bien de la Gironde,
Ce qui seul assoupit les peines de son cœur,
Le bienfaisant tabac, "ce grand consolateur !"
Oh ! non, rétracte-toi ; de la plante au doux baume,
Du consolant tabac, ce bienfaiteur de l'homme,
Le seul ami du pauvre et du noir travailleur
Oh ! laisse-moi chanter l'arome inspirateur,
Oui, laisse-moi chanter de cette plante aimée
L'arome inspirateur l'enivrante fumée...

Poëte que je lis avec Brizeux, Autran,
Laprade, ô frère ami, si jamais l'ouragan
Des révolutions et des guerres civiles
Te poussa vers nos lacs peuplés de crocodiles,
Vers les sauvages bords de mon humble *bayou*
Où chante l'étourneau sur les fleurs de l'youc,
Oh ! comme avec bonheur, dans ma vieille cabane,
Le front ceint des flocons de la nicotiane,
En relisant le Dante, et Milton et Soumet,
Nous fumerons tous deux, frère, le calumet !

Sept 1856

L'EURYCLÉE CRÉOLE.

A ***

Héroïque Euryclée, affrontant l'ouragan,
Sur le *pins louac*, franchissant l Océan, (23)
D'un maître bien aimé vous faisant l'Antigone,
Vous avez visité l'orientale zone,
Fidèle, accompagnant le meilleur des vieillards,
Vous avez visité la ville des Beaux-Arts,
Vous avez vu Paris, reine des capitales,
Ses jardins, ses palais, ses vieilles cathédrales,
Et là, plus d'un démon tentateur vous a dit
« Femme, vous n'êtes plus sous un soleil maudit
« Bienheureuse exilée ! en touchant ce rivage,
« Vous êtes libre enfin, fille de l'esclavage »

Et votre maître aussi, seul, malade et souffrant,
Vous dit avec douceur, d'un ton loyal et franc,
Mais avec cet accent où le cœur entier vibre :
" Vous vous appartenez, c'est vrai ; vous êtes libre ! "
Une larme brillait dans son œil grave et doux ...
Et vous êtes tombée en pleurs à ses genoux.
Vous n'avez point voulu quitter votre vieux maître,
Renoncer pour toujours au sol qui vous vit naître,
Au grand fleuve sauvage, à ses bayous, ses bois,
À vos parents chéris, vos amis d'autrefois,
Regrettant la forêt et la savane nue,
Dans votre doux pays vous êtes revenue
Vos frères et vos sœurs ont, au son du tambour,
Dansé joyeux en chœur, fêtant votre retour,
Vous avez écouté, ravie, émue, heureuse,
Les chansonniers chantant la belle voyageuse,
La femme que Paris et les Parisiens
N'ont pu, sous leur ciel froid, retenir loin des siens
À leurs douces chansons, bonne, aimante négresse,
Votre cœur a soudain tressailli d'allégresse,
Et vous avez alors, l'œil de pleurs humecté,
Compris que le bonheur vaut bien la liberté
Oui, loin du sol français où, pendant une année,
À l'ennui de l'exil vous fûtes condamnée,
Loin du brillant Paris, la ville des plaisirs,
Un maître bien aimé vous fait de doux loisirs,
Et, lorsque vous passez, chacun se dit : " C'est elle !
" L'esclave dévouée, héroïque et fidèle,
" La femme que Paris et les Parisiens
" N'ont pu, sous leur ciel froid, retenir loin des siens. "

Nlle Orléans, oct. 1856.

À M ***.

Pour celui qui n'a plus ici-bas une mère,
La vie est un exil et la gloire est amère.

Hélas! sans une mère, au sourire divin,
Une couronne pèse au front de l'orphelin,
Non, ne me parlez plus de lauriers et de gloire,
La gloire n'est qu'un mot, et je n'y veux plus croire :
Soumet, barde divin, de la France l'orgueil,
Soumet l'a dit : *La gloire est un manteau de deuil.*

Pour celui qui n'a plus ici-bas une mère,
La vie est un exil, et la gloire est amère.

Oct 1856.





CHANSONS ET CHANTS DIVERS.

CHANSONS ET CHANTS DIVERS.

À BÉRANGER.

Chantre immortel, dans ton frais ermitage,
Un habitant des incultes déserts,
Balbutiant dans un rhythme sauvage,
Humble, à tes pieds, vient déposer ses vers
Daigne accueillir un fils de la Nature,
Petavéri d'une zone de feu;
Répète-lui, de ta voix douce et pure,
Tes chants d'amour et tes hymnes à Dieu

Barde, partout l'on t'aime, l'on t'encense,
L'homme ravi te chante en tous climats,
Le laboureur aux champs qu'il ensemence,
Le matelot à la pointe des mâts,
Le gai soldat te chante à la cantine,
Et le pêcheur, voguant sous un ciel bleu,
Jette en passant à la vague marine,
Tes chants d'amour et tes hymnes à Dieu

Et nous aussi, fils des vertes savanes,
Aux doux accords du matinal moqueur,
Le front paré de la fleur des lianes,
Le verre en main, nous te chantons en chœur ,
Et quand le soir un beau soleil colore
Les pins dorés de ses rayons d'adieu,
Joyeux buveurs, nous soupirons encore
Tes chants d'amour et tes hymnes à Dieu

Oui, gloire à toi, barde cosmopolite !
Tes vers partout éveillent mille échos ,
Le monde entier, comme une mer, s'agite ;
Mais l'arc-en ciel brillera sur les flots :
Les jours viendront ou du char de la guerre
Les nations enfin brisant l'essieu,
Répeteront, d'une voix libre et fière,
Tes chants d'amour et tes hymnes à Dieu

Paris, 1839.



LE MOINE BON VIVANT.

—

AIR : *Oh ! que de chagrins dans la vie, etc*

Amis, je suis dévot sans doute,
J'aime à prier, à deux genoux,
Le Dieu si bon qui nous écoute,
Nous exauce et veille sur nous ;
Mais quand je chante et bois au réfectoire,
Hearn qui veut se récrier !
Il est, amis, il est un temps pour boire,
Aussi bien qu'un temps pour prier

Il est un temps pour le Carême,
Les Quatre-Temps me semblent longs ;
Il est un temps, bon temps que j'aime,
Où l'on fait sauter les bouchons ;
Il est un temps pour le saint oratoire,
Un temps au lutrin pour crier
Il est, amis, il est un temps pour boire,
Aussi bien qu'un temps pour prier

Le constructeur de l'arche sainte
Aimait bien mieux le vin que l'eau,
Il chantait d'une voix éteinte,
Assis joyeux sur un tonneau

Moi, d'imiter Noé je me fais gloire,
Et je veux toujours m'écrier :
Il est, amis, il est un temps pour boire,
Aussi bien qu'un temps pour prier.

Dans un couvent Saint-Dominique
Fit boire à sa communauté
Un vin miraculeux, mystique,
Et dit aux sœurs avec gaîté :
Buvez, buvez, sœurs, vous pouvez m'en croire,
Dût-on partout me décrier :
Il est, mes sœurs, il est un temps pour boire,
Aussi bien qu'un temps pour prier.

La religion divinise
Nos mœurs, nos goûts et nos penchants,
Elle permet que l'on se grise...
Modérément... de temps en temps...
Elle proscrit une tristesse noire,
Un *spleen* impie et meurtrier :
Elle nous dit : Il est un temps pour boire,
Aussi bien qu'un temps pour prier.

C'est aujourd'hui jour de bombance !
Vidons le verre et tout d'un coup !
Ma devise est bonne, je pense ?
La voici : *souvent et beaucoup !*
Je veux chanter, boire comme Grégoire :
Dieu veut-il nous contrarier ?
Non, non : il est, amis, un temps pour boire,
Aussi bien qu'un temps pour prier.

Bonfoucu, juin 1840.

BUVONS SEC.

Air : *Des frelons bravant la piqûre, etc*

L'homme aima de tout temps à boire,
L'homme en tout temps aima le vin
Qui pourrait compter dans l'histoire
Les amants de ce jus divin ?
Les fils de l'antique Italie,
Le poétique peuple grec,
Tous ont aimé le vin à la folie
Buvons, mes amis, buvons sec !

Nunc est bibendum ! qu'on se grise !
Qu'on sable, à grands traits, le vin pur !
C'était autrefois la devise
Du grand poète de Tibur ;
C'est la devise de tout âge.
Et bien avant Melchisedech,
Maint barde gris a chanté sous l'ombrage
Buvons, mes amis, buvons sec !

Comme le Béranger de Grèce,
Quand je bois un vin chaleureux.
Mon cerveau s'embrase, et l'ivresse
Me fait presque croire aux faux dieux

Oui, je crois que ma main agite
L'amphore antique au large bec :
Bacchus, Bacchus pour moi n'est plus un mythe !
Buvons, mes amis, buvons sec !

Fi des buveurs d'eau de fontaine !
Pour eux il n'est pas d'Apollon.
De nos jours il n'est d'Hippocrène,
Amis, que celle de Byron !
Oui, je voudrais être capable
De tenir un Suisse en échec,
De mettre même un Anglais sous la table—
Buvons, mes amis, buvons sec !

Que n'ai-je une grosse bedaine,
Ainsi que notre ami Gormand !
Oh ! je la voudrais toujours pleine
De flots de champagne écumant !
Pour des barriques et des caisses
De vins choisis, donnant maint check,
Je saurais bien employer mes richesses—
Buvons, mes amis, buvons sec !

Oui, buvons sec ! vidons nos verres !
En dépit de la Faculté,
Je suis de l'avis de nos pères :
Le vin entretient la santé.
Quoiqu'en dise maint Hippocrate,
Andral, Récamier, Laennec,
Les médecins ont la trogne écarlate
Buvons, mes amis, buvons sec !

Oui, buvons sec ! suivons l'exemple
De tous ces grands docteurs gourmets ;
Ayons, comme eux, la bedaine ample,
Pour vivre, amis, imitons-les :
Boiraient-ils le vin à rasades,
Si l'on s'empoisonnait avec ?
Non, pas si sots que ça, mes camarades !
Buvons, mes amis, buvons sec

Le faux prophète d'Arabie
Ne m'aurait jamais convaincu
Sans toi, doux vin, liqueur chérie,
Comment aurais-je, hélas ! vécu ?
Ah ! dans ces grands déserts de sable,
Si je commandais comme cheik,
Oh ! j'enverrais bien le Coran au diable...
Buvons, mes amis, buvons sec

Oh ! parlez-moi de l'Évangile :
Ce livre sublime permet
Ce qu'à sa peuplade imbécile
Avait défendu Mahomet,
Bien mieux : nous lisons dans ce livre,
En *Saint Luc*, écrit en bon grec :
Au Ciel on boit : Sans boire on ne peut vivre
Buvons, mes amis, buvons sec !

Juillet 1840

LE CIGARE.

—

A M. Adolphe C

AIR DE *La Pipe de Tabac*

Aux jours de la belle jeunesse,
En proie aux chimères du cœur,
Dans un monde plein de tristesse,
Hélas ! je cherchais le bonheur.
Ami, ce bonheur introuvable
Par toi j'y fus initié
Si je fume, au sortir de table,
Je le dois à ton amitié

Longtemps, incrédule barbare,
Exilé loin des bords du lac,
J'ai méprisé le plaisir rare
Que l'on doit au divin tabac

Inculte enfant de la savane,
Trop long-temps, hélas ! j'ai nié
Ce doux parfum du pur *havane*
Que je dois à ton amitié.

Oh ! le Temps jaloux nous enlève
L'illusion et pour toujours !
Hélas ! avec plus d'un beau rêve
A fui le printemps de nos jours !
Mais le cigare, don céleste,
À notre sort associé,
Le doux cigare encor nous reste,
Constant comme notre amitié !

D'autres trouveront l'Hippocrène
Dans le champagne ou le moka ;
Le tabac seul chauffe ma veine,
Aux bords aimés du Bonfouca.
Dès que mon cigare s'allume,
Crac ! en style peu châtié,
Les vers abondent sous ma plume,
Surtout pour chanter l'amitié.

Fumons toujours ! la panacée
De ce triste val de douleurs
Est dans la feuille opiacée
Qui verse l'oubli dans nos cœurs.
Même en ces jours où le corps tremble,
Décrépit et mort à moitié,
Oh ! puissions-nous fumer ensemble
Le cigare de l'amitié !

Bonfouca, juillet 1842

LE CIGARE ET LE CAFÉ

—

Aux Poètes de Bonfameu.

AIR DE *La Pipe de Tabac*

Dieu créa de bien belles choses
Dans ce magnifique univers,
Partout des fleurs fraîches écloses
Pour nous ont des parfums divers,
Pour nous maint fruit mûr se sépare
Partout de l'arbre paternel
Mais le café, le doux cigare
Sont les deux plus beaux dons du ciel

Je plains l'antiquité païenne,
Elle n'a connu que le vin
Mais vous, baume de toute peine,
Antidote de tout chagrin,
Hélas ! vous manquiez à Pindare,
Comme au vieil aveugle immortel,
Doux café, consolant cigare,
O vous, les plus beaux dons du ciel

Le café, c'est notre Permesse,
Le nectar du barde inspiré,
Amis, la poétique ivresse,
Le poétique feu sacré,
Les vers méprisés du barbare
Ou de l'envieux plein de fiel,
Nous les devons au doux cigare,
Au café, ces beaux dons du ciel.

Oh! chantons le derviche sage,
Chantons, bardes de Bonfouca,
Le bon moine qui fit usage
Le premier de l'exquis moka,
En de doux songes l'on s'égare,
On rêve un bonheur éternel,
Quand on déguste le cigare,
Le café, ces beaux dons du ciel

Mais moi, le don que je préfère,
Pour qui, mon Dieu, je te bénis,
Ce que je veux chanter sur terre
Et dans des rhythmes infinis,
C'est de tous les dons le plus rare
Que Dieu fit à l'homme mortel,
C'est toi, divin, divin cigare,
O toi, le plus beau don du ciel!

Cigare, en vain l'on te condamne,
Compagnon constant à jamais
De la hutte et de la cabane
Tout aussi bien que du palais,
Que ma muse jamais avare,
Quand l'amitié lui fait appel,
Te chante toujours, ô cigare,
O toi, le plus beau don du ciel!

Bonfouca, juillet 1843

LE COIFFEUR POÈTE.

—

A mes Pratiques

Juvénal a dit en colère :
Facit indignatio versus ;
La reconnaissance, j'espère,
Messieurs, peut faire encore plus.
L'inspiration me déborde ,
Ah ! pour vous exprimer mes vœux,
Mon luth de lui-même s'accorde,
Sans Apollon, aux blonds cheveux.

Eh ! qu'ai-je besoin, quand je chante,
Du grand dieu, de Python vainqueur ?
C'est au fond de mon âme aimante,
C'est au fond de mon propre cœur,
Que je puise ces vers pour rire ;
Des vers ? mais j'en fais quand je veux
Et qu'après quelqu'un ose dire
Qu'ils sont tirés par les cheveux.

O Messieurs, quel beau jour de fête!
Ivre de joie et de gaîté,
À vous, avocats, je souhaite
Et clientèle et probité.
Au barreau sachez bien débattre
Le point le plus litigieux,
Sans vous quereller, sans vous battre,
Ni vous prendre par les cheveux.

À vous, médecins, je souhaite
De traiter tous à la Raspail,
D'être de la Mort qui nous guette
La terreur et l'épouvantail ;
Oui, traitez tous, comme Sauterre,
Que pouvez-vous faire de mieux ?
Plus d'enterrements : de colère
Copul en perdra les cheveux.

O marchands, menteurs sans vergogne,
Mon souhait pour vous le voilà :
Ne vendez plus pour du Bourgogne
Du vin du pays d'Atala.
Imitez-moi : dans ma boutique
Où viennent des chalands nombreux,
Si j'ai du *faux*, ah ! je me pique
De n'avoir que des *faux cheveux*.

O beaux Lovelaces en herbe,
Jeunes gens que je ris de voir
Présenter un menton imberbe
À la lame de mon rasoir,

Je vous souhaite près des belles
D être un peu moins présomptueux
Ne vous vantez plus d'avoir d'elles
Bagues et boucles de cheveux

Je vous souhaite, ô mes pratiques,
Santé, bonheur, prospérité,
Des vieux patriarches bibliques
Surpassez la longévité,
Environnés d'une peuplade
D'enfants, petits-fils et neveux,
Chantez gaîment, buvez rasade,
Anacréons aux blancs cheveux

Mais voyez, messieurs, je bavarde
Autant, ma foi, qu'un perruquier,
Hélas! je n'y prenais point garde,
Et je finis par ennuyer
Comme plus d'un barde j'abuse
Du langage ronflant des dieux
Que voulez-vous? Messieurs, ma Muse
S entortille dans les cheveux

1 *janvier* 1848.



LE TRAVAIL.

---

*A mon Ami Louis C***.*

AIR DE *la Normande*.

Il faut nettoyer mes chaudières,
Il faut, il faut laver mes plats.
Ainsi, loin des vertes prairies,
Je chante au pays d'Arkansas
De l'exil peu je m'inquiète ;
Mes doigts sentent l'oignon et l'ail,
Je chante, cuisinier poète :
La chanson charme le travail.

O Louis, bien rude est ma tâche !
Ah ! qui m'eût prédit au berceau
Qu'un jour je manierais la hache
Et que je serais porteur d'eau ?
Disciple graisseux de Carême,
J'oublie ici Burnouf et Gail,
En fredonnant je bats ma crème :
La chanson charme le travail.

De nous la Fortune se joue :
Riche aujourd'hui, pauvre demain,
L'homme, hélas ! voit tourner sa roue,
En s'y cramponnant de la main ;

Il n'est qu'un pas de la cabane
Au palais ainsi qu'au sérail ;
Mais lorsque Dieu nous y condamne,
La chanson charme le travail

Vous n'êtes plus de ma jeunesse
Jours heureux, mais si loin, hélas !
Où je cumulais la paresse
Du blanc, du nègre et du Chactas !
Dans l'exil encor je vous chante,
Bois aimés, au vert éventail !
Beau lac de la patrie absente !
La chanson charme le travail.

Tu le sais par expérience,
O toi pilote et matelot :
Le travail c'est l'indépendance,
Il n'est méprisé que du sot,
Le travail ennoblit, honore,
À la barre du gouvernail,
Joyeux tu chantes dès l'aurore
La chanson charme ton travail

Du travail la chanson est née
Depuis Adam jusqu'à nos jours,
Au triste labeur condamnée,
L'Humanité chanta toujours.
Au seuil du ciel le travail reste,
Quand l'homme en franchit le portail ;
Pour l'élu le bonheur céleste
C'est un chant d'amour sans travail

Fort-Smith, Arkansas, 1849

TREIZE À TABLE

—

À une famille créole.

Quoi ! treize à table ! Eh bien, amis, qu'importe ?
Si vous tremblez, moi je ne tremble pas,
Algue flottante et que le vent emporte,
De mers en mers, je voyage ici-bas ;
Sans redouter l'ouragan sur l'abîme,
J'erre au hasard, étranger en tout lieu.
Ah ! s'il te faut encore une victime,
O Mort, accours et remportons vers Dieu !

Pitié pour eux ! de gaîté leur front brille ;
Leurs cœurs joyeux semblent vierges de maux ;
Puisse longtemps l'arbre de leur famille,
Longtemps encore garder tous ses rameaux !
Triste, souffrant, moi que le sort afflige,
Seul, sans abri, sous les soleils de feu,
Frêle arbrisseau, je sens pencher ma tige —
O Mort accours et remontons vers Dieu !

Pitié, pitié pour la blonde créole,
Péri riante, ange des cieux tombé,
Fleur d'Amérique, à la fraîche corolle,
Eclose au bord du vieux Meschacébé !
Ah ! s'il fallait me dévouer pour elle...
Je m'écrirais : Terre, éternel adieu !
Noir messager, viens, entr'ouvre ton aile !
O Mort, accours et remontons vers Dieu !

Accours ! accours ! l'heure sainte est venue
Où le poète, enfin brisant ses fers,
Ainsi que l'aigle, en déchirant la nue,
Va voyager dans l'infini des airs !
De quels parfums ma poitrine s'inonde !
Quels chants ! quel ciel étincelant et bleu !
D'un pied joyeux je touche à l'autre monde...
O mort, accours et remontons vers Dieu !

Nouvelle-Orléans, décembre 1840

AU DOCTEUR S***

Oh ! laissez-moi, respectez mon silence !
Mon cœur, long-temps veuf de ses songes d'or,
S'ouvre en chantant à la belle espérance ;
Oui, je suis jeune, heureux, poète encor !
Partout, partout on vous cite, on vous prône,
Mieux que Thomas, vous avez su prouver (24)
Comment on peut guérir la fièvre jaune...
Docteur, docteur... oh ! laissez-moi rêver...

J'en conviendrai, votre savoir m'étonne,
J'admire en vous la puissance de l'art,
Aux vastes champs où votre bras moissonne,
On voit glaner et Lambert et Gussnard (25)
La Louisiane aussi n'est point ingrate,
Et de ses mains elle veut élever
Un monument au moderne Hippocrate...
Docteur, docteur... oh! laissez-moi rêver!

J'entends, j'entends... merveilleuse est la cure
Dont vous parlez depuis une heure au moins:
Votre coup d'œil fut prompt, votre main sure;
Ne jurez pas, je vous crois sans témoins.
Une Ève blonde, à l'humide prunelle,
Allait mourir... vous l'avez su sauver...
J'en connais une et plus jeune et plus belle!
Docteur, docteur... oh! laissez-moi rêver!

Oh! laissez-moi! car je la vois encore
L'œil suppliant et de larmes mouillé,
Aux pieds sacrés de l'ange que j'adore,
Pâle d'amour, je tremble agenouillé;
Ma lèvre en vain bégaie une parole
Que le cœur dicte et seul ose achever
Ah! du réel l'idéal me console...
Docteur, docteur... oh! laissez-moi rêver!

Quoi! vous parlez! Et moi, je vous oublie!
C'est mal!... aussi vous prétendez, dit-on,
Que je suis fou, plus fou que ceux qu'on lie
Aux cabanons du sombre Charenton
De votre part ce reproche me touche
J'en suis confus... mais j'irai vous trouver!
Pour me guérir il suffit d'une douche:
Docteur, docteur... oh! laissez-moi rêver!

Nouvelle Orléans 1840.

LE CONSCRIT AMOUREUX.

Air : *Rose, l'intention d' la présente, etc*

D' puis long-temps j' suis dans vos entraves,
Je pleure d'amour comme un veau ,
Mais vous n'admirez que les braves
Cherchant un glorieux tombeau. —
Eh bien ! je pars , rien ne m'arrête,
Pour vous je saurai tout oser
J' vais m' faire casser la tête,
Mad'mosell', pour vous épouser !

J' suis né poltron, mais l'habitude
Fait bientôt un brav' d'un conscrit ,
Du soldat le métier est rude ,
Il n'a que la terre pour lit :
Il mange du ch'val, ah ! qu'importe ?
Si sa faim ça peut apaiser ,
Ah ! je veux qu'un boulet m'emporte,
Mad'mosell', pour vous épouser !

Je pars, je pars pour le Mexique,
Pour vous je me sens belliqueux,
À la fin d'honneur je me pique,
Je veux me battre un contre deux
On parlera de mes prouesses,
L'ennemi me verra m'exposer
À me faire tailler en pièces,
Mad'moisell', pour vous épouser!

Je pars... adieu, belle créole!
Adieu! je vous porte en mon cœur
Au combat, oh! pour vous je vole,
Fier, plein de martiale ardeur,
De mon sang, vous pouvez m'en croire,
Le Mexique va s'arroser...
Oui, je vais mourir avec gloire,
Mad'moisell', pour vous épouser!

Si dans les combats je succombe,
Frappé d'un glorieux trépas,
Pleurez, pleurez, douce colombe,
Le plus amoureux des soldats,
Dites : Il m'aimait d'amour tendre!
Dieu le fasse en paix reposer!
La tête en deux il s'est fait fendre,
Dans l'espoir seul de m'épouser!

1866

L'AMOUREUX ET LE PHILOSOPHE.

AIR : *J'ai pris goût à la République, etc.*

Connaissez-vous celle que j'aime ?
Mon ami, la connaissez-vous ?
Ah ! c'est la perfection même,
Son bel œil limpide est si doux !
Oh ! d'un amour involontaire
Mon âme et mon cœur sont émus...
— Je vous comprends, mon cher compère :
Elle a quatre cent mille écus !

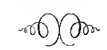
À mes yeux sa beauté surpasse
Les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art ;
Jamais femme n'eut tant de grâce
Dans le sourire et le regard.
Oui, sa beauté bien loin derrière
De Milo laisse la Vénus...
— Je vous comprends, mon cher compère :
Elle a quatre cent mille écus !

Puis elle cause comme un ange,
C'est véritablement un don !
Ses paroles sont un mélange
Et de tendresse et d'abandon !
Oh ! que d'esprit ! ami, sur terre,
Personne en eut-il jamais plus ?
— Je vous comprends, mon cher compère
Elle a quatre cent mille écus !

De plus elle est pieuse et sage
C'est une colombe de Dieu,
Oh ! que de fois, sur son passage,
J'ai tressailli dans le saint lieu !
Jamais religieuse austère
Ne posséda tant de vertus.
— Je vous comprends, mon cher compère
Elle a quatre cent mille écus !

Oui, c'en est fait, je me marie !
Un cœur aimant s'appartient-il ?
Loin de ma déesse chérie,
Un jour me semble un long exil
Mon ami, plaignez ma misère !
J'aime — j'aime — et j'en suis confus
— Consolez-vous, mon cher compère
Elle a quatre cent mille écus !

1848



À M. HILARION HUC

AIR : *T'en souviens-tu, disait un Capitaine, etc.*

Quand l'an passé, parrain de la *Chronique*,
Le couronnant de poétiques fleurs,
Barde inspiré de notre république,
Du vieux Taylor j'arborai les couleurs ;
Quand je prédis que les États en masse
Éliraient tous le nouveau Washington,
En ricanant tu fis une grimace :
Huc, mon cher Huc, suis-je prophète ou non ?

Ignorais-tu qu'en tout temps les poëtes,
De l'avenir perçant l'obscurité,
Depuis les jours des bibliques prophètes,
Ont éclairé l'aveugle humanité ?
Ignorais-tu ?... mais, plaignant ma folie,
Tu me jugeais digne d'un cabanon.
Ah ! pour *old Zach* le Nord au Sud s'allie !
Huc, mon cher Huc, suis-je prophète ou non ?

Old Zack ! ce nom partout dans la mêlée
Retentissait ; d'héroïques conscrits,
Sous l'étendard, à la moire étoilée,
Le saluaient de *hourras* et de cris.
Ce nom seul est un gage de victoire,
En temps de paix comme au feu du canon ;
Ce nom jamais n'a triomphé sans gloire :
Huc, mon cher Huc, suis-je prophète ou non ?

Zach ! le plus beau des grands noms populaires !
Nom immortel, adoré des soldats !
Soldats de ligne et soldats volontaires
Le répétaient au milieu des combats.
Un peuple entier aujourd'hui le répète,
Du Maryland au lointain Orégon
Taylor jamais n'essuya de défaite :
Huc, mon cher Huc, suis-je prophète ou non ?

Oui, l'Amérique a choisi le plus digne ;
Ce noble exemple à la France est offert :
La Présidence est un honneur insigne
Que le génie ou la gloire conquiert.
L'orage affreux qui te bat, pauvre France,
Vaisseau brisé, démâté, sans timon,
Hélas ! hélas !... c'est ta propre inconstance !...
Pour la France, Huc, suis-je prophète ? Non !

Janvier 1849.



À MA SŒUR ***.

Air du *Fil de la Vierge*

Ma sœur, priez pour moi ! de vos saintes prières
Oh ! j'ai besoin ;
Priez pour moi, ma sœur, lorsque de vos paupières
Vous serez loin.

Aux heures de loisir, quand vous lirez ce livre,
Au signet bleu,
Puisse mon souvenir en votre âme revivre.
Oh ! priez Dieu,

Priez Dieu, priez Jean, et Joseph et Marie,
À deux genoux,
Priez, ma sœur, priez pour le frère qui prie
Prira pour vous,

Oui, je prierai pour vous, à l'heure où la lumière
Meurt au couchant,
À l'heure où l'oiseau chante à l'aube matinière
Son premier chant,

Oui, je prierai pour vous partout, dans les prairies,
Aux joncs tremblans,
Dans les marais baignant sur leurs tiges fleuries
Les beaux lys blancs,

Soit que je reste ici près des oiseaux, mes frères,
Des fleurs, mes sœurs,
Soit que le vent d'exil, aux rives étrangères,
Me pousse ailleurs.

Soit que je flotte encor sur l'Océan du monde
Tant agité,
Soit que je trouve enfin pour retraite profonde
Quelque Scéthé,

Oui, je prierai pour vous, âme aimante, orpheline,
O chaste fleur,
À toute heure, en tout lieu, tant que dans ma poitrine
Battra mon cœur

Bonfouca 6 août 1845.



LE COMMERCE DE MAN LISON.

Air : *J'ai pris goût à la République, etc*

Du commerc' faut avoir la bosse,
Ou ne pas s'en mêler du tout,
Sans cela qui fait du négoce
Se blouse et toujours et partout :
Qu'il vende de la crêm' de Perse,
Du foin, du maïs ou du son,
C'est toujours pour lui le commerce ..
Le commerce de Man Lison (26)

Ah ! pour réussir en affaires,
Et pour se pousser ici bas,
C'est pas l'esprit qu'est nécessaire,
C'est la probité qu'il n' faut pas ;
Sans ça, de rêver l'on se berce,
Et chacun dit avec raison :
Ce pauvre homme fait le commerce—
Le commerce de Man Lison

Voyez-vous parfois, à la Bourse,
Ce grand homme sec, efflanqué ?
Le thermomètre de sa bourse,
Hélas ! c'est son habit râpé
Il mit mainte barrique en perce,
Mais de vie pur et toujours bon...
L'imbécile ! il fit le commerce. .
Le commerce de Man Lison

Ne comptez pas sur des recettes,
Et soyez sûrs d' passer pour fous,
En vendant du lait sans chevrettes, (27)
Ou de l'huile d'ours sans saindoux.
Martyrs de la fortune adverse,
Dites, avec componction
Nous avons tous fait le commerce
Le commerce de Man Lison

Las! voyez passer, en charrette,
Ce cercueil qu'accompagne seul,
Morne, abattu, baissant la tête...
Un homme ?... non !... un épagneul !
Ce chien, fidèle ami, seul verse
Des larmes sur le mort sans nom...
Pauvre diable ! il fit le commerce...
Le commerce de Man Lison

1846.

LE CÉLIBATAIRE

A M. H. V.

Air de *Roland*

Pour s'amuser, boire ici-bas,
Cher Albert, il faut être libre,
Il faut n'avoir point sur les bras
De femme à la langue qui vibre
Oh ! quand on rentre à la maison
Une moitié crie et s'exclame,
À vous ôter toute raison,
À vous faire damner votre âme

L'homme seul qui reste garçon
Est heureux, libre sur la terre,
Seul il peut vivre à sa façon
Ah ! sois toujours célibataire

Le célibat, selon Bonnard
Est le seul état délectable,
Un garçon peut rentrer fort tard,
Ou bien découcher.... sous la table :
Dans les cafés, estaminets,
Il peut fumer cigare ou pipe,
Vider sa bourse et ses goussets
Sans craindre au retour de Xantippe

L'homme seul qui reste garçon
Est heureux, libre sur la terre,
Seul il peut vivre à sa façon :
Ah ! sois toujours célibataire

O célibat ! la liberté,
Le bonheur toujours t'accompagne ;
Oui, le célibat de gaîté
S'enivre ainsi que de champagne :
Le garçon est partout fêté,
La femme esclave à ses pieds tombe
L'époux, de tout déshérité,
Est comme scellé dans la tombe

L'homme seul qui reste garçon
Est heureux, libre sur la terre,
Seul il peut vivre à sa façon :
Ah ! sois toujours célibataire

Si l'hymen vous portez le joug,
Vous êtes perdu sans ressource,
On mettra le scellé sur tout,
Sur votre cœur, sur votre bourse,

Vous êtes comme un animal
Domestique ou bête de somme
D'après le code conjugal,
À la femme appartient son homme

L'homme seul qui reste garçon
Est heureux, libre sur la terre
Seul il peut vivre à sa façon
Ah ! sois toujours célibataire

Le diable, lorsqu'il devint vieux,
Se convertit, se fit ermite,
C'est un parti sage et pieux
Que plus d'un vieux garçon imite,
Oui, garçon, la meilleure part
T'attend en ce monde et dans l'autre
C'est ce que dit le vieux Bonnard,
Ce que dit Paul, le grand apôtre !

L'homme seul qui reste garçon
Est heureux, libre sur la terre,
Seul il peut vivre à sa façon
Ah ! sois toujours célibataire

1849

LE PRINTEMPS.

---

*A M. Anatole C****

Ami, le printemps va renaître
Au souffle réchauffant d'avril,
Au doux soleil qui la pénètre
La fleur entr'ouvre son pistil ;
Partout la vie abonde, afflue,
Partout des parfums et des voix ;
À leur réveil pour moi salue
Les oiseaux et les fleurs des bois.

Il fut un temps où la prière
Me suffisait seule avec Dieu,
Ours enfoui dans ma tanière,
Je vivais, satisfait de peu :
O ma cabane vermoulue !
Fleurs! oiseaux ! beaux jours d'autrefois !
À leur réveil pour moi salue
Les oiseaux et les fleurs des bois.

Errant dans la forêt sonore,
Le premier j'entendais l'oiseau,
Le premier je voyais éclore
La fleur de l'arbre ou du roseau ;

Dans l'herbe attiédie et touffue.
La lyre tremblait sous mes doigts...
A leur réveil pour moi salue
Les oiseaux et les fleurs des bois

Oui, pour moi salue, ô mon frère,
Ce que je regrette et bénis,
Dis aux chanteurs de la prairie,
Aux amants qui peuplent les nids,
Aux fleurs de la savane nue
Qu'en souvenir encor je vois.
Le barde exilé vous salue,
Doux oiseaux, tendres fleurs des bois.

Nouvelle Orléans, avril 1850

MA RÉSURRECTION.

A mes Amis

Air — *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Oui, j'étais mort, mais Dieu me ressuscite.
J'ai visité le royaume inconnu,
Du noir trépas vainqueur, comme Tabithe,
Sous le soleil me voilà revenu,
De l'air natal ma poitrine s'enivre,
Dans les forêts je puis marcher, courir..
Pour ses amis il est si doux de vivre!
Non, mes amis, je ne veux plus mourir

Transfuge heureux du ténébreux empire
Amis, j'ai vu ce que Dante avait vu,
Ainsi que lui, j'ai fait mentir Shakspire
Hamlet, Hamlet, l'aurais-tu jamais cru ?
La mort, dit-on, mes amis, est un livre
A tous fermé, mais moi j'ai pu l'ouvrir,
Pour ses amis il est si doux de vivre !
Non, mes amis, je ne veux plus mourir.

O mes amis, dans mon âme arrosée,
Comme la nuit le calice d'un lys,
Vos pleurs sacrés, douce et sainte rosée,
Sont à jamais, pour toujours recueillis,
Comme une fleur se fanant sous le givre,
Mais qu'un rayon d'amour fait refleurir,
Je sens mon cœur et renaître et revivre
Non, mes amis, je ne veux plus mourir

O douce Mort, toi qui m'as fait connaître
Mes vrais amis, les cœurs selon mon cœur,
Je te bénis et je voudrais me mettre
Humble à tes pieds moi pourtant ton vainqueur,
Accours, ô Mort, en tes bras je me livre
Pour être aussi pleuré, sans repentir
Même aujourd'hui je cesserais de vivre,
Avec bonheur je voudrais *remourir*

Mais qu'ai-je dit ? L'ivresse de la joie
En ce moment égare ma raison,
Jamais deux fois n'échappera sa proie
Au Styx avare, à l'avare Achéron
Ah ! mais du moins à l'heure où Dieu délivre
L'âme du corps qui seul peut dépérir,
O mes amis, puissiez-vous me survivre,
Fermer mes yeux au moment de mourir !

Bayon Locombe juillet 1852.

L'APOLLON DES GASCONS.

AIR : *C'est à table, quand je m'enivre, etc.*

D'autres bardes voyant que s'use
Leur verve en leur caducité,
Invoquent Phébus et la Muse,
Vrais singes de l'antiquité ;
Mais nous, enfants de la belle Garonne,
Poetes-nés, jamais nous n'invoquons
Le blond Phébus dont pâlit la couronne :
Le vin ! voilà l'Apollon des Gascons !

Non, nous n'avons point pour ressource
L'Hippocrène, ce puits vanté,
Nous faisons fi de l'eau de source,
Ainsi que de vin éventé.
Pégase n'est qu'une vieille bourrique,
Mais, pour remplir et rougir nos flacons,
Nous défonçons mainte grosse barrique :
Le vin ! voilà l'Apollon des Gascons.

Le vin ! voilà notre Permesse !
L'antique Permesse est à sec,
Il inspira, dans sa vieillesse,
Autrefois le Béranger grec,
Mais aujourd'hui ce fleuve de la Fable
Fait place au vin, et lorsque nous trinquons,
Improvisant quelque chanson de table,
Le vin ! voilà l'Apollon des Gascons

Oui, c'est un fait indubitable
Qu'un Champenois seul peut nier,
Amoureux de vin délectable,
Tout Gascon est né chansonnier
Si quelque sot de notre talent doute,
Le luth en main, oh ! nous le convainquons !
Le doute cesse alors qu'on nous écoute.
Le vin ! voilà l'Apollon des Gascons !

Peuple chansonnier, militaire,
Peuple Tyrtée, à toi salut !
Tu tiens l'épée en temps de guerre,
En temps de paix tu tiens le luth ;
Tous les Gascons que célèbre l'histoire,
Et qu'en nos chants souvent nous évoquons,
Tinrent l'epée ou la lyre avec gloire
Le vin ! voilà l'Apollon des Gascons !

Oui, le bon vin de la Gascogne,
Voilà notre Apollon à nous !
Peuple buveur sans être ivrogne,
Du vin nous aimons les glouglous.

En vain le Temps, amenant la vieillesse,
Sur nos cheveux répand ses blancs flocons,
Qu'importe ? amis, en fuyant il nous laisse
Le vin ! voilà l'Apollon des Gascons !

Du sol gascon originaire,
De te chanter fier aujourd'hui,
Que de fois Gascogne, ma mère,
Ton vin dissipa mon ennui !
Vienne la mort ! Et sans qu'un de nous tremble,
Le verre en main, oh ! nous la provoquons !
S'il faut mourir, ah ! mourons tous ensemble,
Chantant le vin, l'Apollon des Gascons !

Bonfonea, juillet 1862.

À MON AMI GASCON EUGÈNE P ***,

POÈTE ET CHARPENTIER

AIR : *Ne tardez plus, partez, mon âme, etc*

Moi t'oublier ! jamais Eugène !
Pourquoi donc ce doute insultant ?
Tu me traites un peu sans gêne :
T'oublier ! moi qui t'aime tant !
Non, cadédis ! ce serait presque un crime
Moi, t'oublier, cher frère en Apollon !
Non non, je t'aime autant que je t'estime,
O mon ami catholique et gascon

Oui, crois-moi, le maître d'école
Pense souvent au charpentier,
Je le dis, sans blague et sans colle.
Mon cœur t'appartient tout entier
Quand tout à coup déposant l'herminette,
De ton chantier tu fais un Hélicon,
Avec bonheur, je t'écoute, ô poète,
O mon ami catholique et gascon.

Eh ! sais-tu bien pourquoi je t'aime ?
Veux-tu le savoir, ondédis ?
C'est que jamais, pour rire même,
De tes amis tu ne médis
Non, tu n'es pas de ces Judas indignes
Qui vont partout décriant notre nom ;
D'un doigt caché jamais tu n'égratignes,
O mon ami catholique et gascon.

Satisfait de ton humble vie,
Heureux de ton obscurité,
Tu ne portas jamais envie
Au planteur par Plutus doté
Si Lucullus à sa table t'invite,
Tu ris, tu bois et Champagne et Mâcon,
Toujours riant ainsi que Démocrite,
O mon ami catholique et gascon

Si je vis dans la solitude,
Mon ami, c'est que j'ai souffert,
Le sentier du monde est si rude
Que j'ai regagné le désert

Viens avec moi! fuyons ce monde infâme!
Ainsi que Paul, Macaire, Hilarion,
Sachons tout perdre, afin de sauver l'âme,
O mon ami catholique et gascon.

Au désert jamais Dieu ne manque
À qui le prie à deux genoux,
Laissons tout notre argent en banque
Dans les forêts qu'en ferions-nous?
O frère aimé, que jamais je n'oublie,
Partons, malgré tous les *qu'en dira-t-on*:
N'entends-tu pas le vieux corbeau d'Élie,
O mon ami catholique et gascon?

Bonfonen, sept. 1852.

LE PAUVRE

Dans le malheur mon cœur est ferme,
Le malheur, c'est l'heureux état,
Qu'importe, si pour moi se ferme
L'avare coffre de l'état?
Ah! maître d'école poete,
J'ai froid et n'ai rien à manger
Je suis le chien à qui l'on jette,
Hélas! un os vide à ronger.

Dans le pauvre siècle où nous sommes,
Siècle crétin dont j'ai pitié,
Vous n'êtes qu'un nom chez les hommes,
Sainte vertu, sainte amitié !
De ma solitaire retraite
Aussi je ne veux plus bouger :
Heureux si parfois on me jette,
Hélas ! un os vide à ronger.

L'égoïste à qui rien ne manque
Me dit : Sois philosophe ami !
Vois comme le chagrin t'efflanque !
Depuis un siècle tu n'as dormi !
Sois philosophe, anachorète,
Si tes jours tu veux prolonger
Il dit, s'en va, sans qu'il me jette,
Hélas ! un os vide à ronger.

Mais dans ma solitude agreste,
Pauvre, je suis content de peu ;
Dans mon abandon il me reste
La sainte poésie et Dieu.
Quand de mon corps, chétif squelette,
Mon âme enfin va déloger,
La Mort, dans ma tombe muette,
N'aura qu'un os vide à ronger.

1852



LA MORT.

La Mort n'est pas ce spectre morne et blême,
Ce spectre affreux que nous nous figurons,
Qui nous effraie, au sein du plaisir même,
Et fait tomber les roses de nos fronts :
O vous, pour qui la vie est un supplice,
Vous qui souffrez dans un monde si vil,
La Mort, pour vous, c'est la libératrice
Qui brise enfin les fers d'un long exil.

La Mort n'est pas ce monstre au froid squelette,
Monstre inventé par l'aveugle Milton,
Qui des humains dépeuple la planète,
Pour enrichir l'invisible Achéron :
Pauvre amaigri qu'exploite l'avarice,
Chien, dont la faim habite le chenil
La Mort, pour toi, c'est la libératrice
Qui brise enfin les fers d'un long exil.

La Mort n'est pas (non, on la calomnie),
Ce que tu crois, crédule Humanité !
Consolez-vous, Douleur, Vertu, Génie,
La mort, pour vous, c'est l'immortalité !

Encore un jour l'envie et l'injustice
De Saint-Laurent pour vous tendront le gril
Demain la Mort, la Mort libératrice
Viendra briser les fers de votre exil.

La Mort n'est pas un Banquo morne et sombre,
Et le cercueil, ce vaisseau de la Mort,
Lorsque nos yeux s'imaginent qu'il sombre,
Entre joyeux et jette l'ancre au port,
Lorsque le ciel l'attend, sous le cilice,
Oh! l'homme ingrat toujours se plaindra-t-il ?
Homme! la Mort, c'est la libératrice
Qui brise enfin les fers de ton exil

La Mort n'est pas ce lugubre fantôme
Que Saint-Jean vit sur un grand cheval blanc,
À ton aspect, bienfaitrice de l'homme,
Que le poltron s'agenouille en tremblant
Moi, je t'invoque, ô vierge bienfaitrice !
Aux doux rayons de ce soleil d'avril,
Accours, accours, sainte libératrice,
Et brise enfin les fers de mon exil !

Bonfoucu, 15 *avril* 1853



LE QUARTIER LATIN.

AIR : *Amis, voici la riante semaine, etc*

O jours heureux du printemps de ma vie,
Jours regrettés qui ne reviendrez plus,
Doux âge d'or, ô jeunesse ravie,
Ah ! pour toujours je vous ai donc perdus !
Le souvenir m'emporte sur son aile,
Paris aimé, vers ton beau ciel lointain
Avec bonheur toujours je me rappelle
Mes jours heureux du vieux Quartier latin

Oui, je revois vis-à-vis de la Morgue,
L'Hotel du Nord, sur le quai Saint-Michel,
Dans le brouillard j'entends nasiller l orgue
Qui me berçait d'un refrain éternel,
O Notre-Dame, à ta voix solennelle,
Je me réveille encor chaque matin
Avec bonheur toujours je me rappelle
Mes jours heureux du vieux Quartier latin

Ayant traduit un chant de l'Iliade,
Quittant Tacite ou le divin Platon,
Accompagné de quelque camarade,
Joyeux j'allais déjeuner chez Mouton,

Puis, des bouquins amant toujours fidèle,
Le long des quais je suivais mon chemin
Avec bonheur toujours je me rappelle
Mes jours heureux du vieux Quartier latin.

O jours heureux ! pourtant une grisette,
Je le déclare, amis, avec orgueil,
De mon réduit, de ma chaste chambrette,
De mon *sanctum* n'a dépassé le seuil ;
Mais de la Muse, Egérie immortelle,
J'avais l'amour et le baiser divin
Avec bonheur toujours je me rappelle
Mes jours heureux du vieux Quartier latin.

De la vieillesse éprouvant les attaques,
En vain j'évoque un passé radieux,
O mes amis du vieux faubourg St-Jacques,
Mon nom vit-il en vos cœurs oublieux ?
Quand en chorus votre voix fraternelle
Se mêle, hélas ! dans un joyeux festin,
Est-il un seul de vous qui se rappelle
Son vieil ami du vieux Quartier latin ?

Quais pluvieux, ô toits blanchis de neige,
Noirs monuments qu'attriste le grésil,
Pavés boueux, jamais vous reverrai-je,
Barde frileux après un long exil ?
Oh ! donnez-moi l'aile de l'hirondelle,
Vers l'Orient joyeux volant soudain,
J'irai vers ceux que mon cœur se rappelle,
Mes vieux amis du vieux Quartier latin

Bonfouca, novembre 1853.

MES ADIEUX À LA PINIÈRE.

---

*A Mlle. Adolphe C***.*

AIR DE *la Normandie*

Il faut partir, de la pinière
Dieu m'exile encore une fois,
Dieu le veut, j'obéis, mon frère,
Il faut fuir loin de mes vieux bois
Pourtant, ô forêt embaumée,
O désert que Dieu fait fleurir,
Sous tes pins, ô pinière aimée,
Dans tes bois j'espérais mourir

Quand, mystique et chaste colombe,
Fuyant l'orageuse cité,
Je revis les bords du Lacombe,
Les bords du Bayou-Liberté,
Crédule oiseau, sous la ramée
Comptant sur Dieu pour me nourrir,
Dans tes bois, ô pinière aimée,
Sous tes pins j'espérais mourir

Oui, loin de l'ouragan du monde,
Océan toujours agité,
Je goûtais une paix profonde,
Matelot au port abrité
Ah ! sur cette mer enflammée
Que de bords encore à courir !
Hélas ! ô ma pinière aimée,
Dans tes bois j'espérais mourir !

Le temps des prodiges antiques,
O Seigneur, est-il donc passé ?
N'êtes-vous plus, corbeaux bibliques ?
Pour l'homme du monde lassé,
Ta mamelle est-elle fermée,
Epuisée ou près de tarir ?
N'as-tu plus, ô nature aimée,
D'abri pour prier et mourir ?

1854

HECTOR.

Noir bûcheron de la pinière,
Vieux vacher, conducteur de bœufs,
Tu dors, sous quelques pieds de terre,
Sous le chêne, au branchage ombreux,
Comme un aigle brisant sa cage,
Ton âme au ciel a remonté !
La vie, hélas ! c'est l'esclavage,
Et la mort, c'est la liberté

À ton doux et sensible maître,
Qui pour toi fut toujours si bon,
Tu sus obéir, te soumettre,
Noir et robuste bûcheron ;
Oui, tu souffris avec courage
Un joug avec amour porté :
La vie, hélas ! c'est l'esclavage,
Et la mort, c'est la liberté

Tu dors, ayant fini ta tâche :
Oh ! qu'en paix reposent tes os !
Les coups redoublés de ta hache
N'animeront plus les échos !
Ton long fouet, aux jours de *parcage*,
Ne retentira plus, l'été !...
La vie, hélas ! c'est l'esclavage.
Et la mort, c'est la liberté

Heureux enfant de la misère,
Tu dors ton doux et long sommeil !
Le dur travail de la misère
Ne t'attend plus à ton réveil !
Pour se reposer de l'ouvrage
L'homme a toute l'éternité :
La vie, hélas ! c'est l'esclavage,
Et la mort, c'est la liberté

Libre du poids qui nous oppresse,
Tu pars, bûcheron fortuné !
Oui, près de sa jeune maîtresse
Le vieil esclave est retourné !
Dis-lui que toujours son image
Vit dans notre cœur attristé :
La vie, hélas ! c'est l'esclavage.
Et la mort, c'est la liberté

Dors en paix, vieux fendeur de chêne !
Car la Mort a brisé tes fers !
Moi, traînant ma croix et ma chaîne,
Je tends vers Dieu mes bras ouverts ;
Oh ! qu'il est doux, après l'orage,
Au port de dormir abrité !
La vie, hélas ! c'est l'esclavage,
Et la mort, c'est la liberté !

Souffre encor ! courage, ô mon âme !
Porte ta croix, fille de Dieu !
Tends vers lui tes ailes de flamme !
Souffre, ô mon âme ! Encore un peu,
Et partant pour le grand voyage,
Tu t'écriras avec gaîté :
La vie, hélas ! c'est l'esclavage,
Et la mort, c'est la liberté

Bonfouca, 1833.

LA CAILLE DE PRAIRIE.

O caille, à mon enfance chère,
O compagne de mon berceau,
Ta voix annonce à la paysère
L'approche d'un printemps nouveau ;
Mais quand sa jeunesse est flétrie,
Morte, épanouie en sa fleur,
Pour l'homme, ô caille de prairie,
Il n'est plus de printemps du cœur

Ta jeunesse est renouvelée,
Nature, au retour des beaux jours !
Mais quand la nôtre est envolée,
C'est sans retour et pour toujours !
Oh ! qui me rendra ma jeunesse ?
Où donc a fui tout mon bonheur ?
N'est-il pas d'espoir que renaisse
Pour moi le doux printemps du cœur ?

Non ! si les vieux aigles bibliques,
Au Liban suspendant leurs nids,
Sous les grands cèdres prophétiques,
Dans leurs aires sont rajeunis,
Moins heureux que l'aigle sur terre,
L'homme, esclave du Temps vainqueur,
Voit mourir, tomber en poussière
Jeunesse, amour, printemps du cœur.

Que dis-je ? par delà la tombe,
N'est-il rien pour nous consoler ?
Oui, l'âme, immortelle colombe,
Un jour vers Dieu doit s'envoler
Au ciel, dans la joie éternelle,
En Dieu, dans un monde meilleur,
Tout renaît, tout se renouvelle,
Jeunesse, amour, printemps du cœur

Bonfouca 1853



LA PAUVRETÉ.

Air à *faire*

Ah ! qu'un autre ingrat te renie,
O pauvreté, fille du ciel ;
Mère et nourrice du génie,
Moi, je réponds à ton appel ;
En te suivant, c'est le ciel que l'on gagne
Heureux qui n'a ni pain, ni feu, ni lieu !
O pauvreté, sois toujours ma compagne !
Ne fus-tu pas la compagne d'un Dieu ?

Enrichi par maint héritage,
Un fat, sot parvenu, nous dit
Que, comme sa sœur l'esclavage,
La pauvreté nous enlaidit ;
Prédestiné du pays de Cocagne,
Garde ton or ; j'en suis jaloux fort peu :
O pauvreté ! sois toujours ma compagne !
Ne fus-tu pas la compagne d'un Dieu ?

O sainte pauvreté chérie,
Perle sans prix, céleste don,
Sois ma muse, mon Egérie,
Mon amie en mon abandon ;
Belle, n'ayant qu'un seul haillon pour pagne,
Oh ! viens t'asseoir seule au coin de mon feu.
O pauvreté ! sois toujours ma compagne !
Ne fus-tu pas la compagne d'un Dieu ?

O pauvreté ! tu divinises
En ton creuset l'homme animal,
D'un bras vainqueur seule tu brises
Les fers qui l'attachent au mal,
Dans le vallon, sur la haute montagne,
Dans les cités, au bord de mon lac bleu,
O pauvreté ! sois toujours ma compagne !
Ne fus-tu pas la compagne d'un Dieu ?

Comme une mère qui caresse
Son frêle enfant, son premier né,
Viens me bercer, en ma détresse,
Souffrant, nu, seul, abandonné
Même en prison, et même dans un bagne,
Bien plus heureux que le Tasse malheureux,
Je m'écrirais : Sois toujours ma compagne !
Ne fus-tu pas la compagne d'un Dieu ?

Bonfouca, 6 mai 1854

À NAPOLÉON III

Que suis-je pour oser écrire
À l'empereur du peuple franc ?
Que suis-je ? Oh ! je n'ose le dire
Empruntant la plume d'un blanc,
Je vous présente ma supplique :
Serai-je par vous écouté ?...
Un pauvre nègre d'Amérique
Vous demande la liberté

Autrefois proscrit sans fortune,
Le monde vous semblait désert
La voix du malheur n'importune
Que celui qui n'a pas souffert
Par les vagues de l'Atlantique
Ce placet vous est apporté :
Un pauvre nègre d'Amérique
Vous demande la liberté

Que ces vers arrivent en France !
Vous, le prisonnier d'autrefois,
Vous avez connu la souffrance,
Aussi vous entendrez ma voix

Oui, dans votre cœur sympathique
La fibre humaine a palpité...
Un pauvre nègre d'Amérique
Vous demande la liberté

Pour cette liberté d'un homme,
Que faut-il, empereur des Francs?
Peu : rien que la petite somme
De cinq ou six milliers de francs.
C'est une somme bien modique
Pour votre auguste Majesté ;
Un pauvre nègre d'Amérique
Attend de vous la liberté.

Charles Le Noir

Bonfouca, paroisse St. Tammany, Louisiane, 1854.

LES COUPS D'ŒIL

—

*À M. ****

Frère en Phébus, je ne lis guère
Les lourds journaux, à grand format,
Qui vous font de la moindre affaire
Toujours une affaire d'état ;
Non ! sur leur colonnes massives,
Longues échasses de l'orgueil,
Au fond des forêts primitives,
Je jette à peine un froid coup d'œil.

Pourquoi donc, ô frère que j'aime,
Toujours de près comme de loin,
Des fraîches fleurs que ta main sème
Me priver dans mon petit coin ?
Il est vrai, je suis mort au monde ;
La solitude est mon cercueil,
Mais dans ma retraite profonde,
J'aurais pour tes vers un coup d'œil.

Heureux, dans ma forêt sauvage,
Je ne vois plus, sur mon chemin,
Ce fat qui se fraie un passage
Avec sa badine à la main,
Pour effaroucher ce barbare
Qui s'offre à vous comme un écueil,
Précédé de son long cigare...
Il ne fait souvent qu'un coup d'œil

Heureux, sur la rouge banquette,
Ou sur les dalles du trottoir,
Je ne vois plus cette coquette
Que sans l'aimer on ne peut voir
Ah! pour t'avoir aimée, ô femme!
Que d'âmes, que de cœurs en deuil!
La mort est dans tes yeux de flamme,
L'enfer dans un de tes coups d'œil

Je ne vois plus portant soutane
Mons Harpagon ressuscité
Le pauvre homme! il a plus de panne
Que quand Molière l'a fouetté
Il vit comme un sage de Grèce
Après un souper de cerfeuil,
Dans son coffre fort qui l'engraisse
Il jette un amoureux coup d'œil

Je ne vois plus, n'entends plus braire
Ce froid rhéteur, ce lourd pédant,
Qui rêve d'enrichir la terre,
Et qui meurt de faim cependant

Un jour ce sage, ce prophète,
Ce Solon assis au fauteuil
Fera mouvoir notre planète
D'un seul geste et d'un seul coup d'œil

Je n'entends plus cet Hippocrate,
Grand ennemi du quinquina,
Ce thaumaturge homœopathe
Qui chante au globule : hosanna !
À ses globules je préfère
Une grillade de chevreuil ;
Mais quoi ! Globulus en colère
Me lance un foudroyant coup d'œil !

Mais, las ! je deviens misanthrope,
Pardonnez ma boutade, amis,
Mon Pégase en ruant galope ;
(Son bonnet de travers est mis)
Journalistes, fat et coquette,
Et cœt. sur mes rimes en *euil*,
Sans garder rancune au poëte,
Jetez en riant un coup d'œil

Vieux diable qui s'est fait ermite,
Maître d'école à bon marché,
Je vis sous le toit qui m'abrite,
Pauvre, heureux, inconnu, caché ;
Dès l'aube gaîment je m'éveille,
Plus matinaux que l'écureuil,
Sur la forêt qui m'émerveille
Ravi je jette un long coup d'œil

Amis, qu'un tourbillon emporte,
Vous prenez mon sort en pitié,
Mais la Muse veille à ma porte
Que fuit l'Amour ou l'Amitié !
Lorsque s'éteindra le poëte,
De ses vers formez un recueil :
Que mon pays parfois y jette
En pleurant, hélas ! un coup d'œil !

Boufemse, 1853

À MON ÂME.

Oh ! qu'attends-tu ? Vers la sphère étoilée
Pourquoi tarder à prendre enfin ton vol ?
Aigle captive, ô colombe exilée,
Pourquoi traîner tes ailes sur le sol ?
Fille du ciel, par la terre flétrie,
Oiseau longtemps par l'ouragan battu,
Pour regagner ta céleste patrie,
Dis-moi, mon âme, oh ! dis-moi, qu'attends-tu ?

Oh ! qu'attends-tu ? De ta chaîne brisée
Dans le désert sème au loin les anneaux,
Comme un oiseau qui d'une cage usée
D'un seul coup d'aile ébranle les barreaux.

Par les pervers martyre endoloris,
Assez long-temps n'as-tu pas combattu ?
Pour regagner ta céleste patrie,
Dis-moi, mon âme, oh ! dis-moi, qu'attends-tu ?

Oh ! qu'attends-tu ? Reprends ton auréole !
Revole au ciel, le ciel fut ton berceau,
Quitte ce corps qui croule et s'étiole,
Où tu languis, comme dans un tombeau
Tout à la fois, souriante, attendrie,
Quitte ce corps de tristesse abattu ;
Pour regagner ta céleste patrie,
Dis-moi, mon âme, oh ! dis-moi, qu'attends-tu ?

Oh ! qu'attends-tu ? Loin des sphères divines,
Assez long-temps, mon âme, tu portes
Ta lourde croix, ta couronne d'épines,
Parmi les sots, les méchants, les ingrats ;
Au ciel t'attend, ô mon âme cherie,
Le saint bonheur promis à la vertu
Pour regagner ta céleste patrie,
Dis-moi, mon âme, oh ! dis-moi, qu'attends-tu ?

Oh ! qu'attends-tu ? Reponds donc, ô mon âme ?
Pour t'affranchir d'un exil prolongé,
N'as-tu donc pas tes deux ailes de flamme ?
Brise ce corps de douleurs surchargé
Vole vers Dieu, mon âme, et vers Marie,
Ange immortel, de gloire revêtu !
Pour regagner ta céleste patrie,
Dis-moi, mon âme, oh ! dis-moi, qu'attends-tu ?

Oh! qu'attends-tu? Les célestes phalanges
Chantent déjà, ne les entends-tu pas?
N'entends-tu pas la musique des anges,
Des saints élus qui te tendent les bras?
Pars, ô mon âme, à genoux, je t'en prie,
Pars, car mon luth, en se brisant, s'est tû
Pour regagner ta céleste patrie,
Dis-moi, mon âme, oh! dis-moi, qu'attends-tu?

1854

LA VIEILLESSE

A M T C

Oui, nous vieillissons, la jeunesse
N'est plus pour nous qu'un souvenir
Le poids du passé nous oppresse
Et nous redoutons l'avenir,
Notre dernier rêve s'envole,
Nos dernières illusions
Ont fui, mon vieil ami créole
Oui, tu dis vrai, nous vieillissons.

Oui, nous vieillissons, la vieillesse,
Ce n'est pas un corps suranné,
Le sceau profond que le temps laisse
Sur un front chauve et sillonné,

La vieillesse, ce n'est pas l'âge
Creusant des rides sur nos fronts,
C'est du cœur l'éternel veuvage
Oui, tu dis vrai, nous vieillissons.

Oui, nous vieillissons, les années
Fuyant, hélas! dans notre main
N'ont laissé que des fleurs fanées :
La mort attriste le chemin
Qu'il nous faut seuls, mornes, poursuivre
À travers d'épineux buissons,
Ce n'est plus la peine de vivre :
Oui, tu dis vrai, nous vieillissons.

Oui, nous vieillissons, car le vide
Se fait dans notre cœur navré,
Pareils au voyageur sans guide,
Seul dans le désert égaré,
Dans la vie, autre solitude,
Pauvres pèlerins, nous errons
Que notre route est longue et rude!
Oui, tu dis vrai, nous vieillissons

1854

LE NÈGRE BÛCHERON.

Air de *La Pipe de Tabac*

Dès que l'aurore rougissante
Dore les pins de Boufouca,
Je saute du lit, et je chante,
Prenant ma tasse de moka ;
Nègre, à l'ouvrage il faut se mettre,
Mais je suis philosophe, moi !
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi.

Bûcheron, va faire ta tâche
D'une forte et calleuse main,
Allons, prends ta pipe et ta hache,
Et mets-toi gaîment en chemin ;
Au travail il faut se soumettre,
Car de Dieu même c'est la loi.
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi.

Partons, mon âme est résignée,
La pipe réjouit mon cœur,
J'ai bien aiguisé ma cognée,
Partons, chantons, comme un moqueur.
Chêne, que mon aïeul vit naître!
T'abattre! eh! c'est triste, ma foi!
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi

Pendant que mon maître sommeille,
Lit, fume, rêve, ou ne fait rien,
Travaillons : la guêpe, l'abeille,
Et la fourmi travaillent bien,
Quand travaille ici-bas tout être,
Dois-je donc me plaindre ? Eh! pourquoi ?..
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi

Hélas! l'abolitionniste, (26)
Frère inhumain, Caïn pervers,
Jaloux de mon bonheur s'attriste,
Et me dit de briser mes fers,
Mon joug est plus léger peut-être,
Que celui que tu portes, toi
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi

Oui, quand je fume ma chibouque,
Quand je chasse, noir Actéon,
Je suis plus heureux que Soulouque,
Plus heureux que Napoléon ;

Trônes de sapin ou de hêtre,
Je vous regarde avec effroi !
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi.

Enfin ma tâche est terminée,
Le chêne a perdu ses rameaux,
Sur sa tête découronnée,
Adieu les fleurs et les oiseaux !
Je ne peux plus le reconnaître,
Et le contemple avec émoi
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi

Déjà, déjà le soleil baisse
Derrière les grands pins rougis,
Auprès de ma noire maîtresse,
Il est temps d'aller au logis
Elle m'attend à la fenêtre,
Comme un petit oiseau tout coi...
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi

Leste, riant, joyeux, ingambe,
J'arrive à ma hutte en sifflant,
Le bois gras dans le foyer flambe,
La marmite bout en chantant,
Viens me voir, négrophile traître !
Tu me plains, Judas, et de quoi ? ..
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi

Va, des blancs je connais l'histoire,
Je connais le sort du mineur,
Le sort du soldat que la gloire
Assassine, au champ de l'honneur ;
Les ouvriers, du bourgeois piètre
Sont bien les esclaves, je croi :
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi

La religion me console,
Elle console l'ouvrier ;
La sombre tristesse s'envole
Du cœur aimant qui sait prier
Je crois ce que m'a dit le prêtre :
" Dieu pour tous et chacun pour soi ! "
L'esclave est plus gai que le maître,
Le sujet plus gai que le roi

Mandeville, juin 1856.



LE PAUVRE NÈGRE CHANSONNIER.

AIR : *Pas pris goût à la République, etc.*

Je suis nègre, et je suis esclave,
Hélas ! je ne m'appartiens pas !
Fortune adverse, je te brave !
Eh ! qui donc est libre ici-bas ?
Aspirant la nicotiane,
Sous un vieux toit de latanier,
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Un pauvre nègre chansonnier

Qui donc est libre ? Est-ce l'avare, (29)
Sur son or esclave accroupi,
Qui ne permet pas que Lazare
Dans son champ glane un seul épi ?
Est-ce un poltron que l'on condamne
À subir le feu meurtrier ?
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier

Qui donc est libre ? Est-ce la femme,
Chaste martyre, paria,
Qu'une mère, marâtre infâme,
À Fesse-Mathieu maria ?
C'est une brute, un singe, un âne,
Oui ; mais c'est un riche usurier
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier.

Qui donc est libre ? Est-ce un jeune homme,
Que, sujet docile à sa voix,
La coquette fait tourner comme
Un polichinelle en ses doigts ?
Comme un serpent, une liane,
Elle l'enlace prisonnier.
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier.

Qui donc est libre, je vous prie ?
Répondez ; est-ce le soldat ?
Héros-valet de la patrie,
Son sang appartient à l'état.
Des canons je crains la boucane,
J'admire peu ce sot métier.
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier.

Qui donc est libre ? Est-ce l'ivrogne,
Qui, tremblotant sur ses jarrets,
Va caracolant, sans vergogne,
De cabarets en cabarets ?

De ce serf abruti qui flâne
On dit : C'est un vil *négrier !*
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier.

Qui donc est libre ? Est-ce l'esclave
D'une brutale passion,
Satan de tripot, au teint hâve,
Frappé de malédiction ?
À l'enfer du jeu qui le damne,
Son cœur appartient tout entier.
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier.

Qui donc est libre ? Est-ce, au spectacle,
L'acteur qu'on siffle sans pitié ?
Le violon poussif qui râcle,
De faim déjà mort à moitié ?
Hélas ! faute de colophane,
Son archet se prend à crier.
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier.

Qui donc est libre ? Hélas ! personne !
Ah ! la liberté n'est qu'un mot.
La nourrice, ainsi que la bonne,
Sont les esclaves d'un marmot ;
L'architecte, qui se pavane,
Est l'esclave de l'ouvrier.
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier.

De mainte Xantippe inhumaine
L'époux bonasse est le pantin,
Lorsque madame se promène
De magasin en magasin,
Le forçat se casse le crâne
À chiffrer, noircir du papier
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier

Dans l'écolier morveux qui bave,
Ou dans d'imbéciles parens,
Le savant pédagogue esclave
Ne trouve-t-il pas des tyrans ?
— En dégustant une banane,
Vrai sybarite casanier,
Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier

Un médecin trouve un despote
Dans maint client capricieux,
Quelque vieille fille hydropote
Ou quelque vieux dévot hargneux
— Docteur, vite une autre tisane !
— Mais, monsieur se fait bien prier !
Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier

De l'avocat, qu'il tyrannise,
Un maigre plaideur indigent
Saisit l'habit, sans lâcher prise,
En veut avoir pour son argent.

Que d'esclaves en Louisiane,
Sans même excepter le rentier !
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier

Le prêtre, martyr sur la terre,
Des hommes froids, indifférents,
Est bien un esclave, j'espère,
Des vivants, des morts, des mourants ?
Oh ! je respecte sa soutane,
Mais pourtant sans trop l'envier
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier

Le barde, Lamartine en herbe,
Enthousiaste, ardent rimeur,
N'est-il pas l'esclave superbe
D'un plus arrogant imprimeur ?
D'auprès du prote qu'il chicane,
Il sort noir comme un charbonnier ..
— Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier

Oui, nous avons tous nos entraves,
Tous les hommes portent des fers,
Les hommes sont tous des esclaves,
Sous les cieux, les soleils divers
— Moins esclave, dans la savane,
Que nous, on ne peut le nier,
Ainsi chantait, dans sa cabane,
Le pauvre nègre chansonnier

1856.

MA DERNIÈRE CHANSON PEUT-ÊTRE

AIR : *Ah ! que de chagrins dans la vie !*

Autrefois j'aimais la bouteille,
Et mon cœur s'ouvrait à l'amour,
Je pouvais, du jus de la treille
M'enivrant, chanter tout un jour ;
Mais aujourd'hui, frappé de léthargie,
Morose et froid comme un glaçon
Mon cœur, hélas ! soupire une élégie,
Quand je veux faire une chanson.

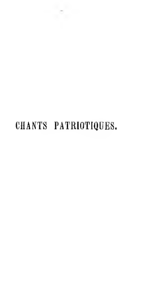
Autrefois, barde de campagne,
Gai chansonnier de la forêt,
A faire écumer le champagne,
Mes amis, j'étais toujours prêt ;
Mais aujourd'hui, buveur sans énergie,
De l'âge je sens le frisson
Mon cœur, hélas ! soupire une élégie,
Quand je veux faire une chanson.

Autrefois, de ne notre famille
J'étais le joyeux boute-en-train,
J'avais, chez Pauline ou Camille,
Pour tout repas un gai refrain ;
De flots de vin ma bouche était rougie,
L'amitié servait d'échanson ;
Mais aujourd'hui, je fais une élégie,
Quand je veux faire une chanson

Oui, je vieillis, déjà la tombe
M'attend, aux lieux de mon berceau,
De la vie, aux bords du Lacombe,
Je vais déposer le fardeau.
Ah ! vers le ciel vole enfin élargie
Mon âme, brisant sa prison !
Au ciel, amis, il n'est plus d'élégie,
Mais une éternelle chanson.

1866.





CHANTS PATRIOTIQUES.

CHANTS PATRIOTIQUES.

À MÉRY.

J'ai lu, fils chaleureux de la vieille Phocée,
Barde dont le soleil colore la pensée
De son rayon ardent aussi que d'un pinceau,
J'ai lu tes vers si beaux sur ma belle Amérique,
Ces vers qui voyageant ont d'un choc électrique
Frappé le sol de mon berceau.

Oui, frère, tu dis vrai, tu dis vrai, fils du Rhône,
O toi dont le doux front de lumière rayonne,
Barde de l'Orient, ' créé par le soleil ",
Tu dis vrai, de Marseille ô l'harmonieux cygne !
Et mon jeune pays, l'Amérique était digne
De trouver un chantre pareil

Tu dis vrai, tu dis vrai, disciple de Virgile,
Oui, la jeune Amérique est comme un champ d'asile
Pour tous les fils proscrits des révolutions,
Elle a, des malheureux nourrice maternelle,
Assez de flots de lait dans sa forte mamelle
" Pour abreuver cent nations."

De l'écume des flots née ainsi qu'Aphrodite,
De tout le genre humain mère cosmopolite,
Offrant aux exilés un Eden pour séjour,
Pour les fils de tout ciel et de toute contrée,
Amérique, ô patrie héroïque et sacrée,
Ton cœur contient assez d'amour

Aussi pour te chanter, de vers jamais avare,
Le luth civilisé, comme le luth barbare,
Epanche d'harmonie un flot jamais tari
Hier pour toi résonnait ma lyre encor sauvage ;
Mais écoute ! aujourd'hui sur un autre rivage,
C'est la voix, le luth de Méry !

Brune et chaste Atala, belliqueuse amazone,
C'est le fils du soleil d'une lointaine zone,
C'est un barde, au doux front par la gloire étoilé,
C'est Méry qui vers toi tourne une âme attendrie,
Semblant, las de l'Europe, ô ma sainte patrie,
Envier le sort de Soulé (30)

C'est un des bardes saints de la classique Europe,
Un voyageur connu du ciel de Parthénope.
Qui sous tous les soleils promena son ennui,
Un poétique enfant de l'antique Marseille,
Qui, charmant de tes bois les échos qu'il réveille,
Te célèbre et chante aujourd'hui.

Oh ! je suis fier, brillant et coloré génie,
Toi le plus chaleureux des fils de l'harmonie,
D'un rayon de soleil heureux rhapsode éclos,
Je suis fier de te voir planant sur l'Atlantique,
Des éclairs de ton aile ardente et poétique
Colorer l'azur de ses flots

Merci, fière, merci ! — Quand tant d'autres en prose
Insultent à l'envi, dans leur orgueil morose,
Ce pays bienfaiteur de l'étranger banni,
Merci, roseau pensant des rives du vieux Rhône,
D'avoir ceint son beau front d'une fraîche couronne !
Merci, poète et sois béni !

Oh ! puisses-tu, des dieux favori poétique,
Voir se renouveler comme l'aigle biblique,
L'aurore de tes ans, le printemps de tes jours !
Puisses-tu, sous le ciel de ta vieille Phocée,
Malgré ton corps fébrile "usé par la pensée,"
Être aimant et jeune toujours !

Mon cœur vole à ton cœur, franchissant la distance !
Aime mon beau pays comme j'aime la France,
Ce sol lointain et cher qu'hier encor j'ai chanté !
Ne crains rien : mon pays sera toujours la terre
Chevaleresque, aimante, ardente, hospitalière,
La terre de la Liberté !

Puissent, puissent toujours, ô radieux poète,
Ainsi que Washington, ainsi que Lafayette,
Nos pays être unis d'un éternel lien !
Oui, puissent les Français, d'un amour sympathique,
Aimer tous mon pays, l'héroïque Amérique,
Ainsi que moi j'aime le tien !

Mai 1869



TAYLOR

—

Dieu seul, Dieu seul est grand, comme a dit Massillon
Ainsi qu'un laboureur tombant dans le sillon,
Sous la chaleur du jour qui l'accable et l'oppresse,
Tombe le président d'un grand peuple en tristesse,
Disant, le front serein et rayonnant d'espoir
« *O Mort, viens ! je suis prêt ; car j'ai fait mon devoir !*
Celui que respecta si longtemps la mitraille,
L'invincible soldat de vingt champs de bataille,
Qui passa tant de fois, sous le feu du combat,
Invulnérable Achille, impavide Murat,
Le héros, dont le nom est partout populaire,
Tombe, hélas! aujourd'hui comme l'épi sur l'aire,
Les partis désarmés, abaissent leur orgueil,
Frappés d'étonnement pleurent sur son cercueil :
Pleurs menteurs et tardifs ! vain et stérile hommage !
Hier encor, n'épargnant ni la gloire ni l'âge,
De leur plume vénale, ainsi que d'un poignard,
Ils frappaient tous au cœur le noble et saint vieillard,
Accusant tous l'objet de notre idolâtrie
De forfaire à l'honneur ainsi qu'à la patrie,

Sans honte, donnant tous un coup de pied brutal
Au sage président comme au grand général
Quinze mois, ils ont tous traîné dans la poussière,
Ce nom si glorieux, si beau, si populaire,
Nom qui dans la bataille animait nos soldats,
Que répètent en chœur les voix de trente Etats!
Est-ce vrai?... D'un fer chaud que l'on marque à la joue
Ceux qui, souillant ce nom, l'ont traîné dans la boue,
Républicains sans foi qui n'ont pas respecté
Ce nom si pur promis à l'immortalité!
Ah! des larmes du cœur embaumant sa mémoire,
L'environnant d'amour, de respect et de gloire,
Tout un peuple à genoux, sur son tombeau rangé,
Le peuple américain l'a noblement vengé!...
Taisez-vous! trêve enfin à vos panégyriques!
Taisez-vous! Oh! laissez nos muses patriotiques,
Laissez-les embaumer avec un soin ami,
De l'éternel sommeil le guerrier endormi!
Car il nous appartient aussi bien qu'à l'histoire
Son cercueil est à nous, sa gloire est notre gloire!
Oui, nous revendiquons Taylor avec fierté,
Pour héritage saint son immortalité,
Cette immortalité des Condés, des Turennes,
Sainte immortalité des vertus souveraines,
Cette immortalité qui s'attache au beau nom
Du sage vénéré qui dort au Mont-Vernon,
Du grand homme sacré, terreur de l'anarchie,
Qu'aimait et qu'admirait même la Monarchie!...

Mais vous, républicains, qui, fiers de son renom,
Respectez tous celui que sacra le canon,
Vous qui n'avez jamais d'une main sacrilége,
Découronné ce front que la gloire protége,
Ni, flattant bassement les partis ébahis,
En le souillant, terni l'écusson du pays.

Démocrates ou Whigs, républicains, mes frères,
Semez sur son tombeau des palmes funéraires,
Accompagnez, muets, le front voilé de deuil,
Du héros regretté le glorieux cercueil,
Pleurez, pleurez celui que pleure l'Amérique!
Votre douleur est vraie et non pharisaïque,
Votre douleur est sainte et la patrie y croit:
Pleurez, frères, pleurez! Vous en avez le droit!
Pleurez, surtout, ô vous, vous dont il fut le père,
Immortels compagnons de sa gloire guerrière,
Soldats représentants de chaque noble État,
Soldats de Monterey, de Buena-Vista,
Héroïques conscrits, tous sans peur, dont la bouche
Pour la première fois mordait à la cartouche,
Qu'on vit bravant la Mort, l'un par l'autre affermis,
La faire reculer dans les rangs ennemis!
Que de fois, des combats sublimes néophytes,
À l'ombre des boulets, grêle d'aérolithes,
Au moment décisif et du suprême effort
Il venait parmi vous s'offrir comme un renfort,
Se placer sur le front des lignes enflammées
Immobile et serein comme un dieu des armées!
Alors électrisés, calmes, serrant vos rangs,
Sur le sol parsemé de morts et de mourants,
Électrisés, au son de cette voix connue,
Offrant à l'ennemi votre poitrine nue,
Cavaliers, fantassins, sous le vieux chef vainqueur,
Vous n'étiez plus qu'un corps et qu'une âme et qu'un cœur
Comme si, dans le sein de l'armée aguerrie,
Battait alors, battait le cœur de la patrie!
Pleurons, frères, pleurons, sur sa tombe à genoux,
Que l'ombre du héros d'en haut plane sur nous,
Que le tombeau sacré de l'*élu*, du *plus digne*,
De notre ralliement aujourd'hui soit un signe;
Que tout ressentiment des cœurs soit effacé;
Oui, sur sa tombe, oubli, pardon pour le passé!

Espoir pour l'avenir ! soyons, comme nos pères,
La grande nation et le peuple de frères !
Que sur notre étendard, notre saint Labarum,
Brillent toujours ces mots : *E Pluribus Unum !*
De Bunker Hill aux flots de la mer Pacifique,
Fidèle à ses destins, que notre république,
Raffermisse les nœuds des États en faisceau,
Jusqu'à sa tombe unie ainsi qu'à son berceau !
Que pour les nations en travail, en souffrance
Elle soit comme un port, un phare d'espérance
Comme un soleil nouveau guidant l'Humanité
Vers la Démocratie et vers la Liberté !

Fort-Smith (Arkansas), 10 août 1850

L'ÉTRANGER

Aux Étrangers.

Souffrant, pâle, un proscrit débarque,
Triste, impatient du vaisseau
On dirait que déjà la Parque
Hélas ! l'a marqué de son sceau.

D'un pas craintif, sur la levée,
Il s'avance, orphelin et seul,
Au ciel la paupière levée,
Comme enveloppé d'un linceul.

Son œil inquiet interroge
Les promeneurs insoucieux
Son cœur muet n'a point d'éloge
Pour saluer de nouveaux cieux.

Espoir menteur et chimérique !
Ma mère, ô ma mère ! dit-il
Et c'est là, c'est là l'Amérique !
C'est là la terre de l'exil !

L'air étranger déjà me pèse,
L'air natal manque à mes poumons
Comme nous respirons à l'aise
Dans le pays que nous aimons !

Comme la vie est moins amère,
Comme on en sent peu le fardeau,
Quand près de soi l'on a sa mère,
Cet ange gardien du berceau !

Au souvenir de la patrie,
Au bord du vieux Meschacébé,
Le cœur voilé, l'âme attendrie,
Il reste long-temps absorbé...

Et près de l'exilé qui pleure,
Du fleuve contemplant les flots,
Passaient, repassaient, à toute heure,
Des nègres et des matelots,

Gais, causant dans maint idiome,
Chantant ou riant sans souci,
Et n'apercevant pas cet homme
Si triste sur la rive assis.

Une femme... (Oh ! toujours la femme,
En tout lieu possède en son cœur,
Sous tout ciel possède en son âme
Comme un instinct divinateur...)

Une femme approche, et, naïve,
Lui dit d'un accent inconnu :
Ah ! sur l'américaine rive,
Etranger ! sois le bien-venu !

Hélas ! sur la terre étrangère,
Tu semblas déjà bien souffrir :
Viens, ami, je serai ta mère ;
Tu ne dois pas encor mourir.

Allons, reprends un peu courage,
Et de ton cœur chasse tout deuil !
Pauvre oiseau, meurtri par l'orage,
D'un doux nid je t'offre l'accueil.

Mes jours touchent à leur automne ;
Je n'ai plus, ami, de bonheur
Que celui que Dieu seul nous donne :
L'amour dans le repos du cœur.

À ton seul aspect, oh ! j'éprouve
Un sentiment inattendu
Viens, étranger, qu'en toi je trouve
Le fils aimé que j'ai perdu !

Dans sa maison hospitalière
Le pauvre étranger attendri
Servit cette femme étrangère,
Y trouvant le plus saint abri

Il y resta toute une année,
Son destin lui semblait bien beau,
Et cette fleur, pâle et fanée,
Rayonna fleurit de nouveau.

Mais, lassé de sa solitude,
Fatigué d'un si doux séjour,
Dans un élan d'ingratitude,
Il fuit un jour et sans retour

Oubliant sa mère adoptive,
Oubliant cet ange béni,
Celle qui pleurant sur la rive
Avait recueilli le banni,

Ou ne se souvenant de celle
Qui l'accueillit en sa maison,
(Ingratitude criminelle !)
Que pour en maudire le nom !

Crime infâme! oh! qui peut y croire?
Et comment assez le flétrir?
Étranger, voilà ton histoire! (31)
Sois plus aimant à l'avenir

Oui, l'Amérique hospitalière,
À qui tu jettes des défis,
Te recueillit comme une mère,
Heureuse, t'adoptant pour fils,

Elle te dit : Viens, je suis riche,
Prends, sans n'importe quel chemin
Mes forêts que l'homme défriche
Appartiennent au genre humain!

Sous ma belle zone éclatante,
Au bord de mes fleuves divers,
Humanité! dresse ta tente,
À l'abri de mes grands déserts!

Je suis ton bon et doux génie;
Peuple de laboureurs-soldats.
À vous l'or de Californie
Et le soleil de trente États!

Oui, de tous les cieux accourues,
Traversant tous les océans,
O nations! de vos charrues
Heurtez tous mes arbres géants!

Champ d'asile de tous les hommes,
Que les échos de mes grands bois
Répètent dans cent idiomes
Un chant de fraternelles voix!

O fils d'une terre étrangère,
Ouvriers, marchands, laboureurs,
Aimez-moi comme votre mère:
Est-ce exiger trop de vos cœurs?

Aimez comme votre patrie,
Aimez votre pays nouveau,
Prêts pour cette mère chérie,
Tous à mourir, sous le drapeau!

Soyez prêts, beaux enfants que j'aime,
De qui tous je connais le nom,
À recevoir le saint baptême,
Baptême de feu du canon,

À combattre, tous, à la tête
De mes belliqueux bataillons,
Ainsi que Barnett, à Chalmette, (32)
Doux agneaux changés en lions!

Ayez tous pour moi, tous, poëte,
Orateur, artiste, écrivain,
Ayez le cœur de Lafayette,
Ayez comme un amour divin!."

Étrangers, étrangers, mes frères,
Écoutez un barde des bois!
De la plus aimante des mères
Écoutez l'héroïque voix!

À sa voix il faut tous répondre
Je vous en conjure, à genoux,
Dans son cœur il faut tous nous fondre
Ce cœur bat tout entier pour nous.

Oui, tous, oublions nos colères,
Ne nous jetons plus de défis:
Nous verrons en vous tous des frères,
Et le pays verra des fils.

1856.

À L'AMÉRIQUE.

Trop long-temps, poète créole,
Barde du vieux Meschacébé,
J'ai chanté sur un luth frivole,
Seul et dans mon cœur absorbé;
Dans le mol amour de la femme
J'ai long-temps énervé mon âme,
Longtemps prostitué mes vers,
J'ai chanté l'amour sur ma lyre,
J'ai, des cris de mon long délire,
Fatigué l'écho des déserts.

Trop long-temps, caché sous l'ombrage
De ma hutte de latanier,
J'ai vécu dans un bois sauvage,
Seul avec Horace et Chénier;
Au bruit des forêts primitives,
Mes heures s'écoulaient oisives,
Capricieuses comme l'eau,
Et dans mes vagabondes courses,
Je buvais aux lointaines sources,
Avec l'Indien et l'oiseau

Oh! j'aimais l'enivrant arome
Des pins et des mélèzes verts,
Je croyais ici-bas que l'homme
N'avait à faire que des vers,
Méprisant l'or comme l'argile,
N'ayant pour tout bien que Virgile,
Anacréon et Béranger, (33)
Abreuvé du lait d'une biche,
Heureux, de sort avec le riche
Je n'aurais pas voulu changer.

Mais l'homme de tout se fatigue,
Tout lien lui semble une prison.
Bientôt, comme l'enfant prodigue,
Rêvant un plus large horizon,
Je quittai la terre natale
Et vers la zone orientale
Dirigeant mon fébrile vol,
Brûlant comme un simoun qui passe,
Je volai, d'espace en espace,
De ciel en ciel, de sol en sol

Oui, loin des rives du Lacombe,
Loin du désert où je suis né,
Partant, voyageuse colombe,
Le grand océan étonné,
Dans la brume qui l'enveloppe,
M'a vu d'Amérique en Europe
Passer, repasser sur les flots,
Mêlant partout mes chants sauvages
A l'écho de tous les rivages,
Aux cris de tous les catelans.

J'ai vu les lointaines Açores
Rayonner sur les flots amers,
Au doux bruit des vagues sonores
J'ai mêlé mes chants et mes vers;
Enfant transfuge du grand fleuve,
J'ai de l'île de Terre-Neuve
Labouré les flots, les glaçons;
Aux cris aigus de la tempête,
Joyeux, insoucieux poète,
Je répondais par des chansons.

Puis de la ville aux mille dômes,
Paris, cet orageux chaos,
Paris, ce sombre océan d'hommes,
Sillonnant en tous sens les flots,
J'écoutais la belle harmonie
Des chants sublimes du génie,
Ravi, je promenais mon œil
Du Panthéon à Notre-Dame,
Et de Hugo, cette grande âme,
Je comprenais le saint orgueil.

Hélas! bien plus que l'Amérique
J'aimais, j'aimais la France alors,
De Soumet, son barde homérique,
J'admirais les divins accords ;
J'aimais ces immortelles têtes,
Ces grands orateurs, ces poëtes,
Ces artistes, au front si beau,
Ces guerriers, à l'œil militaire,
Que David, animant la pierre,
Fait revivre sous le ciseau

Oui, j'aimais la France et ses gloires
Que l'on veut en vain décrier,
J'aimais les palmes oratoires
De Chaix , Marie et Berryer,
J'aimais sur la lyre divine
Les saints transports de Lamartine ,
Ravi, dans un sublime élan,
Comme deux aigles, loin de terre,
M'emportaient, tremblant, Lacordaire
Et le mystique Ravignan.

Oui, j'admirais, j'aimais la France,
Et voyageur, aux traits brunis,
Dans ma criminelle ignorance,
J'oubliais les Etats-Unis,
J'oubliais la belle Amérique
Que berce en ses bras l'Atlantique,
Et j'ignorais qu'au Mont-Vernon,
Dormait la poussière d'un sage,
Dont j'aurais dû, dès mon jeune âge,
Et connaître et bénir le nom

Pardonne, ô ma belle Amérique !
Disciple de Chateaubriand,
J'ignorais le nom poétique
De tes Dana, de tes Bryant ;
J'ignorais, hélas ! que la gloire
Avait des lauriers de l'histoire,
Couronné le front de Prescott,
J'ignorais qu'en ses saintes veilles,
Créant merveilles sur merveilles,
Cooper fit pâlir Walter Scott.

J'ignorais, terre américaine,
O pays, à mon cœur si cher,
Que Cicéron et Démosthène
Revivaient dans ton grand Webster ;
Qu'en Clay, ce fier et beau génie,
Le soleil de la Virginie
Vit naître un nouveau Mirabeau,
Et que sur la tête divine
De Calhoun, fils de Caroline,
L'éloquence apposa son sceau.

Hier encore, ô pays que j'aime,
Pays que Longfellow chanta,
J'ignorais son divin poème,
L'Iliade d'Hiawatha,
Sublime, sauvage épopée,
À son luth naïf échappée,
Chant céleste, inspiré, vainqueur,
Qui, prenant d'assaut par surprise
L'Angleterre qu'il électrise,
A frappé Tennyson au cœur.

Hélas! je touche à la vieillesse
L'amour ne peut plus m'enivrer
Les quelques jours que Dieu me laisse,
Mère, je veux les consacrer
À chanter, sur ma lyre inculte,
Ceux à qui tu voues un culte,
Ces hommes portant un grand nom,
Ces héros dont la statuaire
Sculpte, sur le marbre ou la pierre,
Les bustes pour ton Panthéon

Désormais, patrie, ô ma mère,
J'abdique, hélas! et pour toujours,
De l'amour la sombre chimère
À toi seule mes derniers jours!
Lorsque j'approche de ma tombe,
Lorsque ma voix s'éteint et tombe,
Ah! puisse sous le doux ciel bleu,
Mon dernier chant, mon chant de cygne
N'être pas tout-à fait indigne
De ma patrie et de mon Dieu!

O jeune pays, plein de force,
Berceau, tombeau de Washington,
Pays de Franklin et de Morse,
Du vieux Taylor et de Fulton,
Patrie, ô mère de ma mère!
Puissé-je, à mon heure dernière,
O terre de la liberté,
Te voir, nation fraternelle,
Fonder une gloire éternelle
Dans l'Union et l'Unité!

1856.

HENRY CLAY.

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas
(LAMARTINE)

Quand la mort frappe un front vulgaire,
Un homme à tout homme pareil,
Anéanti dans la poussière,
Il dort son éternel sommeil.
Pour lui la patrie est muette,
Il n'éveille au cœur du poète
Nul chant sacré de souvenir,
Ce déshérité de la gloire
Est mort tout entier pour l'histoire,
Mort tout entier pour l'avenir

Mais le barde, au luth homérique.
L'artiste au ciseau créateur,
Retrouvant du génie antique
Tous les grands secrets dans son cœur,
Mais l'orateur qui de son âme
A fait passer toute la flamme
Dans de beaux, d'immortels discours,
Aux yeux de la Mort étonnée,
Montrent leur tête couronnée
D'un laurier qui fleurit toujours.

Ah! ce qu'admire la patrie
En toi, Clay, citoyen sacré,
Ce n'est pas, belle âme chérie,
Le grand orateur inspiré ;
Ce qui fait ta plus sainte gloire,
Ce n'est pas ta verve oratoire
Brisant tes rivaux abattus ;
C'est, Démosthène d'Amérique,
Ton dévoûment patriotique,
Ce sont tes civiques vertus.

Aux seuls éclairs de ta parole
Qui comme un glaive acéré luit,
On voit toute faction folle
Tout-à-coup rentrer dans la nuit ;
Quand, sur l'océan populaire,
Des partis gronde le tonnerre,
Calme, tu dis le *quos ego* —
Comme un Dieu, fier, levant la tête,
Tu parles et de la tempête
Expire le dernier écho !

Si les anciennes républiques
Laissaient dans un ingrat oubli
Des grands hommes patriotiques
Le nom, hélas ! enseveli,
L'Amérique, patrie auguste,
Plus reconnaissante et plus juste,
Aime de Dieu les saints élus ;
Ses Phidias, ses Praxitèles
Sculptent des palmes immortelles
Pour les héros qui ne sont plus

Ah ! s'il faut chanter le génie
Du Forum, du champ des combats,
Le barde, roi de l'harmonie,
Le barde ne se taira pas
Pour toute gloire populaire,
Gloire civile ou militaire,
Pour tout grand nom du temps vainqueur,
Il aura des chants sur sa lyre,
Ces chants improvisés qu'inspire
La douce mémoire du cœur.

Aussi, sainte et belle patrie,
Nous t'aimons avec passion !
À ton nom seul, mère chérie,
Notre cœur bat d'émotion !
Oui, tous, nous te vouons un culte,
Oui, qui t'outrage nous insulte,
Et, de tes gloires héritiers,
T'offrant un sang que tu peux prendre,
Prêts à mourir pour te défendre,
Nous t'appartenons tout entiers.

O terre trois fois sainte, terre,
Berceau sacré de Washington,
Dont l'âme anime la poussière
De Clay, de Taylor, de Jackson,
Pays des forêts primitives,
Offre toujours tes sources vives
À la soif de tout naufragé,
Sois toujours grand, juste, sublime,
Montre-toi toujours magnanime,
Toujours aimant quoiqu'outragé

Des nations sois la sainte arche,
L'asile sûr de l'opprimé !
Oh ! vers l'avenir marche, marche,
O de Dieu peuple bien-aimé !
Les factions sont déchaînées...
Mais marche vers tes destinées,
Comme autrefois le peuple hébreu
À travers le simoun torride,
Peuple élu, marche, et prends pour guide
Une autre colonne de feu.

Oh ! que belle sera ta vie !
Jeune et grand peuple américain !
Marche ! laisse crier l'envie !
Elle peut crier, mais en vain
Tu verras tous les nains immondes
Qui t'insultent dans les deux Mondes
Soudain rentrer dans le néant ;
Oui, tu verras, sans leur répondre,
Les cœurs dans l'Union se fondre.
Marche, marche, peuple géant !

1856



FULTON.

Considérez le béhémoth....

Ses os sont comme des tuyaux d'airain,

Ses cartilages comme des lames de fer,

Son corps est semblable à des boucliers d'airain fondu. Il est couvert d'écailles qui se serrent étroitement.

Son éternuement brille comme le feu, et ses yeux étincellent comme la lumière de l'aurore,

Il sort de sa gueule comme des torches ardentes

Une fumée se répand de ses narines comme d'une chaudière bouillante sur le feu

Son haleine allume les charbons, et une flamme sort de sa gueule

Il fait bouillonner le fond de la mer comme une chaudière...

(Job, Chapitre 40 et 41.)

On dit que tout enfant encore,
Sur le grand fleuve, aux grandes eaux,
Voyant, aux rayons de l'aurore,
Passer un de ces lourds bateaux,
Chaland massif, primitive arche
Dont l'onde aiguillonnait la marche
Sur le grondant Meschacébé,
Tu restas long temps immobile,
Comme une extatique sibylle,
Et comme en Dieu seul absorbé.

Au bruit de la grève harmonie
De notre vieux *Nil des déserts*,
Tu pressentis que ton génie
Doterait un jour l'univers
D'un navire mû par la flamme,
Qui, dans ses flancs portant une âme,
Nous semblerait l'œuvre d'un dieu,
Et qu'un jour, hardi Prométhée,
Du ciel, aux yeux d'un siècle athée,
Tu ravirais encor le feu!

Alors, seul, assis sur la grève,
Seul, dans ton génie abîmé,
De Job réalisant le rêve,
Créant ton navire enflammé,
Sentant bouillonner ta poitrine,
Puisant, à sa source divine,
Le feu qui longtemps te manqua,
De tes deux mains frappant ta tête,
Tu dis : J'ai compris le prophète!
Job prophétisait : *Eurêka!*

Eurêka! Dieu me vient en aide!
Et, seul, errant, ne sachant où,
Tu courus ainsi qu'Archimède
Sortant du bain, de bonheur fou,
Heurtant partout sur ton passage
Les débris d'arbres du rivage,
Ivre, marchant d'un pas pressé
Les fils des forêts primitives,
Disaient dans leurs langues naïves
" Hélas! ô le pauvre insensé!"

Ah ! ce ne sont pas les barbares,
Les fils d'une agreste tribu,
Qui, tout seuls, au génie, avares,
Refusent de payer tribut !
O vertus saintes, ô génie,
Le vulgaire vous calomnie
En sa frivole cruauté
Partout l'artiste, le poète,
Tout élu, chèrement achète
La gloire et l'immortalité

Oui, partout passe pour folie
Le génie, hélas! incompris,
C'est un martyre que sa vie,
Et ce n'est jamais qu'à ce prix
Qu'il obtient de la plèbe folle
La couronne d'une auréole,
Seulement au seuil du tombeau
N'importe ! Du Dante et du Tasse
Suivons la radieuse trace
Leur destin est encor bien beau !

Pauvres, méconnus, sur la terre,
Du beau ciel contemplant l'azur,
Errant, mendiant comme Homère,
Marchons tous d'un pas ferme et sûr :
Pendant le cours de notre vie,
Nous serons martyrs de l'envie,
Mais quand se fermeront nos yeux,
Noirs corbeaux changés en colombes,
Sur le marbre saint de nos tombes
Viendront pleurer les envieux

Que rien ne puisse nous abattre!
Les méchants nous attaquent en vain!
Pour la vertu sachons combattre,
Couverts du bouclier divin
Quand un bras, armé par le crime,
Ose frapper un front sublime,
Malheur à ce bras de démon!
Il porte sur le front, le lâche,
L'impie, une éternelle tache:
Toutes les voix l'ont condamné.

Oui, l'on a maudit, d'âge en âge,
Sans lui pardonner cet affront,
Le lâche, citoyen sauvage,
Qui frappa Thémistocle au front;
Mais du vainqueur de Salamine
La tête sereine et divine,
À nos yeux apparaît encor
Et pure, et radieuse, et belle,
Avec sa couronne immortelle,
Dans des flots de lumière d'or

O ma patrie, auguste et chère!
Pays, le plus beau sous le ciel!
Non, jamais ne jette la pierre
À quelque doux front immortel:
Devant les fils de l'harmonie,
Devant la vertu, le génie,
L'homme de Dieu priant pour nous,
O chevaleresque Amérique,
Peuple enthousiaste, héroïque,
Avec amour tombe à genoux!

1856

L'AMOUR DE LA PATRIE.

---

*A M. Adolphe ***.*

Oui, jeune homme, je t'aime, Adolphe, je t'admire
À l'ombre des grands pins lorsque je t'entends dire
Que loin du sol natal, ne pouvant l'oublier,
À la France ton cœur appartient tout entier,
Qu'heureux dans les forêts de la vierge Amérique,
La France cependant à ton amour unique,
Que le ciel, le soleil de ce Monde-Nouveau
Ne vaut pas le soleil, le ciel de ton berceau,
Qu'au désert exilé, voyageuse hirondelle,
Pour voler vers Paris tu sens battre ton aile. .
Oui, je comprends l'amour et le culte éternel,
Le culte filial du pays paternel,
Ces soupirs qui toujours, douloureuse élégie,
Sortent d'un cœur brisé, souffrant de nostalgie,
Je te comprends, Adolphe, alors que tu revois
Dans tous tes souvenirs Saint Germain l'Auxerrois, (34)
Le classique Institut, la Colonne qui fume
Comme un canon d'Eylau sous un manteau de brume,

Le beau Louvre éternel, ce caravansérail
Toujours, à deux battans, ouvrant son grand portail
À l'élu que le peuple, en son ire implacable,
Chasse comme un essaim balaie un grain de sable,
La vieille Notre-Dame, au gothique fronton,
Dont tu crois à toute heure entendre le bourdon,
Où tu crois à toute heure entendre Lacordaire
Electrisant ravi l'écho du sanctuaire,
Le Palais de justice où, franchissant le pont,
Vous alliez écouter Chaix d'Est Ange et Dupont,
Paillet, Crémieux, Michel, Marie et Berryer,
Beaux fronts que l'éloquence a couverts d'un laurier;
Oui, je comprends ton cœur, je comprends ta souffrance,
Je comprends qu'un Français regrette ainsi la France,
Je comprends cet amour qui, sous un ciel lointain,
Dans tout grand cœur survit et jamais ne s'éteint:
Je comprends que le fils exilé de l'Irlande
Aime toujours les monts de sa sauvage lande,
Qu'au fond de nos forêts, versant des pleurs amers,
Il redemande à Dieu l'*Emeraude des mers*;
Je comprends que jamais l'Italien n'oublie
Le ciel aimé si beau, les mers de l'Italie,
Que notre ciel si pur lui semble un ciel de plomb
Près du ciel étoilé du Tasse et de Colomb,
Je comprends que, banni loin des fleuves d'Espagne,
Dont l'image partout l'enivre et l'accompagne,
L'Espagnol attristé garde le souvenir
Des saules verts de l'Ebre et du Guadalquivir,
Je comprends que l'enfant du pays de Goëthe,
Pays où l'homme naît et chanteur et poète,
Dans la foule toujours solitaire, absorbé,
Pleure le Rhin, au bord du vieux Meschacebé
Oui, je comprends cela, car, tout enfant encore,
Entraîné du couchant au berceau de l'Aurore,
Loin de la Louisiane et loin de son vieux Nil, (35)
J'ai vécu, j'ai souffert, j'ai pleuré dans l'exil.

Pauvre écolier frileux, sous un ciel blanc de neige,
De larmes j'arrosais tous mes prix de collége,
Inconsolé, morose, oh ! je pleurais le ciel,
Le soleil, le berceau d'Audubon et de Viel, (36)
Je gémissais de voir mes plus belles années
Aux rives de la Loire étrangère enchaînées.
Oui, malgré l'amitié de mes amis bretons,
Oh ! je redemandais les lataniers, les joncs,
Les arbres, les forêts, les fleuves d'Amérique,
La négresse rieuse et la chaste toque, (37)
Le nègre chansonnier et l'Indien chasseur, (38)
Tout ce que regrettait, tout ce qu'aimait mon cœur !..
Amérique ! Amérique ! ô berceau de ma mère !
Diane belliqueuse et Minerve guerrière !
O peuple de chasseurs, de laboureurs soldats,
Qui pour te promener as plus de trente états,
Peuple, qui sur un sol hérissé de broussailles,
Comme un autre Amphion, élèves des murailles,
Peuple de pionniers poursuivant ton chemin,
Le fusil sur l'épaule et la hache à la main,
Peuple, au noble étendard, étincelant d'étoiles,
Dont tous les océans bercent les blanches voiles,
Dont les fiers *béhémoths*, œuvre d'un demi-dieu,
Fendant toutes les mers de leur poitrail de feu,
Font rougir tour-à-tour et pâlir de colère
L'orgueilleuse, égoïste et jalouse Angleterre !
Amérique ! Amérique ! — Oh ! je t'aime, vois-tu,
J'aime en toi le génie ainsi que la vertu !
Que ne puis-je pour toi créer une épopée !
Oh ! pour toi que ne puis-je expirer par l'épée !
Amérique ! Amérique ! oh ! si jamais ton fils
Pour un autre pays reniait son pays,
Que de ce renégat, de ce transfuge lâche
La langue sacrilège à son palais s'attache !
Qu'il sombre, disparaisse, au sein de l'Océan,
Comme l'aveugle Œdipe en un jour d'ouragan !

O supposition impie et chimérique !
Quoi ! moi, te renier ! non jamais, Amérique !
Oh ! non, je t'aime trop, je ne puis échanger
Mon ciel natal, ton ciel pour un ciel étranger !
Oh ! non, je t'aime trop, j'ai du patriotisme
Toute la passion et tout le fanatisme.
L'amour de la patrie, en tout temps, en tout lieu,
Fut le plus saint amour avec l'amour de Dieu !

À UN POÈTE ABOLITIONISTE.

Malheur au mortel odieux qui aime à voir briller le flambeau des discordes civiles ! Errant, sans foyer, sans asile, que l'univers entier le rejette et l'abhorre !

(HOMÈRE, *Iliade, Chant IX.*)

La Muse n'est pas une Euménide coiffée de couleuvres qu'on doive rencontrer hurlant, un jour d'émeute, au coin des carrefours.

(EUGÈNE DE MIRECOURT.)

Pour Dieu, qu'il se contente de la musette et des pipeaux, et qu'il ne sonne plus du cornet à bouquin politique.

(*Le même.*)

Ah ! malheur, malheur au poète
Qui, méconnaissant son devoir,
Loin de conjurer la tempête
Grondant partout dans un ciel noir,
Bien loin d'étouffer, dans les villes,
Les cris des factions serviles,
Cœur barbare, âme sans pitié,
Excite, hélas ! avec furie
Une moitié de la patrie
S'armant contre l'autre moitié !

Malheur, dans son apostasie,
Au barde, tribun éhonté,
Prostituant la poésie
Aux carrefours de la cité,
Et, dans sa sacrilége audace,
Traînant parmi la populace,
Troupeau vil, impie, odieux,
Sa blanche Muse échevelée,
Qui, changée en Penthésilée,
Semble avoir oublié les cieux!

Oui, malheur au fils de la lyre
Qui souille et qui ne comprend pas,
Dans son fanatique délire,
Le plus beau des apostolats,
Qui, chaque jour, farouche Gracque,
Hurlant dans sa caverne, attaque
Le Sud calme en sa majesté,
Et dans sa colère stupide,
Conseille, hélas! le fratricide,
Au nom saint de la liberté!

Oh! si jamais, blanche colombe,
Entre les serres du vautour,
Oui, s'il faut que ma tête tombe,
Quand de mourir viendra mon tour,
Si fier, d'avoir rempli ma tâche,
Je vois un jour, avec la hache,
Farouche, approcher le bourreau,
Je lui dirai, mais sans colère:
Frappe! frappe! — un Caïn, mon frère,
Au Nord, aiguisa ton couteau!

Mais non, non, je ne puis le croire,
Tu n'as point perdu pour toujours,
Tu n'as point abdiqué la gloire,
La beauté de tes premiers jours,
Alors que dans la solitude,
Loin de la folle multitude,
Caché, comme un oiseau des bois,
Au fond d'une forêt fleurie,
Tu chantais, et que la Patrie
Fière, heureuse, écoutait ta voix!

Oh! dans ton cœur, barde, rallume,
Un feu qui n'est pas mort encor!
Jette au vent loin de toi ta plume!
Reprends, reprends ta lyre d'or!
Sors des ténèbres de ton antre,
Montre-toi le rival du chantre,
De l'Homère d'Hiawatha
Heureux je lirai ton poëme,
Avec mon frère aimé qui t'aime,
Au pays, berceau de Chacta.

Barde, crois-moi, brise ta presse!
Relève ton front radieux!
Avec ta Muse, ange, prêtresse,
Blanche élue et fille des dieux,
Loin de la cabale et la brigue,
Reprends, comme l'enfant prodigue,
Des forêts l'agreste sentier
La nature qui sut t'attendre,
Te garde encore, mère tendre,
Son amour, son cœur tout entier!

Ah! que sur la terre chérie,
De Washington berceau sacré,
Nul enfant de notre Patrie
Ne soit un fils dénaturé!
De la Californie au Maine,
Centre de la famille humaine,
Que notre grande nation,
Enfants, vieillards, hommes et femmes,
Tous les cœurs et toutes les âmes,
Fraternisent dans l'Union!

Mandeville, juin 1856.



CHANTS RELIGIEUX.

À VICTOR DE LAPRADE.

Au pays des Chactas que ne puis-je vous suivre.
(V. de Laprade.)

Je ne te connais pas, et cependant, Laprade,
Tu m'es, comme un ami, comme un vieux camarade
Oh ! que de fois, poète, à l'ombre des grands bois,
Tu fus le Siméon qui m'allégea ma croix !
Barde aimé, que de fois ta Muse platonique
Fut de mon Golgotha la sainte Véronique !...
L'écho de nos forêts et de nos grands déserts,
Laprade, a retenu et répète tes vers ;
La cigale des pins de ma terre natale
Se tait, pour écouter ton chant de la cigale ;
Nos bûcheurs, près du feu, le soir, groupés en rond,
Me disent : "Répétez le chant du bûcheron ;"
Et ces fils basanés que ta Muse électrise,
Fiers du rude métier que ta voix poétise,
Sous ton souffle inspiré, pâles et frémissants,
Frappent de longs bravos les bois retentissants.

Oh ! va, console-toi ... Si Lyon et Lutèce,
N'ont pas compris tes vers qu'auraient chantés la Grèce,
Si la ville marchande et la grande cité
N'ont plus d'enthousiasme en leur caducité,
Si, sur la terre impie où règne un Bonaparte, (30)
Madeleine est toujours incomprise de Marthe,
Si les Français ingrats, au lieu de laurier vert,
Ne t'offrent que la faim, l'hôpital de Gilbert,
Oh ! va, console-toi ... que ta Muse immortelle,
Loin du septentrion, ainsi que l'hirondelle,
S'envole et vienne enfin visiter nos climats,
Viens nous chanter tes vers, au pays des Chactas,
Viens, les bardes jumeaux de la jeune Amérique,
L'ascétique Adrien, l'austère Dominique,
Heureux de ton génie et de ton amitié,
De leur pain fraternel te gardent la moitié
Viens, nous te bâtirons, au bord de la savane,
De lianes et fleurs une agreste cabane,
Nous trouverons un coin, dans quelque bois caché,
Pour le front calme et pur de ta chaste Psyché ;
Viens, doux poète absent, l'amitié te convie
A ce bonheur lointain, à cette belle vie !
Viens, poète, au désert de nous Dieu prendra soin,
Viens, nous voulons t'aimer de près comme de loin ;
Viens, loin d'un monde ingrat qui si vite en oublie,
Solitaires tous trois nous vivrons comme Elie
Visitant chaque jour nos frêles ajoupas,
Le corbeau nourricier ne nous manquera pas.

Ah ! pour te faire fuir ton ciel froid, blanc de neige,
Pour te rendre au bonheur, ô Laprade, que n'ai-je,
Au lieu d'un luth barbare et résonnant sans art,
Le verbe chaleureux, la voix de Saint Bernard !

Mandeville, mai 1858

À MON FRÈRE A. R.

L'homme marche vers le tombeau traînant après lui la longue chaîne de ses espérances trompées.
(BOSSUET)

Heureux l'homme qui vit et qui meurt solitaire !
(BARBIER)

Comme Chactas pleurant, en un bois solitaire,
Inconsolé creusait les quelques pieds de terre,
Où, sous l'ombre du chêne et du magnolia,
Allait dormir la brune et sauvage Atala,
La vierge qui passa, si vite moissonnée,
Et qui, comme la fleur, vécut une journée,
Que ne puis-je, en mon cœur, à tout amour fermé,
Ensevelir, hélas ! ce que j'ai tant aimé !...

O frère, que de fois aux pleurs je m'abandonne,
Ainsi que Saint-Jérôme ou l'évêque d'Hippone
Lorsque seul, triste, errant au fond des grands déserts,
Sans pouvoir les briser, je traîne encor mes fers !....
Oh ! que ne puis-je donc, sans plus rien qui me lie,
Embrassant de la Croix la sublime folie,
Jetant enfin au monde un éternel adieu,
Trouver quelque Scéthé pour n'y penser qu'à Dieu,

Quelque saint monastère où, sous la douce règle,
L'homme peut rajeunir ses ans ainsi que l'aigle,
De prière et d'amour chaque jour se nourrir,
Et mourir, chaque jour de ne pouvoir mourir!
Heureux qui vit aimant Jésus seul qu'il imite!
Sauvage Hilarion, austère Paul-Ermite,
Vous tous qui, détachés des choses d'ici bas,
Qui, fatigués du monde et de la terre las,
Des pleurs du repentir les yeux toujours humides,
Vêtûtes aux déserts des mornes Thébaïdes,
Absorbés, oublieux des changeantes saisons,
Et nourris seulement du pain des oraisons,
Oh! que de fois, chargé d'indissolubles chaînes,
J'ai rêvé les tombeaux, les grottes souterraines,
La caverne profonde, impénétrable au jour,
Que votre piété choisissait pour séjour!
Que de fois j'ai pleuré de ne point assez croire
Pour faire du désert un immense oratoire,
Où le cœur embrasé d'un feu surnaturel
À Dieu s'identifie et déjà vit au ciel!
Bénédictins, Chartreux, fortunés Camaldules,
Que j'ai donc envié vos paisibles cellules!
Oh! que de fois j'entends de l'oreille du cœur
Vos chants religieux qui s'élèvent en chœur!
Que de fois je vous vois, taciturnes statues,
Sur le marbre glacé penchant vos têtes nues,
En face de l'autel et du Saint-Sacrement,
Agenouillés, émus d'un pieux tremblement!
Loin de la mer du monde, aux vagues inquiètes,
Dans le port abrités, pâles anachorètes,
Radieux d'espérance et de sérénité,
Pour vous le Dieu d'amour n'a plus d'obscurité,
Pour vous seuls ici-bas, ascètes solitaires,
La Trinité n'a plus ni voiles, ni mystères,
Sans en être éblouis, aigles volant au ciel,
Les regards attachés au soleil éternel,

Calmes, vous attendez, dans un sublime rêve,
Que du grand jour promis l'aurore enfin se lève!

Et nous, cher frère, et nous? Quoi! ne pourrons-nous pas
Faire fleurir aussi le désert sous nos pas,
Retrouver, sur le fût d'un grand pin qui s'agite,
La colonne où priait Saint-Siméon Stylite?
Dans les vertes forêts, aux profondeurs des bois,
Qu'arrosent l'Arkansas, l'Ohio, l'Illinois,
Ne pourrons-nous jamais voir, messager céleste,
Dès l'aube visitant notre cabane agreste,
Le corbeau chaque jour nous porter sans retard
Un pain dont l'indien aurait toujours sa part?

Ah! mais pourquoi vers Dieu poussant de molles plaintes,
Frère, rêver encor les Thébaïdes saintes!
Pourquoi craignant le monde, océan agité,
Aux déserts d'Amérique espérer le Soëthé? ....
Non! un plus beau destin, un plus sublime rôle,
Nous attend tous les deux sur la terre créole;
Nous avons devant nous le plus grand avenir,
La plus riche moisson: un peuple à convertir!
Tout un peuple qui va, plein d'amour et de joie,
Parcourir sur nos pas l'évangélique voie,
Et d'un élan vainqueur vers le ciel emporté,
Prendre possession de son éternité!
Ah! ne croyons jamais la tâche trop ardue,
Après avoir posé la main à la charrue,
Une voix nous dit: Marche!—Obéissons à Dieu!
Ainsi que Loyola, dévorés d'un saint feu,
Osons, chargés du poids des humaines misères,
Risquer notre salut... mais pour sauver nos frères!

Bayou Lacombe, 3 fév 1845

À mon Frère

ADRIEN ROUQUETTE.

Si de son bras puissant Dieu m'arrachait du sol,
S'il m'appelait à lui comme il appela Saul,
Saul, l'ami des bourreaux de saint martyr Étienne,
Si ma vocation était comme la tienne,
Oh ! si, venant à moi, Jésus de Nazareth,
Près du lac Pontchartrain, autre Génésareth,
Me baptisant du nom de *l'enfant du tonnerre*,
Me disait : "Prends ma croix et sois missionnaire !
"Va ne redoute point le plus sacré des vœux
"Homme infirme, impuissant, sois prêtre ! je le veux !"
Dans mes tremblantes mains je prendrais la croix sainte,
Aux tertres isolés de ma sauvage enceinte,
À mes vieux pins chéris faisant un long adieu,
Je serais sourd à tous pour n'écouter que Dieu
Je te dirais pleurant : "O mon bien-aimé frère,
"Eh quoi ! tu prends le ciel et me laisses la terre !"
Oh ! si quelque envoyé céleste, un ange ailé,
Dans une vision, la nuit, t'eût révélé
Qu'en ses secrets desseins (ô mystère de grâce)
À l'autel, près de toi, Dieu me garde une place,
Si soudain à tes yeux ravis apparaissant,
La Mère de Celui qui nous donne son sang,
Le front resplendissant et couronné d'étoiles,
Des choses à venir te déchirait les voiles,

Oh ! le cœur embrasé d'apostolique feu,
J'écouterais ta voix comme celle de Dieu !
Mais, hélas ! Adrien, l'humilité t'égare
Des chrétiens tels que toi le Seigneur est avare.
Moi prêtre ! quand je suis catholique à moitié !
Aveuglement naïf de la sainte amitié !
Illusion d'un cœur vertueux qui s'ignore !
Moi pécheur endurci, couvert de lèpre encore,
Indigne des pardons qui descendent du ciel,
Oser toucher du pied les marches de l'autel !
Non ! à mon âme infirme, au péché condamnée,
Les miettes du festin, comme à la Chananée !
À moi honteux, au seuil de l'église arrêté,
Du publicain contrit la sainte humilité !
À moi, qui du péché porte la lourde chaîne,
Les larmes de Thaïs, les pleurs de Madeleine !
Et pourtant je comprends, je comprends, Adrien,
Que le Dieu de bonté qui crée tout de rien,
Peut toujours, à son gré rajeunissant une âme,
Faire un ange du ciel d'un enfant de la femme ;
Qu'à lui seul appartient la liberté du choix,
Que tout homme est contraint d'obéir à sa voix,
Que l'élu du Seigneur, même le plus indigne,
Doit, sans murmure, aller travailler dans sa vigne ;
Et pourtant je comprends, oui, je comprends aussi
Quels travaux glorieux nous attendraient ici,
Ce que pourraient ici les deux prêtres créoles,
Semant au loin le grain des bibliques paroles,
Jetant au peuple, enfin rapproché de l'autel,
Leur verbe ardent tombant d'aussi haut que du ciel !
O mon Dieu ! Père aimant, compatissant et tendre !
Mon cœur vous est soumis, faites-moi donc entendre
Cette voix qui sortit autrefois du buisson ;
Ce pays vous promet une riche moisson
Oh ! jetez dans les cœurs la divine semence
Le grain de sénevé deviendra l'arbre immense ;

Vos louanges bientôt vont partout retentir,
On verra tout-à-coup le désert refleurir
Ah ! que votre œuvre enfin, ô Seigneur, se consomme !
Que ce peuple choisi, levé comme un seul homme,
Marche, coure, embrasé de pieux sentiments,
Dans les sentiers sacrés de vos commandements !

Janvier 1845.

À UNE PÉCHERESSE.

Try what repentance can what can it not ?
(SHAKESPEARE.)

J'ai prié, dites-vous, j'ai prié mais en vain,
Pour moi le ciel est sourd et le pardon divin,
Comme l'eau sur la fleur à mourir toute prête,
Hélas! ne descend pas sur ma coupable tête!
J'ai prié, j'ai versé les pleurs du repentir,
Sans entendre la voix de l'Epoux retentir,
Sans sentir dans la nuit cette main qui relève
De l'abîme sans fond la pauvre fille d'Ève,
Et sans qu'à mon chevet soit venu de nouveau
L'ange dont l'aile pure ombrageait mon berceau.
J'ai prié, j'ai prié... mais ma prière est vaine!

Femme, espérez ! Ainsi que la Chananéenne,
La foi vous dévorant de son mystique feu,
Il faut, ma sœur, il faut vous attacher à Dieu ;
Il faut, pendant vingt ans, comme Sainte Thérèse,
Mortifier ce corps, poids qui sur l'âme pèse ;
Il faut, le nettoyant de tout amour mortel,
Mettre son cœur saignant, chaque jour, sur l'autel,
Et, semblable à l'oiseau qui s'élance et secoue
De son dos alourdi la poussière ou la boue,
Secouer le péché qui vous retient au sol,
Suivre d'un bond du cœur la prière en son vol,
Et, violentant Dieu, ce père aimant et tendre,
Frapper au ciel, forcer le pardon à descendre !
Il faut, il faut, ma sœur, il vous faut faire un choix :
Ou Christ ou Bélial, le plaisir ou la Croix !
Courage donc ! marchez au chemin de lumière,
Sans jeter vers le monde un regard en arrière,
Sans regretter le siècle et ses faux biens perdus :
Ah ! qui tombe deux fois ne se relève plus !

1846

LE NOM DE MARIE OBLIGE.

*A Marie****

Enfant ! frêle bouton de la plus belle tige !
Marie ! en cette vie et ses chemins ardus,
Oh ! souviens-toi toujours que ce doux nom oblige
A toutes les vertus !

Souviens-toi que ce nom de la Vierge divine
Du chaste amour de Dieu doit toujours t'animer :
Marie ! ô nom d'amour ! de céleste origine !
Anagramme d'aimer !

Oh ! celle qui le porte, enfant, ou vierge, ou femme
Reçoit abondamment les dons de l'Éternel
Dieu, comme dans un temple, habite dans son âme
Prédestinée au ciel

1847.

À MON FRÈRE ADRIEN ***.

O beata solitudo ! O sola beatitudo !

Depuis un mois le lac bleu nous sépare,
De la forêt reprenant le chemin,
Fuyant le bruit de la cité barbare,
Tu nous quittas en nous serrant la main ;
Du monde hélas ! le sentier est si rude !
Emprisonnée en un cercle de feu,
L'âme en exil rêve la solitude :
La solitude est si douce avec Dieu !

De ton bonheur, oui, mon âme est jalouse,
L'anachorète a la meilleure part
O solitude ! ô chaste et noble épouse !
De ta beauté je fus ravi trop tard
À l'homme épris de prière et d'étude,
Dans les forêts, pour vivre il faut si peu !
L'âme en exil rêve la solitude
La solitude est si douce avec Dieu !

Qui n'a rêvé la grotte souterraine ?
L'humble cabane en un coin reculé ?
Qui n'a rêvé les déserts de Thébaïde
Qui font de l'homme un ange immaculé ?
Ici le bruit, l'ennui, l'inquiétude,
Là bas la paix, l'air pur, un doux ciel bleu
L'âme en exil rêve la solitude
La solitude est si douce avec Dieu

O solitude ! ô forêts du Lacombe !
O bois où Dieu m'a donné rendez-vous !
Que n'ai-je, hélas ! l'aile de la colombe,
O bois sacrés, pour m'envoler vers vous !
Là, l'homme entend l'harmonieux prélude
Des chants du ciel, à toute heure, en tout lieu,
L'âme en exil rêve la solitude
La solitude est si douce avec Dieu !

Nouvelle-Orléans, mai 1852.

LA CIGALE.

Insecte paresseux, qu'on a défié,
Sur l'arbre avare d'ombre
De ses rameaux rugueux abritant à moitié
Ma hutte étroite et sombre,

Que viens-tu faire, hélas ! transfuge des grands bois.
Importune cigale ?
Viens-tu me rappeler mes beaux jours d'autrefois
Dans ma forêt natale ?

Viens-tu me rappeler tout mon passé si beau,
La jeunesse ravie,
Tous les rêves si doux, maintenant au tombeau,
Et qui doraient ma vie ?

Laisse-moi ! va chanter ta joyeuse chanson
Au cœur des jeunes filles,
Aux fleurs de la prairie, aux oiseaux du buisson,
Aux roses des charmilles ;

Va chanter ta chanson au soleil, au printemps,
À ces âmes poètes,
Ames en fleur d'amour, ces âmes de vingt ans,
À s'aimer toutes prêtes

Hélas ! mon cœur brisé ne peut plus s'enflammer
Aux amours de la terre !
Mon âme ne veut plus sur cette terre aimer
Que le Dieu solitaire !

L'amour berçant mon cœur, à souffrir condamné,
De ses songes arides,
Passant comme un simoun sur mon front basané,
N'y laissa que des rides.

Regagne les forêts, les grands pins chevelus,
Au balsamique arome,
Cigale, laisse moi : mon âme ne croit plus
Qu'au Dieu de Saint-Jérôme

Mais toi, moustique aimée, ô ma mystique sœur,
O ma sainte Egérie,
Toi dont le chant bourdonne, avec tant de douceur,
Du lac à la prairie,

Insecte bienfaiteur, de ma sombre prison
O compagnon austère,
Que m'eussent envié le vieux Hilarion,
Saint Antoine et Macaire !

Viens ! de ton aiguillon, qui me pousse au tombeau,
Perce ma chair rebelle !
Par toi, par la douleur, le désert devient beau,
La solitude belle !

Aux sentiers de la croix fais marcher, fais courir
Le barde anachorète !
Fais lui dire : "Ici bas, ou souffrir ou mourir,"
Comme la sainte ascète,

Celle dont la douleur ici bas chaque jour
Hélas! creusa la tombe,
Qui demandait, en pleurs, les ailes de l'amour
Ou bien de la colombe

Pour s'envoler vers Dieu qui de l'homme mortel
N'aoma la poussière,
Que pour l'aimer, n'aimer que lui seul dans le ciel,
Que lui seul sur la terre!

Juillet 1852.

LA MOUSTIQUE.

La pluie a réjoui l'herbe, les fleurs, les joncs,
La mousse des vieux chênes,
Les *mangles* sablonneux, les humbles sauvageons,
Les grèves et les plaines.

L'étourneau, compagnon de mon riant désert,
Dans l'humide prairie
Aux roseaux se suspend, ou sur l'arbuste vert,
Médite chante et prie

Et toi, compagne austère, ô moustique, ma sœur,
O bienfaitrice ailée,
Viens, que j'entende encor ton chant plein de douceur
Sous ma hutte isolée

Dans la nuit étoilée ou sous un ciel en feu,
Céleste messagère,
Ton chant où l'homme entend une des voix de Dieu
Invite à la prière.

La cigale plaisait aux fils mélodieux
De Vénus Aphrodite,
Jadis elle inspirait Homère, aimé des dieux,
Virgile et Théocrite,

Anacréon, le front ceint de frais pampres verts,
Bercé par la paresse,
La chantait et la fit immortelle en des vers
Que répétait la Grèce,

Laprade dans ses vers coulant, à larges flots,
"O chanteuse homérique,"
Te chantant sur sa lyre a trouvé mille échos
D'Europe en Amérique..

Toi, tu plais au chrétien austère et pénitent,
O sauvage moustique !
Ta parole renferme un sens que seule entend
La Muse érémitique.

Mystique sentinelle, à la garde des sens
Dieu même te prépose,
A l'aide de ton dard, l'homme rompt ses liens
Et se métamorphose

En un ange ici bas, vêtu d'un corps mortel,
Qui, dans un sentier rude,
Fait, sous ses pieds meurtris, cheminant vers le ciel,
Fleurir la solitude.

Oui, fille du désert, sœur des enfants de Dieu,
Bienfaitrice incomprise,
Par toi, par la douleur, cet aiguillon de feu,
L'homme se divinise.

Juillet 1862.



LAMENNAIS

—

Qui l'eût dit? Mère désolée,
Et détournant les yeux du ciel,
L'Église, hélas! inconsolée
Pleure et gémit comme Rachel.
Prêtre déchu! Sur cette terre
Dieu t'accorda des jours trop longs!
Lamennais meurt comme Voltaire
Chrétiens tremblons.

Les vieux arbres de la Chenaie,
Les saules se penchent sur l'eau,
La mer dont l'écume balaie
Les rochers nus de Saint-Malo,
Tout pleure, en la Bretagne austère,
Les genêts, les flots, les sablons
Lamennais meurt comme Voltaire
Chrétiens tremblons.

Sur les dunes de l'Armorique,
En sursaut réveillé soudain,
À son large front homérique
Chateaubriand portant la main,

S'écrie : « Est-ce un rêve ? Âme altière,
« Tu doutes du Dieu des Bretons ! »
Lamennais meurt comme Voltaire.
Chrétiens, tremblons.

Sous le dôme des Invalides,
Tout-à-coup, géant endormi,
Le vieux guerrier des Pyramides,
Napoléon en a frémi ;
De cette héroïque poussière
Un cri sort : « Croyez, nations ! »
Lamennais meurt comme Voltaire
Chrétiens, tremblons.

En voyant tomber cette étoile,
Cet ange, nouveau Lucifer,
Abdiel éploré se voile ;
Mais, joyeux, le roi de l'Enfer
S'écrie : Oh ! viens, avec moi, frère,
Sois roi ! car nous nous ressemblons !
Lamennais meurt comme Voltaire
Chrétiens, tremblons.



CAMILLE.

*A mon Ami Anatole C***.*

Ami, laisse tomber sur sa paupière close
          Les pleurs de ton cœur paternel,
Laisse couler tes pleurs sur cette fleur éclose
          Pour les riants jardins du ciel

Mais moi, dois-je pleurer la jeune fille morte ?
          Sur son sort dois-je m'attendrir,
Moi qui, triste, oppressé du fardeau que je porte,
          Meurs, hélas ! de ne pas mourir !...

Je ne veux pas pleurer l'Ève prédestinée
          Dont l'âme au ciel a remonté,
Cet ange radieux qu'une mort fortunée
          Couronne d'immortalité.

La pleurer ! Et pourquoi ? Lorsque de la vallée
          Des soupirs et des pleurs sans fin,
Elle s'envole, heureuse, à la sphère étoilée
          Où rayonne le séraphin !

La pleurer ! Lorsque Dieu si jeune l'a ravie
          Au ciel, et lorsque le tombeau
Fut, pour la blanche enfant, d'une nouvelle vie
          Le saint et mystique berceau !...

Oh ! du sein des splendeurs, des voluptés divines,
Pleure sur nous et prends pitié
De ceux que tu laissas seuls sur les ruines
De l'amour et de l'amitié !

Pour chanter ton bonheur si ma Muse s'éveille
D'un sommeil lourd et prolongé,
Si je t'offre, à défaut des fleurs d'une corbeille,
Ces quelques vers, tout ce que j'ai,

Au moment où pour toi je chante et j'improvise
Ces vers qui tombent du crayon,
Sur mon front attristé, dans mon cœur qui se brise,
Laisse glisser un doux rayon,

Un rayon qui, perçant l'obscurité profonde
De la nuit qui se fait en moi,
En moi ranime, en moi vivifie et féconde
L'Amour, l'Espérance et la Foi !

Nouvelle-Orléans, 1851

ESTELLE

*A Nancy ***.*

Nancy, quand vous irez sur sa tombe arrosée
De vos larmes du cœur,
À la fleur de printemps par vos mains déposée
Ajoutez cette fleur,

Ajoutez cette fleur de la sauvage lande
Qui, se voilant de deuil,
L'appelle avec amour, la pleure et redemande
Sa cendre et son cercueil.

Oui, la terre des pins qui de son souffle agreste
Parfuma son berceau,
A droit à son cercueil, à tout ce qui nous reste
D'elle dans un tombeau

Au sol de ton berceau reviens, blanche colombe,
Oh ! reviens parmi nous,
Pour que nous puissions tous, chaque jour sur ta tombe,
Prier à deux genoux !

Reviens pour que ma Muse, hélas ! inconsolée,
Puisse dans nos déserts,
Laisser parfois tomber sur ton blanc mausolée
Des larmes et des vers !

Reviens pour que ton père, âme sensible et tendre,
Le soir puisse venir,
Solitaire, exhaler sa douleur sur ta cendre,
Plein de ton souvenir !

Reviens pour que ta mère, inconsolable femme,
Pleurant comme Rachel,
Se croie, à ton côté, plus proche de ton âme
Et plus proche du ciel !

Reviens pour que l'oiseau de la verte prairie
Et l'oiseau du buisson
À tes mânes sacrés, à ton ombre chérie
Soupirent leur chanson,

Pour que le *whip-poor-will*, Philomèle mystique,
Lorsque fuit le soleil,
De l'écho de son chant tendre et mélancolique
Berce ton long sommeil!

Nancy, quand vous irez sur sa tombe arrosée
De vos larmes du cœur,
À la fleur de printemps par vos mains déposée
Ajoutez cette fleur

Bonfouca, juillet 1883.

À CLÉMENTINE ***.

Stabat Mater

Oh! savez-vous pourquoi l'inspiré Michel Ange
Représente sereine et calme comme un ange,
Immobile, debout et non pas à genoux,
Au pied de cette croix où son fils meurt pour nous,
La mère la plus tendre entre toutes les mères?...
Regardez: dans ses yeux point de larmes amères,
Point de deuil sur ce front, et de ce sein aimant
On n'entend point sortir un seul gémissement.
Oui, savez-vous pourquoi l'austère et saint artiste
Nous peint Marie aussi calme mais non pas triste?
Oh! c'est qu'elle savait ce qu'ignorait, hélas!
Un peuple de bourreaux, d'aveugles et d'ingrats,

Oh ! c'est qu'elle savait, cette mère sublime
Qu'en vain Jérusalem avait commis le crime,
Que sur ce corps sacré, que sur ce front divin,
La pierre du tombeau serait scellée en vain !
Oh ! c'est qu'elle savait, oui, tu savais, Marie,
Ce qu'ignoraient, hélas ! Sion et Samarie,
(Et c'est ce qui donnait cette paix à ton cœur),
Que Jésus de la Mort devait être vainqueur,
Que des faibles humains la mère nourricière
N'aurait que pour trois jours seulement sa poussière.
Eh bien ! comme Marie, au pied de cette croix,
Où Dieu mourut pour tous et chacun à la fois,
Soyez sereine, calme, et confiante et forte.
Ce blanc cercueil, de fleurs chargé, que l'on emporte,
Madame, ce n'est pas, ce n'est plus votre enfant :
Votre enfant ? Écoutez ! Dans ce chœur triomphant
D'anges harmoniant leur voix pure et touchante,
C'est ce luth qui frémit, c'est cette âme qui chante ! .

Et cependant pleurez ! (Dieu nous permet les pleurs)
Pleurez votre enfant morte en la saison des fleurs,
Pleurez, car notre Dieu n'est point un Dieu barbare,
Pleurez, mère, pleurez, car il pleura Lazare !
Le Sauveur arrosa, tendre et divin ami,
De pleurs sacrés le front de Lazare endormi :
Pleurez, les pleurs toujours allègent la souffrance,
Pleurez, mais avec foi, mais avec espérance !

Puissent ces quelques vers que je laisse couler
De mon cœur à ton cœur, mère, te consoler !
Je comprends ta douleur, orphelin sur la terre
L'orphelin seul comprend la douleur d'une mère !

LE DÉSERT.

A M. ***.

O frère aîné, j'aime à te suivre,
Alors que, fuyant la cité,
Au désert heureux tu vas vivre,
Sous l'arbre du lac abrité,

J'aime ton agreste cabane,
Les pieux qui forment ton enclos,
Où, vient chanter sur la liane,
Le moqueur dans tes bois éclos,

J'aime ta sauvage panière,
Où joyeux, l'oiseau chansonnier,
Heureux, priant à sa manière,
Du buisson vole au latanier

Oh ! quelle douce bienvenue
Je reçois toujours de ton cœur,
Dans cette retraite inconnue
De l'Indien et du chasseur !

Oh ! quel bonheur et quelle joie,
Alors que tous deux nous causons,
Aux cris de l'aigrette et de l'oie,
L'hiver assis près des tisons !...

Près de ton être érémitique,
Quand sous l'ombre d'un chêne vert,
Nous buvons le café mystique,
Qu'un saint ascète a découvert,

De notre âme qu'il électrise
Sentant couler les vers à flots,
Soudain notre voix improvise
Un chant ébranlant mille échos,

Chant inculte, aux accords sauvages,
Hymne d'amour à l'Éternel,
Auquel répond dans les nuages
Le cri de l'aigle dans le ciel...

Quelle paix, quelle paix profonde
Ici je goûte à ton côté,
Loin de la ville et loin du monde,
Enfer par Mammon agité !

Loin de cette foule au cœur vide,
Mer dont Satan trouble les flots,
Dans le port de ta Thébaïde
Mon cœur a trouvé le repos...

Ici plus de lourde charrette
Tourmentant toujours le pavé ;
Mais le silence, la retraite,
Le bonheur si long temps rêvé ;

Ici plus de faquin qui flane,
Plus de fat et plus d'importun,
Mais le jasmin dont la liane
Exhale un virginal parfum ;

Ici plus de sot qui pérore,
Plus de politique hableur,
Mais dans le bois sombre et sonore
L'oiseau chantant sur l'arbre en fleur ;

Ici plus de ces voix criardes
Des petits marchands au rabais,
Mais les cris joyeux des outardes
Volant en bataillons épais ;

Ici plus de sottes gazettes
Distillant le fiel et l'ennui
Mais les Saints Pères, les Prophetes,
Le Dante, et Milton près de lui ;

Près de Milton, le grand Homère,
Près du grand Homère, Soumet,
Près de Madrolle, Lacordaire,
Et près d'Ossian, Bossuet ;

Près du Tasse, le vieux Duchêne,
Pres du vieux Duchêne, Platon,
Près du grand orateur d'Athene,
Saint Thomas d'Aquin et Gerson ;

Près d'Autran, Turquety, Laprade,
Brizeux, près de Chateaubriand,
Puis l'étincelante pleiade,
Hawthorne, Longfellow, Bryant,

Prescott, notre immortel Tacite,
Webster, rival de Cicéron,
Toute la radieuse élite,
Gloire de notre nation...

O vie heureuse et solitaire,
Où dans la sainte pauvreté,
Dans l'étude et dans la prière,
L'homme trouve la liberté!

Heureux qui, brisant ses entraves,
S'enfuit loin d'un monde fatal,
Loin de ce vil troupeau d'esclaves
Que compte et parque Bébal!

Heureux l'anachorète austère,
Sans gloire et sans ambition,
Qui vit seul ainsi que Macaire,
Pacôme, Antoine, Hilarion!

Oh! loin de la tourbe mondaine,
Venez, femmes de mon pays,
Prier ainsi que Madeleine,
Ou pleurer ainsi que Thaïs!

Venez, pécheurs et pécheresses,
Sous le pin, au feuillage amer,
Pieux ermites, ermitesses,
Prier et pleurer au désert!

Venez, âmes immaculées,
Vous enivrer ici de paix,
Au bruit des vagues étoilées,
Au murmure des vieux cyprès!

Venez, fleurs à pâle corolle,
Lys radieux de chasteté,
Fronts que d'une blanche auréole
Couronne la virginité ;

Venez, âmes contemplatives,
Venez, holocaustes vivants,
Prier au bord des sources vives,
Aux plaintes des joncs et des vents !

Oui, venez prier et répandre
Vos pleurs pour un monde pervers,
Forcer le pardon à descendre
Des cieux par l'Amour entr'ouverts !

Venez, vierges et chastes veuves,
Cygnes du ciel chantant en chœur,
Mêler aux flots plaintifs des fleuves
Les saints soupirs de votre cœur !

Colombes au désert bannies,
N'ayant que Dieu pour vous chérir,
Loin des folles *pandémonies*,
Venez vivre et venez mourir !

Mandeville, juin 1858



À UN VIEILLARD PIEUX

ET

À UN JEUNE HOMME INCRÉDULE.

À l'heure où le soleil, montrant sa blonde tête,
Des forêts de l'Asie illumine le faîte,
De rayons couronné, tourné vers l'Orient,
On dit que l'éléphant s'agenouille en priant.
Il n'est pas de tribu, de peuplade sauvage,
Qui ne trouve des mots dans son rauque langage,
(Mots qu'invente le cœur) pour bénir, prier Dieu;
Dans les steppes glacés, ou les déserts de feu,
Dans le plus primitif et barbare idiome,
Le voyageur entend en tout lieu prier l'homme...
L'homme civilisé seul, dans son fol orgueil,
Sans prier, du berceau s'achemine au cercueil,
Seul il vit sans prier le grand Dieu qu'il renie!
Dieu lui donna l'amour, la beauté, le génie...
L'amour! Qu'en a-t-il fait? Saint, céleste trésor,
Il l'a prostitué sur l'autel du Veau d'or.
La beauté! De nos jours la beauté corruptrice
Fleurit... mais pour tomber sur le fumier du vice.
Le génie!... oh! partout, flattant les passions,
Il demande à l'Enfer ses inspirations;
De l'incrédulité donnant à tous l'exemple,
Erostrate apostat, à l'autel du vrai temple
Il s'élance hurlant, une torche à la main;
Dans le chemin du mal poussant le genre humain,

Sombre il s'enorgueillit, entraîné vers l'abîme,
De son apostolat, l'apostolat du crime!...
Mais toi, noble vieillard, non, tu n'es pas de ceux
Qui, sans prier, du ciel vivent insoucieux,
Tu n'as pas le cœur froid avec l'âme hébêtée
Des hommes abrutis de notre siècle athée;
Avec un saint orgueil, tous les matins priant
Le *Dieu* de Washington et de Chateaubriand,
Prenant la loi de *Dieu* pour ton unique règle,
Tu sembles chaque jour rajeunir comme l'aigle
Tandis que toi, jeune homme, à vingt ans décrépit,
Sous le joug de la chair asservissant l'esprit,
Dans l'immonde luxure abrutissant ton âme,
N'ayant pour *Dieu* que l'or corrupteur de la femme,
Tu vis, comme un pourceau, sans un élan du cœur,
Sans un élan d'amour vers *Dieu* ton bienfaiteur
On te fuit, pour t'aimer tu ne trouves personne,
A ton aspect... d'horreur la chasteté frissonne,
Quand tu passes, l'on dit: Fuyez, fuyez! c'est lui!
Il porte sur le front le remords et l'ennui,
Sous le poids du péché son corps usé succombe,
C'est lui! la volupté déjà creuse sa tombe,
C'est lui, l'homme par tous méprisé, décrié:
Fuyez! c'est le maudit qui n'a jamais prié!...
Mais non, ô frère aimé, mon saint zèle m'emporte
L'étincelle divine en ton cœur n'est pas morte,
Lève les yeux au ciel! Dieu t'ouvre encor les bras,
Vers ce Dieu qui t'attend, frère, fais un seul pas
C'est le Dieu du pardon, c'est le Dieu que désarme
Un seul élan du cœur un soupir, une larme
C'est le Dieu dont l'amour est constant et certain;
C'est le Dieu de St-Paul et de St-Augustin,
C'est le Dieu dont la voix a béni Madeleine,
Le Dieu qui de Thaïs a fait une chrétienne,
C'est le Dieu dont l'esprit illumine les cœurs,
Le *Dieu* qui baise au front l'enfant prodigue en pleurs;

Le vigilant Pasteur dont l'épaule sacrée
Porte au divin bercail la brebis égarée !
Oh ! pour te retirer de l'immonde bourbier,
Pour t'embraser le cœur, pour t'apprendre à prier,
Pour t'arracher des pleurs et te forcer à croire,
Que n'ai-je d'un Bernard la logique oratoire,
La parole de feu de St-Jean-de-la-Croix,
L'entraînante onction du mystique François,
Le verbe foudroyant et la voix pathétique
De l'éloquent Brydaine ou de St-Dominique !

Oct 1856.

À UNE JEUNE FILLE

QUI DÉSIRE SE FAIRE RELIGIEUSE.

Oh ! ne résiste point à la voix qui t'appelle,
À ta vocation reste toujours fidèle ;
Loin d'un monde pervers, par le vice flétri,
Dans quelque cloître saint va chercher un abri ;
Lys radieux et pur, redoute et fuis le monde
Les lys se fanent vite en cette boue immonde ;
Oui, de la chasteté le beau lys est pareil
À la fleur qui, cherchant les rayons du soleil,
Élance avec orgueil sa tige de la terre :
La fleur de chasteté, s'enivrant de lumière,

Vers le soleil du cloître, heureux et sûr séjour,
Hélianthe sacré, se tourne avec amour !
Là, fleurissent les lys, environnés d'épines,
Là, d'ascétiques saints, d'austères héroïnes,
Filles de sainte Claire, Ursulines, Chartreux
Plaignant, sans le haïr, un monde malheureux,
À ses folles clameurs, à ses cris de colère
Répondent par des chants d'amour et de prière
Oui, quand vous maudissez, dans votre déraison,
Incrédules mondains, les hommes d'oraison,
Ce sont les longs soupirs de ces pâles ascètes
Qui désarment le Dieu prêt à frapper vos têtes
Les prières des saints, comme des boucliers,
O détracteurs ingrats, vous couvrent tout entiers
Oui, malgré vos mépris, ô mondains, les Clarisses,
Sont vos anges gardiens, vos chastes protectrices,
Les Chartreux, élevant pour vous vers Dieu leurs cœurs,
Sont pour vous des patrons, des amis bienfaiteurs,
Contre le cloître en vain votre orgueil se déchaîne
Leur saint amour sera plus fort que votre haine
Heureuse, ô mille fois heureuse, jeune sœur,
Si tu peux à ton Dieu faire don de ton cœur,
Si tu peux, loin du monde où le plus fort succombe,
T'envolant tout-à coup, chaste et blanche colombe,
Renonçant à jamais aux terrestres amours,
Dans quelque cloître obscur aller cacher tes jours !
Non, ne résiste point à la voix qui t'appelle,
À ta vocation reste toujours fidèle,
D'un héroïque effort et malgré leurs clameurs, (40)
Arrache-toi des bras de tes parents en pleurs,
O ma sœur, ne crois pas à leurs promesses vaines,
Ne crois pas au bonheur des voluptés mondaines,
Sur tes folles erreurs tu pleurerais un jour
Dans le monde aujourd'hui *l'amour n'est plus l'amour !*
Oh ! dans le port du cloître heureuse qui s'abrite !
Heureuse l'Ursuline ou bien la Carmélite !

Heureuses ici-bas, heureuses mille fois
Les filles et les sœurs de Jeanne-de-la-Croix !
Bienheureux, affranchis d'un monde impie, inique,
Les fils de Saint-François et de Saint-Dominique !
Bienheureux mille fois et mille fois bénis
Ceux qui, loin des cités, volontaires bannis,
Héroïquement fous, loin de la tourbe humaine,
Priant pour Marthe, ont pris la part de Madeleine ! (41)
O cloîtres, saints abris, arches des cœurs souffrants, (42)
Que de fois j'ai rêvé, dès mes plus jeunes ans,
Lassé d'illusions, fatigué de chimères,
De folles passions et d'amours éphémères,
Que de fois j'ai rêvé, pareil à Saint-Bruno,
Brisant enfin ma chaîne à son dernier anneau,
D'aller vous demander, dans vos calmes retraites,
Le port d'une cellule, après tant de tempêtes !
O cloîtres, saints abris, comme Bertoudelli, (43)
Puissé-je, dans votre ombre un jour enseveli,
Au Seigneur n'ayant pu consacrer ma jeunesse,
Au moins lui faire don des jours de ma vieillesse !

Nlle-Orléans, 1856



LA CHASTETÉ ET LA PAUVRETÉ.

> Notre siècle est un siècle laid dans lequel il est difficile de vivre. — Rien pour l'âme tout pour l'esprit, tout pour la curiosité et l'analyse: voilà peut être la définition la plus concise et la plus vraie que l'on pourrait donner de notre époque
>
> (Emile Montégut.)

O Chasteté sacrée, ô Pauvreté bénie,
Saintes filles de Dieu, compagnes du génie,
De la vertu proscrite anges consolateurs,
O fleurs de l'Evangile écloses dans les pleurs,
Chasteté, Pauvreté, sœurs jumelles, le monde,
Dans son aveuglement, dans son orgueil immonde,
Méconnaissant, hélas! votre céleste prix,
N'a pour votre beauté qu'injustice et mépris
L'homme déshérité de sa gloire première,
Par le vice abruti, plongé dans la matière,
Idolâtre éhonté de l'or et de l'argent,
De ses cris de fureur toujours vous outrageant,
Hélas! n'ayant plus foi dans votre culte austère,
Voudrait vous exiler pour toujours de la terre
Ou, pour autel n'ayant que l'autel de Mammon,
N'adorant plus de Dieu que le Dieu du Mormon,
Dans son égarement mystifiant le crime,
De l'enfer qui l'attend croyant combler l'abîme, (44)
L'homme redescendant à l'animalité,
Dans le stupide orgueil de l'incrédulité,

Dans l'infâme luxure à la bêtise unie
Croit voir un saint reflet, un rayon du génie ;
Du siècle vainement on vante les progrès :
Le siècle abdique, hélas ! tous les cultes sacrés.
On se rit aujourd'hui de l'apôtre qui prêche
La pauvreté du Dieu qui naquit dans la crèche ;
On se rit aujourd'hui des vierges, anges purs,
Qu'Oxyrinque autrefois abrita dans ses murs.
Le siècle des progrès, dont on fait tant parade,
N'est-il pas, après tout, le siècle rétrograde ?
Les apôtres bâtards dont Satan lui fit don,
Ses grands hommes, Fourier, Strauss, Enfantin, Proudhon,
Dans leur folie athée et leur audace impie,
Sous le masque menteur de la philanthropie,
Niant le Dieu sauveur qu'avait prêché Saint-Paul,
Prêchent insolemment l'adultère et le vol
O mères des vertus et des grands sacrifices,
Des cœurs humbles et doux saintes consolatrices,
Anges gardiens veillant toujours l'Humanité,
Nobles filles du ciel, Pauvreté, Chasteté,
Oh ! vainement ces nains, dans leur colère folle,
Voudraient d'un souffle impur ternir votre auréole,
Vainement ils voudraient, ces fils de Lucifer,
Diviniser l'argent, déifier la chair
Le bras du Dieu vengeur abattra ces Vandales,
Pauvreté, Chasteté, tendres sœurs virginales,
Toujours malgré leur haine et malgré leurs affronts,
Un céleste halo rayonnant sur vos fronts,
Vous trouverez des saints dont le cœur vous vénère,
Fleurs mystiques, beaux lys éclos sur le Calvaire ;
Toujours vous trouverez, *fleurs de la Passion*,
Des cœurs prédestinés, vases d'élection,
Des cœurs purs, affranchis des passions de l'homme,
S'ouvrant pour recevoir votre divin arome,
Oui, malgré les clameurs d'Emerson, de Davis, (45)
Toujours apparaîtront à nos regards ravis,

Aux regards consternés de l'incrédule immonde,
Des lys du ciel éclos dans le fumier du monde !
Le monde de nos jours est-il si corrompu,
Que nous ne puissions pas ce que d'autres ont pu ?
O Pauvreté divine, ô Chasteté sacrée,
La race des chrétiens, lâche et dégénérée,
Abâtardie, hélas ! ne comprend-elle plus
La folie et l'amour des antiques vertus ?
Source rejaillissante, ô source vive et claire,
Fontaine où s'abreuvait, s'enivrait Sainte-Claire !
Siloë rayonnant, aux lumineuses eaux,
Où le frère inspiré des fleurs et des oiseaux,
L'ascétique François, cet aigle séraphique,
Venait avec amour baigner son front mystique !
Vous n'êtes point taris, non, l'on verra toujours,
Dans notre siècle même, ainsi qu'aux anciens jours,
De mystiques héros, d'austères héroïnes,
Venir puiser l'extase à vos ondes divines !



LE PRÊTRE, LA FEMME ET LE POËTE.

L'Église seule est féconde en grands et loyaux qui savent vivre comme des saints et mourir comme des martyrs

(Donoso Cortès)

Lorsque Satan partout enrôle l'Hérésie,
Chaste fille du ciel, ô sainte Poésie,
Intrépide amazone, avec la flèche et l'arc,
Fière, la lance au poing, ainsi que Jeanne d'Arc,
Il te faut aujourd'hui, catholique héroïne,
Marcher vers l'ennemi de la cité divine
Oui, quand cet ennemi par l'Enfer soudoyé,
Agite avec orgueil son drapeau déployé,
Muse sainte, il est temps, pour effrayer l'*infâme*,
D'arborer des croisés l'héroïque oriflamme,
Quand d'impurs écrivains, inspirés par Satan,
Tourmentent à l'envi la presse de Brittan,
Muse sainte, il est temps que ta voix ressuscite
Le verbe électrisant du vieux Pierre l'Ermite,
Réveillant les échos des forêts et des monts,
Des bords du Potomac au pays des Mormons
Il ne sera pas dit que, dans notre Amérique,
Dans le danger se tait la Muse catholique,
Il ne sera pas dit que la Muse ait tremblé
À l'aspect des soldats de l'Enfer rassemblé,
Il ne sera pas dit que, muette en cet âge,
La Muse ait du martyre abdiqué l'héritage.
Heroïne, en avant ! Muse, courage donc !
Confie à Dieu ta vie en un saint abandon !

Dans un noble délire, ardente, échevelée,
Jette-toi, sainte fille, au sein de la mêlée !

Chantre de l'Evangile, ô barde de Sion,
O toi, pour qui du ciel vient l'inspiration,
Apôtre consacré de la lyre sublime,
C'est l'heure de chanter, quand se taire est un crime ;
C'est l'heure de chanter sur des modes nouveaux,
De heurter de ton luth la hache des bourreaux,
Dusses-tu, saint martyr, moderne Machabée,
Rougir le sol du sang de ta tête tombée !
Oui, comme Saluzzo, le céleste chanteur, (46)
C'est l'heure de tonner, de porter la terreur
Dans les rangs aimantés de cette armée immonde,
Levier que Satan meut pour soulever le monde
Pour casque prends la foi, la croix pour bouclier,
Mets dans la vérité ton espoir tout entier,
De ton verbe vengeur frappe avec énergie
Les apôtres menteurs de l'antique magie ; (47)
Lance des traits brûlants d'un bras robuste et sûr ;
Des prêtres corrupteurs du mysticisme impur
Ose arracher le masque, et flétris de tes vers
Ces fils de Belzébuth, ces poëtes pervers,
Qui, prostituant l'art et la sainte harmonie,
Au prince de l'Enfer ont vendu leur génie,
Traîtres sous l'étendard de Lucifer rangés,
Cygnes harmonieux en Cerbères changés
Oui, barde de Sion, la lyre est une épée,
Une arme vengeresse et fortement trempée ;
Lève-toi donc enfin, poëte doux mais fort,
Le barde est un soldat, un Simon de Montfort
Songe, de l'héroïsme en nous donnant l'exemple,
Que le ciel est pour toi, que Rome te contemple !

Et vous qui conservez, quand l'homme n'y croit plus,
La passion du beau, le culte des vertus,
Et vous, mes chastes sœurs, colombes de l'Eglise,
Vous que d'un feu divin l'idéal électrise,
Puissantes par l'amour, grandes par l'amitié,
Femmes, du genre humain la plus sainte moitié, (48)
Soulageant, consolant, aux heures d'agonie,
Et la croix du martyre et la croix du génie,
De notre sexe froid sexe toujours vainqueur,
Car l'homme a la pensée et vous avez le cœur,
Vous que Dieu couronna d'une ardente auréole,
Femmes, sachez toujours comprendre votre rôle,
Héroïnes du Christ, prêtresses de Sion,
Remplissez votre belle et grande mission
O femmes, vous pouvez, mieux que la poésie,
Ecraser le Python de l'immonde Hérésie,
Vous seules vous pouvez nous sauver en ce jour,
Car vous avez la Foi, l'Espérance et l'Amour,
Oui, vous pouvez bien plus qu'un *fils de l'harmonie*,
Car vous avez la force à la douceur unie,
Vous avez, pour sauver notre société,
Puissant levier du cœur, l'ardente charité,
Vous avez conservé, dans un siècle de fange,
Un rayon immortel du dévoûment de l'ange
Oui, seules vous pouvez consoler notre exil,
En or céleste et pur transmuer le plomb vil,
Vous pouvez, sous vos pieds, de la pierre et du sable
Faire jaillir soudain la source intarissable
Femmes, à l'œuvre donc! osez : vous pouvez tout
Quand l'antique serpent est déjà roi partout,
O femmes, c'est à vous, plus encor qu'aux poètes,
D'écraser, d'étouffer cette hydre, aux mille têtes;
C'est à vous, c'est à vous qu'il appartient encor
De briser la statue et l'autel du Veau d'or,
D'abattre de Baal et l'armée et le temple
Oui, femmes, c'est à vous de nous donner l'exemple

Et nous, la lyre en main, des lys parant nos fronts,
Enfants dignes de vous, femmes, nous vous suivrons
Car les poètes ont, dans le cœur et dans l'âme,
Quelque chose du cœur, de l'âme de la femme!..

Et vous, consolateurs des élus dans l'exil,
O vous que calomnie un monde ingrat et vil
Et vous, oints du Seigneur, ô prêtres, saints apôtres,
Faites battre nos cœurs à l'unisson des vôtres,
Successeurs des héros que l'on vit en tout lieu
Féconder de leur sang la parole de Dieu,
Héritiers glorieux des Paul et des Etienne,
Arcs-boutants éternels de l'Eglise chrétienne,
Conservateurs sacrés de la tradition,
De votre apostolat, de votre mission
Oh! comprenez toujours la grandeur souveraine:
O prêtres, descendez hardiment dans l'arène,
Au monde que toujours votre saint verbe émeut,
Jetez le cri guerrier des Croisés : *Dieu le veut!*
Nobles soldats du Christ, forte, héroïque race,
Vous que la Chasteté couvre de sa cuirasse, (49)
Quand l'Enfer déchaîné dans nos trente-un Etats,
De toutes parts enfante et vomit des soldats,
Quand la Muse hérétique, impure Pythonisse,
Dans un Poème Astral mystifiant le vice,
Couvrant d'un voile saint la prostitution,
A fait de la luxure une religion,
O prêtres, répondez, dites, qui vous retarde?
C'est à vous de marcher toujours à l'avant-garde,
C'est à vous d'animer du geste et de la voix,
Les guerriers réunis à l'ombre de la croix,
Et tous prêts à mourir sous le triple oriflamme
Du prêtre, du poète, ainsi que de la femme!

Nouvelle Orléans 1856

A la Bretagne.

ROME.

O terre des Bretons, c'est toi qui la première (50)
Fis luire à mon esprit la céleste lumière.
La première tu fis de la religion
À mon âme barbare arriver un rayon ;
Tes prêtres vénérés de leur voix grave et tendre
À mon cœur vierge encor surent faire comprendre
Que le Dieu du Calvaire, aimant et doux Sauveur,
Est de l'homme ici-bas le seul consolateur ;
Que sur les flots houleux d'un monde satanique,
Des grands cœurs naufragés l'Église est l'arche unique ;
Que l'on doit au Seigneur consacrer pour toujours
Le matin de sa vie et le soir de ses jours.
Mais trop longtemps, hélas ! ma jeunesse fébrile (51)
Pour la femme oublia le Dieu de l'Évangile,
Longtemps je préférai, caché dans mes grands bois,
Sombre amour, ta folie à celle de la Croix ;
Longtemps, prostituant la sainte poésie,
Barde ingrat, insensé, dans mon apostasie,
Dans un délire impur d'ardente passion
Je méconnus ma grande et belle mission ;
Longtemps, comme poussé par un instinct sauvage,
Fatigué de repos, avide de voyage,

De la jeune Amérique, enfant capricieux,
Courant de mers en mers, volant de cieux en cieux,
Ainsi que la colombe incertaine, égarée,
Loin du divin abri de ton arche sacrée,
Sainte Eglise, j'errai ; mais, ô mère ! aujourd'hui
Ton phare sur les flots à mes regards a lui
Pour attendre ton arche, arche de sauvetage,
Marin meurtri des flots, je me jette à la nage.
O Rome, sainte mère, ô toi qu'enfant j'aimais,
Je veux t'aimer encore, et je veux désormais
Me reposer, au sein de ton arche profonde,
Rome, centre aimanté de l'unité du monde !
Rome, tes fondements reposent sur le roc,
Des portes de l'enfer ils provoquent le choc ;
Dans son espoir impie en vain l'hérésiarque
De Pierre naufragé croit voir sombrer la barque :
De l'ouragan vainqueur, d'un effort surhumain,
Le navire poursuit son glorieux chemin ;
Dans l'élan de son vol nul écueil ne l'arrête,
Il lui faut pour courir l'aile de la tempête
Sans pâlir, l'œil fixé sur le port éternel,
On voit toujours debout le pilote immortel
O Rome, contre qui tout conjure, tout lutte,
En tout siècle le monde, hélas ! prédit ta chute
Au siècle d'Arius, au siècle de Luther,
Contre toi déchaîné, s'unissant à l'Enfer,
Le monde a cru, malgré les promesses divines,
Voir ton temple s'abattre et tomber en ruines ;
Mais ce temple, affermi sur le roc de la Foi,
Lorsque tout disparaît, croulant autour de toi,
Reste debout, ainsi que sur un sol torride,
S'élance au ciel Chéops, la grande pyramide...
Aussi quand dans ce siècle, aveugles de courroux,
Les Michelet, les Strauss, les Proudhon, les Leroux,
Dans leur orgueil athée et dans leur folle haine,
Prédisent hardiment que ta chute est prochaine,

Que ton sein est stérile et ne possède plus
Le germe fécondant des antiques vertus ;
Que l'empire du monde à ta vieillesse échappe,
Que la papauté meurt, qu'on ne veut plus de pape
Resplendissant Thabor, ô Rome, nous voyons
Ta tête étinceler de célestes rayons,
Aux regards éblouis d'un monde ingrat, rebelle,
Tu t'élèves toujours et radieuse et belle,
Et ton front virginal, par le Temps respecté,
" Est jeune encor de gloire et d'immortalité "

Et toi, dont le nom seul m'enflamme et m'électrise,
Vierge, Reine du ciel et Reine de l'Eglise,
À qui Rome aujourd'hui, comme Rome au berceau,
Voue un culte toujours ancien, toujours nouveau ;
De la Muse chrétienne ô Vierge inspiratrice,
De Rome sois toujours la Reine protectrice !
Qu'en ce siècle orgueilleux, comme aux siècles passés,
Ses ennemis par toi soient partout terrassés !
Ainsi qu'aux anciens jours, sois sa mère et son guide !
Couvre le Vatican de ta puissante égide !
Sur les flots orageux soulevés par l'Enfer,
Pour elle sois toujours l'*Etoile de la mer !*
De mon jeune pays sois aussi la patronne !
Au pied de ton autel t'offrant une couronne,
Je viens a deux genoux te prier aujourd'hui,
O mere, de l'aimer de prier Dieu pour lui
Fais que de l'Orégon jusqu'à la *Virginie*
La République soit grande et toujours unie !
Fais que du *Maryland* jusqu'au Minnesota
Battent comme un seul cœur les cœurs de chaque État !
Fais que dans l'Unité, sous l'ombre de ton aile,
Repose l'Union, immuable, éternelle !
De ton cœur maternel fais passer dans mon cœur
Un céleste reflet, un doux rayon vainqueur !

Chaste fleur de Jessé, belle et divine femme,
Dans mon âme répands ce parfum de ton âme!
Fais qu'au souffle sacré de l'inspiration
Mes chants soient un écho des concerts de Sion!
O vierge immaculée, ô ma mère, ô Marie,
Fais que fidèle à Dieu, fidèle à ma patrie,
Mon cœur brûlant d'amour ne forme plus qu'un vœu :
Mourir pour mon pays, ou mourir pour mon Dieu!

Nouvelle-Orléans, nov 1856

FIN

NOTES.

---

(1) Que ' des hommes, du pain' et mort à la *Pitié*

Je ne sais si c'est là le nom de l'hôpital où la misère et la faim conduisirent l'infortuné Hégésippe Moreau : ce qui est certain, c'est que ce jeune et beau génie mourut dans l'un des hôpitaux de Paris, le 21 décembre 1838.

(2) Qu'arrose de ses flots le frêle Pontchartrain

Le Pontchartrain est un des plus beaux lacs de la Louisiane. Il est situé à environ deux lieues de la Nouvelle-Orléans. On s'y rend, à pied ou en voiture par deux chemins pavés de coquilles et, en char à vapeur, par dessus *rail road*. Le citadin fatigué du bruit de la ville, aveuglé par la poussière des rues, suffoqué par les miasmes des marais, des égoûts et des carrefours, éprouve souvent le besoin d'aller respirer l'air pur et serein des grèves solitaires de ce lac sauvage. Voyez-vous cet homme absorbé dans des méditations profondes, assis sur un énorme *bois de dérive échoué* sur le sable ou sur le tronc vermoulu *d'un cypre* abattu par la foudre ? A son attitude pensive, aux larmes qui coulent de ses yeux, vous le prendriez volontiers pour un poète *lakiste* ; pas du tout : *c'est le vieil avocat madré blanchi dans la chicane* dont je vous ai parlé dans ma préface. Il vient retremper son âme à la source intarissable de la nature ; fuyant le tourbillon d'une foule que l'or a rendue athée, il est tout étonné de trouver dans le vol et le cri du goéland, dans les soupirs des roseaux, dans les plaintes des flots expirant sur le rivage, je ne sais quelle attendrissante poésie qui fait entrer peu à peu la paix dans sa conscience troublée et d'immortelles espérances dans son cœur.

(3) Aux bords du Boufouca frapper à notre porte

Boufouca ! Que de fois ce nom retentira dans mes vers ! Que de souvenirs pour mon cœur dans l'appellation indienne de ce bayou inconnu ! Oui, c'est sur les bords du *Bove fouca*, le *bayou fiévreux* (il a été ainsi nommé à cause de ses exhalaisons malsaines), c'est

sur les rives du *Bayou-Liberté* (entre nom caractéristique de cet humble ruisseau), que l'homme est caché comme l'oiseau dans son nid de mousse, que l'homme s'apperçoit qu'il est *libre*. Rien de plus pittoresque que les bords de ce bayou sauvage. De distance en distance on aperçoit des tombes solitaires et abandonnées [illegible] le tombeau d'une jeune fille qui a vécu l'espace d'un matin. Plus loin, n'est-ce le tertre où dort un vieux chasseur des forêts, on dirait un *tumulus* indien. Sur ces tombeaux agrestes s'élancent et redonnent [illegible] pas abondant la verdure éternelle est un symbole d'immortalité. Sur le bayou c'est une légère gondole qui sillonne l'eau comme un crocodile; plus loin, c'est une pirogue qui nage et tourne avec l'agilité du marsouin. Quel est ce volcan en éruption dont on aperçoit à l'horizon les tourbillons de flamme et de fumée? C'est un fourneau de briques que brûlent des nègres laborieux, en faisant retentir l'air de cris de joie et de chansons improvisées. Bon [illegible] un paradis terrestre pour nos *pauvres esclaves*, comme pour les maîtres à qui ils doivent leur bonheur.

(4) Sur les bords ombreux du Lacombe

Le Bayou Lacombe est un ruisseau du désert, frère du Bonfouca, arrosant les mêmes savanes, les mêmes pins où chantent les mêmes oiseaux, l'étourneau, le moqueur, le cardinal et le mélancolique *whip poor will*. C'est surtout au printemps que la nature méridionale apparaît dans les forêts que baignent ces deux bayous, avec toute sa magnificence. Les arbrisseaux aux bourgeons rougissants rappellent le "*ver rubens*" de Virgile. Les nénuphars, les lys sauvages, les coquelicots dorés, les campanules bleues des cantons humides refleurissent; les pins au fût séculaire [illegible] de mousse; le copalme fait étinceler au soleil ses cristaux de résine odorante; le lézard vert aux rouges bajoues s'effile en [illegible] bruit et court sur les feuilles sèches; les perdrix élèvent du sein des prairies qui reverdissent leur chant [illegible] et tendre et appellent avec amour; le serpent *lézard-sonnette* dort immobile et roulé [illegible] encore par l'hiver, dans la [illegible] mille fleurs règnent à la fois, les unes s'épanouissent dans les branches d'un chêne déraciné, d'autres élèvent leurs corolles empourprées à la pointe d'un vieux [illegible] noirci par la flamme; d'autres s'élancent, s'arrondissent, ondulent, serpentent d'arbre en arbre, à la cime des [illegible]. La jeunesse de la nature semble renouvelée comme celle de l'aigle.

(5) Dans l'ingrate patrie orphelin isolé

Ces vers ont été composés dans un accès de boutade poétique. Loin d'accuser mes compatriotes d'indifférence et d'ingratitude, je suis heureux et fier de la fraternelle bienveillance avec laquelle ils ont toujours accueilli mes faibles essais poétiques. C'est grâce à leur généreux patronage que j'ai pu publier ces *Fleurs d'Amérique*. Aussi ce nouveau recueil de poésies leur est respectueusement dédié et je dis avec reconnaissance à chacun de mes sensés lecteurs: *Non tam donum considera quam dantis amorem*.

(6) Comme la belle enfant que Gauthier dans ses vers
Nous peint courant, pieds nus, sous les manguiers verts.

Les lectrices louisianaises nous sauront gré de citer tout entière cette pièce inspirée où le poète chante une *beauté créole des Antilles.*

CE MONDE-CI ET L'AUTRE

Vos premières saisons à peine sont écloses,
Enfant ! et vous avez déjà vu plus de choses
Qu'un vieillard qui trébuche au seuil de son tombeau !
Tout ce que la nature a de grand et de beau,
Tout ce que Dieu nous fit de sublimes spectacles
Les deux mondes ensemble avec tous leurs miracles
Que n'avez-vous pas vu ! les montagnes, la mer,
La neige et les palmiers, le printemps et l'hiver,
L'Europe décrépite et la jeune Amérique ;
Car votre peau dorée au soleil du tropique,
De brune comme un jais que vous l'aviez d'abord
S'est faite presque blanche à nos étés du nord
— Votre enfance joyeuse a passé comme un rêve
Dans la verte savane et sur la blonde grève,
Le vent vous apportait des parfums inconnus,
Le sauvage Océan baisait vos beaux pieds nus,
Et comme une nourrice au seuil de sa demeure
Chante et jette un hochet au nouveau né qui pleure,
Quand il vous voyait triste il poussait devant vous
Ses coquilles de nacre et son murmure doux
— Pour vous laisser passer jam-roses et lianes
Ecartaient dans les bois leurs rideaux diaphanes,
Les tamariniers en fleurs vous prêtaient des abris,
Vous aviez pour jouer des nids de colibris
Les papillons dorés vous éventaient de l'aile,
L'oiseau-mouche valsait avec la demoiselle,
Les magnolias penchaient la tête en souriant,
La fontaine au flot clair s'en allait babillant,
Les bengalis coquets se miraient à son onde.
Vous chantaient leur romance et seule et vagabonde,
Vous marchiez sans savoir par les petits chemins
Un refrain à la bouche et des fleurs dans les mains !
Aux heures du midi, nonchalante Créole,
Vous aviez le hamac et la sieste espagnole,
Et la bonne négresse aux dents blanches qui rit,
Chassant les maringouins d'auprès de votre lit
Vous aviez tous les biens, heureuse créature !
La belle liberté dans la belle nature !
Et puis un grand désir d'inconnu vous a pris,
Vous avez voulu voir et la France et Paris,
La brise a du vaisseau fait enfler la bannière,
Le vieux monstre Océan secouant sa crinière,
Et courbant devant vous sa tête de lion,
Sur son épaule bleue avec soumission,

Vous a jusques aux bords de la France aimée,
Sans regret une fois fidèlement portée
Après celles de Dieu les merveilles de l'art
Ont étonné votre âme et votre regard ;
Vous avez vu nos tours, nos palais, nos églises,
Nos monuments tout noirs et nos coupoles grises,
Nos beaux jardins royaux, où de Grèce venus
Étrangers comme nous tressaillent les dieux nus,
Notre ciel morne et froid, notre horizon de brume
Où chaque maison dresse une guérite qui fume
Quel spectacle pour vous, ô fille du soleil !
Vous toute brune encor de son baiser vermeil !
La pluie a ruisselé sur vos vitres jaunies
Et triste entre vos sœurs au foyer réunies
En entendant pleurer les bûches dans le feu,
Vous avez regretté l'Amérique au ciel bleu
Et la mer amoureuse avec ses tièdes lames
Qui se brodent d'argent et chantent sous les rames,
Les beaux bananiers verts, les palmiers chevelus,
Les manguiers tordant leurs bras irrésolus,
Toute cette nature orientale et chaude
Où chaque herbe fleurit et semble une émeraude,
Et vous avez souffert, votre cœur a saigné
Vos yeux se sont levés vers un ciel gris baigné
D'un serpent étrange et d'un brouillard de houille,
Vers ces arbres chargés d'un feuillage de rouille,
Et vous avez compris le pâle ennui du désert,
Que loin du sol natal votre âme se perd,
Qu'il vous faut le soleil et la blanche rosée
Dont vous étiez le lis toute jeune arrosée,
Les haleines parfumées des brises de la mer,
La place libre au ciel, l'espace et le grand air,
Et pour y recueillir l'hysope et des poètes
Au fond de vous trouva des âmes toutes prêtes,
Au charme mélodieux que votre voix put sien
Le parfum de regret chantant le souvenir
De ces petits détails de mille circonstances
Les vers naissant ou fuyant et se groupant par stances,
Chaque larme ferrée et happée à vos yeux
Se condensait en perle, en joyau précieux
Dans le rythme profond notre jeune pensée
Brillait plus sereinement chaque jour enchâssée,
Vous avez pénétré les mystères de l'art
Aussi toute éplorée avant votre départ,
Pour vous baiser au front la belle poésie
Vous a parmi ses sœurs sans apparu choisie,
Pour dire votre amour et ce cœur sans voix
Entre deux univers Dieu vous a fait le choix
Vous avez pris de l'un heureux sort que le vôtre
De vous y voir faire aimer et regretter dans l'autre

(7) Poussent bientôt au toit des maisons consolées
Leurs les blancs réseaux des nocturnes gelées !

On sait que les premières *gelées blanches* font disparaître la *fièvre jaune*, comme par enchantement.

(8) Aux rives des bayous où croît le vert *tala*.

Tala, latanier

(9) L'Atala de ton cœur, l'amoureuse *tsiqua*.

Tsiqua, femme, épouse

(10) Te confiant en *Houllou-Sta*.

Houllou-Sta ou *Sta Houllou*, le grand être, l'être supérieur. — *Sta (etat)*, être, — *Houllou (olou)*, supérieur

(11) Des cyprès chevelus vêtus de gris *chômon*.

Chômon, mousse. C'est cette mousse qui couvre les arbres de la Louisiane, et qui, selon Chateaubriand, festonne quelque yeuse isolée, la fait ressembler à un *fantôme traînant après lui ses longs voiles*.

(12) Oh ! vous regretterez les rives du Saint-Jean

Le Saint Jean est un petit bayou qui débouche au lac Pontchartrain. Il a environ deux lieues de cours ; il est situé à environ un mille de la Nouvelle-Orléans et communique avec cette ville par le canal Carondelet. A la tête de ce canal se réunissent les goélettes qui entretiennent le commerce de coton, briques, bois, goudron, chaux, sable, etc., entre la Nouvelle-Orléans et les paroisses situées sur les bords du lac Pontchartrain. Les rives de ce bayou offrent un paysage triste et monotone. On a pratiqué sur l'une des rives un chemin pavé de coquilles sur lequel volent, l'après-midi, [illegible]. Rien n'interrompt le silence qui plane sur cette agreste rivière, si ce n'est le chant nasillard des nègres remorquant quelque goélette à la cordelle, ou le refrain de quelque pêcheur espagnol qui se rend à la ville, en pirogue, avec la prise de la journée. Un peu avant la jonction du bayou avec le canal surgissent de fraîches et riantes villas dont s'exhalent les parfums des roses, des magnolias et du jasmin de Tombecbé. A quelques pas de ces charmantes villas on aperçoit un cimetière, triste et lugubre champ de repos où l'herbe semble croître à regret, sur lequel le silence et l'oubli pèsent de tout leur poids ; puis sur les deux bords du canal, un terrain nu, humide, boueux, semé de sauvageons noirs et de plantes chétives. Quand on remonte ce canal le cœur se resserre, l'homme se sent trop seul, l'œil demande en vain une distraction au paysage ; mais bientôt apparaît l'ancien cimetière, le cimetière de nos pères ; une croix s'élève au loin... c'est la ville, c'est la civilisation

(12 bis) O mon *pini* des bois de la *Rivière aux Perles*.

Pini pimoché, pirogue. *Pini tchito*, goëlette, navire. *Pini-polus-so*, chaland. *Pini-fouma*, bateau à vapeur.

(13) Le Tombecbé reflète etc.

Le *Tombecbé* est une charmante rivière de l'Alabama. Ses rives sont magnifiques à voir lorsqu'elles sont garnies de franges garlandées de ce jasmin connu sous le nom de *Chevelure de Vénus*. Ses principaux tributaires sont le *Bouta-ak chê*, le *Shon kokoua-kam*, le *Tebia*, le *Noxoubé* etc.

(14) De l'*habitation* que baptisa vieux *Paul*

L'habitation Paul fut ainsi nommée d'après un vieux nègre esclave qui y vécut longtemps dans la solitude, comme son homonyme du désert et mourut presque aussi âgé que le chêne séculaire qui ombrageait sa hutte érémitique.

(15) Voyageurs, selon le terme de Shakspire

On écrit le nom de ce grand génie de tant de manières différentes que nous avons pu l'écrire aussi, sans l'estropier.

(16) Comme toi m'envoler au lointain Itasca, etc.

Un de mes plus doux rêves c'est de pouvoir visiter un jour ce beau lac où le royal Meschacébé — *regnator aquarum* — prend sa source. Quand le Mississipi sort de l'Itasca, il n'est qu'un paisible ruisseau d'eau d'une admirable limpidité. Ses eaux ne deviennent bourbeuses que lorsque celles du Missouri s'y mêlent. C'est ainsi que la vie d'un jeune homme ne commence à se troubler que lorsqu'il rencontre un ami corrompu qui le pousse et l'entraîne au mal.

— *Itasca*, lisez.

(17) A toi la vie errante où comme Daniel, etc.

Qui n'a entendu parler de Daniel Boone, ce héros des forêts du Kentucky, ce pionnier immortel que Byron a chanté et dont Cooper nous a décrit les exploits et les aventures sous le nom de *Hawk eye* (Œil de faucon). Emigrant de la Caroline du Nord avec l'infaillible instinct de l'Indien voyageur il gravit les montagnes, il descend dans les vallées, il franchit des bois sans sentier où jamais le pied de l'homme blanc n'a laissé de traces; seul avec Dieu et la Nature, il poursuit sa course audacieuse. La Providence semble guider l'aventureux Américain et lui crier: Marche! marche! Son pied s'est posé sur les vertes et ondulantes collines du Kentucky, son œil ravi embrasse avec amour le territoire immense et fertile que son courage et sa persévérance vont conquérir. Il vit seul environné d'Indiens ennemis car le Kentucky est le grand rendez-vous de toutes les tribus chasseresses et les terribles batailles qu'elles se sont livrées pour sa possession la métropole l'ont fait baptiser du nom de *Terre de sang*, *the Bloody ground*. Il ne connaît jamais deux nuits de suite ou mê-

ses enfants il parvient alors à déposer ses ruses connues. Il est fait cependant plusieurs fois prisonnier, échappe à la mort comme par miracle, trompe la vigilance de ses gardiens et rentre encore en liberté dans les forêts voisines. Il retourne à la Caroline du Nord, émigre de nouveau avec toute sa famille; son fils aîné est tué par les sauvages dans une escarmouche; sa fille est emmenée prisonnière. Il jure de la rendre et il la rend à la liberté. Le nom de Daniel Boone appartient désormais à l'histoire de notre pays; son nom est vénéré dans le Kentucky. Il est mort chargé d'années dans les solitudes reculées du Missouri. La vie de Daniel est une suite intéressante d'aventures sauvages mais poétiques; c'est un magnifique sujet de poëme ou de roman. Ses premières années, sa longue captivité parmi les tribus indiennes ne peuvent manquer d'inspirer un jour quelque grand poëte ou quelque grand romancier de l'Amérique.

Ah! que de fois en relisant la vie de cet héroïque chasseur-anachorète de l'Amérique, je me suis écrié avec l'auteur des *Sonnets*:

Oh! que je voudrais donc me créer une vie
Dans quelque coin de terre ignoré de l'homme,
Loin du bruit qui nous trouble au sein de la cité,
Comme Daniel Boone en un désert jeté,
Comme lui m'isolant de la famille humaine,
Fuyant les [illegible] libre dans mon domaine!
O Boone, ô vieux chasseur, que je [illegible]
[illegible] au bord du Missouri,
Que de fois j'ai rêvé dans ma tristesse amère,
Ta Bible et ton fusil, ton calme et ta prière,
Tes haltes sous tant d'arbres et ta course en tout lieu,
Ton mépris de nos biens, et ton amour pour Dieu!

(18) Sur ce vieux général que sa gloire protége.

La gloire militaire du vainqueur de Buena-Vista ne l'a pas protégé [illegible] les partis, en Amérique [illegible] sans entrailles [illegible] pardonner : *accende* ignoscere.

(19) Aimés tant regrettés des forêts d'Arkansas.

Quels beaux noms j'ai laissés dans les forêts d'Arkansas! Cependant leur langue n'est pas la langue de ma mère, comme est la *langue de mes frères. The English language* (comme je l'ai écrit dans une petite brochure publiée à Fort-Smith) *is not my mother tongue but it is my brother language.* Eh! pourrais-je ne pas aimer, ne pas admirer la langue de l'auteur d'Evangéline et d'Hiawatha, la langue de Prescott et de Bancroft, de Washington Irving et de Hawthorne, de Heckm et de Emerson? Comment ne pas aimer, ne pas admirer la langue de Beecher Brown, de Cooper, de Clay, de Calhoun et de Daniel Webster!

Lecteurs, quel beau pays que l'Arkansas! — Dans l'Arkansas on s'enrichit sûrement, mais lentement. L'Arkansas n'est pas la Californie, [illegible]. Les mines d'or de l'Arkansas, ce sont l'énergie, l'industrie, la persévérance, la patience, le travail et l'écono-

pue ! nègres donc vers les forêts giboyeuses, vers les prairies plantureuses de l'Arkansas, ouvriers aventureux, intrépides et laborieux ! Ne craignez rien ! Dieu bénira votre travail, car il est toujours avec les hommes de bonne volonté. Mais cordonniers, ne vous penchez pas seulement sur l'alène, forgerons ne demandez pas votre pain quotidien au marteau et à l'enclume seulement ; charpentiers, ne mettez pas toute votre espérance dans le rabot, la scie et l'herminette : sachez aussi, au besoin (et il le faudra), manier la hache, sillonner un sol rebelle avec la charrue, gravir les roches et traverser les prairies, la carabine sur l'épaule, à la poursuite du léger chevreuil ou de l'ours noir, farouche habitant des montagnes ; sachez conduire d'une main audacieuse un lourd waggon qui trébuche et qui crie, ballotté comme un vaisseau au sein de la tempête, sur des rocs à pic sur les bords glissants des précipices. Faites-vous tout à fait comme l'Américain, que sa devise soit la vôtre : *Go ahead !* en avant ! Rayez de votre dictionnaire le mot *impossible* : pour réussir en ce monde, comme pour se sauver dans l'autre, il ne faut qu'une chose : le *vouloir !* Venez donc, venez habiter les forêts où le Chevalier Bossu a vécu si heureux, sous le wigwam, dans la tribu chasseresse des *Acançás*, venez, mais armez-vous de foi, d'énergie et de patience, et soyez bien convaincus qu'on trouve la fortune et le bonheur dans le travail. Le travail est le plus puissant des leviers ; le travail triomphe de tout, comme dit Virgile : le travail comme la foi soulève et déplace les montagnes !

Appuyée sur la Religion, le Travail et la Liberté, la société américaine semble obéir à la voix de Dieu même qui lui crie : Marche, marche ! On peut dire du peuple américain ce qu'on a dit d'un esprit audacieux : *Il ira loin car il croit tout ce qu'il dit.* Le dix-neuvième siècle est pour ce peuple un siècle de travail, d'industrie, de mouvement, de défrichements, de desséchements de marais, de percements de montagnes ; l'œuvre de ce peuple est immense et difficile, laissez-le l'achever. Ne demandez pas à cette nation de défricheurs des poëmes exquis, les œuvres [illegible] de l'Europe artistique ; et cependant l'on voit déjà poindre l'aube resplendissante des Beaux-Arts en Amérique !

(20) Avez-vous visité le monde de Soumet ?

Nous faisons ici allusion à la *Divine Épopée*.

(21) Libres, voguant vers Mandeville, etc.

Mandeville est un charmant village situé au bord du lac Pontchartrain, dans la paroisse St-Tammany, dans cette partie occidentale de l'ancienne Floride, qui a été annexée à la Louisiane. Sur la blanche grève du lac s'élèvent de vénérables chênes séculaires festonnés de longs voiles de mousse pendante, d'où se fait entendre le fifre du moqueur ou le sifflet du cardinal. Si vous vous éloignez un peu de ces yeuses druidiques, vous pénétrez dans de frais corridors de vertes magnolias et de copalmes aux feuilles étoilées. Un quart d'heure de marche vous conduit à une sombre forêt de pins

Aimez-vous la pêche ? Le bayou Curtin, ruisseau ombré et agreste, est à deux pas et avez-vous suspendu à votre « *hameçon perfide* » (style Boileau) « *le poisson trop avide* ». Êtes-vous amateur de chasse ? Vous pouvez au point du jour, aller surprendre le lapin, « parmi le thym et la rosée » ou interrompre sur les hauteurs chargées de beaux sorghos le joyeux repas de la grive gloutonne. Préférez-vous les promenades sur l'eau ? L'azur étincelant du lac, les lames qui [illegible] et amoureusement, la brise aromatique et voluptueuse qui caresse et berce les flots, vous invitent à y promener votre indolence, [illegible], votre barque ou votre pirogue. Êtes-vous nageur ? Vous pouvez, comme un marsouin, plonger et replonger joyeusement sous les vagues enflammées par les premiers et les derniers rayons du soleil. Êtes-vous gastronome ? Le restaurateur [illegible] artiste distingué qui est [illegible] comme d'autres naissent poëtes [illegible] inspiré des Vatels de la France, est prêt à vous donner une preuve sans réplique de son incontestable génie culinaire. Aimez-vous la lecture, la rêverie, la méditation, la prière, l'amour ? La solitude, « *cette méditatrice si tendre*, » et le désert, « *ce grand consolateur* » vous invitent, vous appellent, vous attendent. Oh ! quelle délicieuse oasis que Mandeville ! Aussi ce pittoresque village sorte [illegible] retraite d'été, devient de plus en plus populaire. Deux des citoyens les plus distingués de la Louisiane y ont trouvé un refuge contre les [illegible] caniculaires de la Nouvelle-Orléans. Voyez-vous ces deux maisons [illegible] rustiques, cachées comme des nids sous les arbres ? C'est là [illegible] comme deux oiseaux, le Dr [illegible], et l'illustre orateur [illegible] Manuel [illegible] la tribune [illegible]. Là, loin du barreau, du [illegible], du [illegible] de la nature, plus [illegible] *consultus ubi* [illegible] plus de [illegible] capitaines qui [illegible] *remontrer à un docteur* [illegible] *le far-niente* le pays, l'un par [illegible], la forêt [illegible] et l'espace [illegible].

O vous, qui vous sentez à l'étroit dans la bourse prison des grandes capitales de l'Europe [illegible] dans l'atmosphère [illegible] des [illegible] populeuses de l'Ancien Monde, vous qui éprouvez le besoin de vous rapprocher de la nature [illegible] rassasiés [illegible] poétiques, des [illegible], vous qui à tort ou à raison, maudissez la forme de gouvernement sous lequel vous vivez et vous plaignez du despotisme [illegible] que tous vos efforts révolutionnaires ne peuvent réussir à abattre ou ne parviendront à renverser que pour plonger votre pays natal dans l'abîme de l'anarchie [illegible] plus redoutable que la tyrannie d'un seul [illegible] au lieu de vous plaindre d'un ordre de choses que vous ne pouvez changer d'un pouvoir [illegible] peut-être, mais que la majorité de vos concitoyens croit nécessaire à la sécurité publique et à la prospérité générale, au lieu de maudire une patrie où la presse est muselée, où la tribune est muette, où la pensée est étouffée, où les ailes de l'éloquence et de la poésie ne peuvent plus déployer toute l'envergure de leur essor, au lieu de ramper obstinément sur un sol que vous croyez [illegible] indigne de vos grands cœurs et de vos grandes âmes, sachez vouloir et avec l'aide d'une volonté virile et inébranlable Expatriez-vous. L'exil a effrayé-t-il Dante ? A-t-il pas vécu et chanté dans l'exil ? N'a-t-il pas préféré les tristesses de la terre étrangère aux joies de la patrie ? N'a-t-il pas aussi [illegible]

plus revoir Florence que d'y retourner déshonoré et humilié par le pardon de ses ennemis? L'exil! c'est le refuge des âmes fortes, des cœurs généreux, des esprits indépendants; c'est là souvent que le génie se féconde dans la douleur; c'est la *fontaine aux fonds* d'où les Donels de la poésie que sortent rajeunis et fortifiés; c'est la fontaine qui retrempe et purifie, régénère et renouvelle le vieil homme! O vous qui souffrez, vous qui êtes lassés d'une patrie que vous ne croyez plus digne de vous, ou qui vous ont répudiés d'elle, venez! Venez, poètes, artistes, orateurs, publicistes, éloquents apôtres évangéliques, venez! Notre grande nature sera pour vous comme pour Chateaubriand un refuge contre les tempêtes révolutionnaires. Venez! Nos grands bois majestueux, nos vierges forêts consolatrices, auront pour vous des abris inaccessibles et des solitudes impénétrables; vous vous sentirez soulagés à l'ombre hospitalière de nos arbres géants; vous oublierez une patrie ingrate ou aveugle, *pour ne plus aimer que Dieu seul*, et vous sentirez comme un lâvre de paix entrer et couler dans votre âme et dans votre cœur. Venez! nos savanes et nos prairies vous attendent! C'est là qu'a vécu, libre et heureux, loin de notre politique qui dessèche et ossifie le cœur, Audubon, l'intrépide voyageur, le poète aventureux de la science ornithologique.

(22) Vers les bords du Castin Bayou

Dans la note précédente nous avons déjà parlé de ce bayou sauvage. Il est très poissonneux. Son véritable nom est *Casté-Bayouc* (le bayou aux panns).

(23) Sur le *pins-loune* franchissant l'océan

Pens louue, bateau à vapeur.

(24) Mieux que Thomas, vous avez su prouver, etc

Le docteur Thomas, médecin français, que regrette la Nouvelle-Orléans, a écrit un intéressant traité sur la fièvre jaune

(25) On voit glaner et Lambert et Guesnard

MM. Lambert et Guesnard sont deux médecins distingués, natifs de la Louisiane

Le docteur Lambert exerce toujours sa profession à la Nouvelle-Orléans, et se dévoue à son nombreuse et reconnaissante clientèle

Le docteur Guesnard, après avoir fait une fortune rapide dans son pays, est retourné à Paris pour y poursuivre ses études médicales avec cet amour enthousiaste de la science qui est la passion et le bonheur des intelligences d'élite

Le corps médical de la Nlle-Orléans compte aussi, parmi ses membres, les plus illustres le docteur Faget, auteur d'un beau livre couronné par la Faculté de Caen, livre où se révèle l'homme de fer, le hardi penseur et le savant; le docteur C. Dillery, écrivain spirituel et élégant, publiciste fécond et profond; le docteur Armand Mercier, l'un des opérateurs les plus experts des États-Unis, et d'autres praticiens qui rivalisent de zèle et de talent, et font honneur aux maîtres savants sous lesquels ils ont étudié à Paris

(26) Le commerce de Man Lison

Man Lison était tout simplement une négresse marchande qui achetait cher, vendait à bon marché, et croyait se rattraper sur la quantité.

(27) En vendant du lait sans chevrettes

On sait que l'eau du Mississipi contient un grand nombre de petites chevrettes : la présence d'une malencontreuse chevrette noyée dans le lait baptisé a souvent trahi la maladroite supercherie de maint laitier et de mainte laitière.

(28) En vain l'abolitionniste, etc.

Oh ! comment assez flétrir l'impudente hypocrisie des Gens du Nord ?

« Au Nord la loi a cru devoir affranchir les nègres, l'opinion qui est cent fois plus forte que la loi civile a créé pour ces malheureux une condition sociale encore inconnue et la pire des conditions : *celle d'esclaves sans maîtres*, selon la réflexion très juste du colonel Hamilton. »

Eh bien ! alors pourquoi reproche-t-on au Sud de ne pas abolir l'esclavage ? Croit-on que ce soit par cupidité, par avarice, que le Sud conserve des esclaves ? Pense-t-on que le Sud puisse abolir l'esclavage ? Pas encore, mais le Sud qui aime les esclaves plus que les abolitionistes ne peuvent les aimer, le Sud sait que le sort de *l'esclave sans maître* est pire que celui de l'esclave qui a un maître, il est vrai, mais du maître qui l'aime, le protège, le moralise, l'évangélise, le perfectionne de jour en jour, et prépare ainsi la race noire aux destinées plus ou moins prochaines dont Dieu seul a le secret. Philanthropes des deux mondes, payez-nous nos esclaves et nous sommes prêts à vous les abandonner... mais que dis-je ? Cela même n'est pas *facultatif*, et l'humanité nous fera un devoir de les garder. Ces nègres nous le diront : de les livrer ainsi à des mains étrangères, à un avenir incertain, à une *extermination* mille fois plus cruelle que l'esclavage ? N'a-t-on pas vu il y a quelques années les nègres émancipés par le millionnaire Macdonogh maudire le vaisseau qui allait les emporter loin des bords du Meschacébé, maudire le bienfaiteur inhumain qui les faisait déporter philanthropiquement à Libéria ?

Au reste, pour tout homme de bonne foi, l'esclavage n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois. Non seulement les vieux colons ne ménageaient pas leurs nègres, mais ils ne ménageaient pas davantage leurs fils et leurs neveux. Ils étaient d'autant plus sévères pour les autres (comme dit quelque part Tacite) qu'on l'avait été pour eux. Elle est éteinte et ne reviendra plus, cette race de planteurs et de colons qui travaillaient près de leurs nègres, avec des culottes de *toile retroussées* jusqu'aux genoux, qui allaient voir les demoiselles en *cowichés*, espèce de sabots de peau de bœuf...

Aujourd'hui c'est bien différent ! Le planteur contemporain est créole, courtier, gastronome, amoureux de la sieste et du far niente, fumeur infatigable, grand liseur de gazettes ; ses mains d'homme de la ville et de la pêche ; il s'en remet sur les nègres de tous les travaux de la plantation.

Et puis, depuis que la traite a été abolie, les esclaves ne sont plus des nègres barbares du Congo, de la Guinée ou du Sénégal, mais des indigènes. Aussi ils sont plus civilisés, plus intelligents, plus doux, plus aimants, plus susceptibles de reconnaissance et de dévouement.

On ne le croit pas, mais il n'en est pas moins vrai qu'il existe entre le maître et l'esclave un lien de douce amitié, une espèce de parenté. Quelle famille louisianaise ne parle de pas son vieil Domé [illegible] Patrice ? Oh ! mon Dieu, que d'amour naturellement chez [illegible] de cœurs héroïques parmi nos nègres et nos négresses ! Que de [illegible] de dévouement je pourrais raconter, si je ne craignais de trop [illegible] ces notes ! Cependant, lecteurs, il faut que je vous raconte [illegible] entre mille lequel vous révélera toute la bonté d'une âme de négresse. J'avais douze ans ; ma mère après de longs et douloureux combats avait consenti à me laisser partir pour la France pour y achever mon éducation. Le jour de mon départ, au moment où j'allais franchir le seuil de la porte de cour, pour me rendre à bord du vaisseau qui m'attendait, je me sentis tout-à-coup retenu par le pan de mon habit. Je me retournai : c'était Rosette, la gardienne de mon enfance, celle que j'avais longtemps appelée *Maman* ! Elle me disait : « Et quoi ! mon fils, me dit-elle, tu pars ainsi sans me dire adieu ! Pauvre enfant, tu vas si loin ! Qui prendra soin de toi ? Mais que la volonté de Dieu soit faite ! Ne nous oublie pas, sois bien sage, et que Dieu te bénisse ! Tout le monde t'a fait son petit cadeau, je n'ai que cela, mais ce n'est pas lourd… mais enfin ne me refuse pas ! » Puis elle s'éloigna en pleurant.

Oh ! comment l'homme du Sud n'aimerait-il pas le nègre compagnon de son enfance, ou compagnon de ses excursions de chasse ou de pêche ? Comment n'aimerait-il pas la négresse qui l'a allaité de son lait et endormi tant de fois dans ses bras ? Comment n'aurait-il pas une affection respectueuse pour le vieux Nestor à cheveux blancs qui le faisait danser tout enfant sur ses genoux, en lui chantant quelque chanson mélancolique, ou qui lui contait, de sa parole éloquent et pittoresque, quelque légende merveilleuse d'Afrique ? Ah ! que de fois j'ai vu un habitant pleurer la mort d'un nègre qui lui rappelait tout un passé d'innocence et de bonheur. Que de fois j'ai vu un nègre pleurer le maître qui lui rappelait l'enfance, mais surtout pour l'esclave ! Que de fois une jeune fille créole a ouvert son cœur, en pleurant, à sa vieille *moman* la noire, quand elle n'osait l'ouvrir à sa mère !

O philanthropes négrophiles, que vous comprenez peu le cœur humain et ce fonds inépuisable de tendresse, de sympathie, de solidarité, de fraternité, qui rapproche toujours le cœur de l'homme du cœur de l'homme et l'âme de la femme de l'âme de la femme ! Oh ! que le vieil Homère comprenait mieux la nature humaine !

(29) Qui donc est libre ? Est-ce l'avare ?…

Les nègres sont plus malins qu'on ne croit. Quelques-uns ont beaucoup d'expérience, ayant appartenu, tour à tour, à un avocat, à un négociant, à un usurier, à un ivrogne, à un joueur, et quelques-uns même *à un maître d'école ou à un poëte*.

Plus d'un nègre a osé dire la vérité à son maître avec la franchise cavalière de Davus d'Horace. Le nègre d'un ivrogne, ayant été châtié par lui pour s'être enivré, lui dit avec sang froid : " *Au moins donnez-moi le bon exemple* " Le maître frappé du courage et de la présence d'esprit de son esclave, lui pardonna, profita de la leçon et se corrigea.

Les nègres sont des critiques impitoyables des vices et des défauts de leurs maîtres. Dans les longues veillées du camp, ils se moquent, avec une malicieuse gaieté, des ridicules de Monsieur, de Madame et de Mademoiselle.

(30) Envier le sort de Soulé

Qui ne connaît Soulé ? Ce nom a retenti dans tous les journaux du monde lorsque l'illustre citoyen américain qui le porte, représentait notre République en Espagne. Mais si le monde entier connaît l'homme politique l'éloquent orateur, le hardi ambassadeur, on ignore généralement la politesse exquise, l'affabilité séduisante, l'hospitalité princière, la générosité proverbiale, l'amabilité, la bonté, la bonhomie de l'homme privé.

(31) Étranger, voilà ton histoire !

Étrangers, je vous aime. J'appartiens à une famille généreuse et chevaleresque qui a toujours été bonne et hospitalière pour le pèlerin et l'étranger sur les rives du grand fleuve comme sur les bords de l'obscur Bonfouca et de l'inconnu Lacombe.

Français, je vous aime : mon père était Français, mes vieux professeurs et mes chers condisciples bretons sont Français, mes meilleurs amis sont Français ou d'origine française. J'ai écrit quelque part, souvenez-vous-en : *I love not France less but America more !*

Anglais, je vous aime et je respecte en vous les compatriotes de Milton, de Shakspeare, de Byron, de Walter Scott et de Tennyson ; j'admire l'Angleterre, cette forteresse inexpugnable, ce boulevard vivant de la liberté en Europe, l'Angleterre où les victimes échappées à la hache des révolutions, où la vertu proscrite, où le génie exilé ont toujours trouvé une hospitalité si courageuse et un asile sacré et inviolable.

Irlandais, je vous aime : n'êtes-vous pas les descendants de ces catholiques, si admirés par Augustin Thierry, les fils de ces martyrs dont la foi toujours ancienne et toujours nouvelle, toujours inébranlable et toujours victorieuse, a triomphé de tant de révolutions, a survécu aux persécutions les plus barbares et les plus iniques durant tant de siècles ? N'êtes-vous pas les fils des héros chrétiens qui embrassaient la croix en face des bourreaux ? N'êtes-vous pas les concitoyens de Thomas Moore et d'O'Connell ?

Allemands, je vous aime ! Ne parlez-vous pas la langue de Gœthe et de Schiller, de Klopstock et de Gœrrès ? N'êtes-vous pas les enfants de ces vieilles bandes aguerries qu'a chantées et immortalisées Uhland ? Ah ! répétez longtemps encore, répétez toujours aux échos de nos fleuves et de nos forêts les divines symphonies de Beethoven !...

Espagnols, je vous crois ! N'êtes-vous pas les dignes héritiers de la gloire du Cid, les dignes héritiers de la gloire de Cervantes, de Calderon, de Lopez de Vega, de Balboa et de Donoso Cortès ? N'êtes-vous pas les dignes fils de cette nation guerrière et patriotique qui sut défendre si héroïquement le vieux sol de l'Ibérie contre les redoutables armées de Napoléon ?

Italiens, je vous aime ! C'est à la foi, c'est à l'audace, c'est au génie d'un Italien, d'un Génois, que nous devons la découverte de l'Amérique notre pays. Oui, je vous aime compatriotes de Christophe Colomb, et je vois en vous les glorieux représentants de cette race qui fit briller la poésie et l'héroïsme dans tous les siècles, depuis Virgile jusqu'au Dante, depuis Raphaël jusqu'à Canova, depuis Saint-Pierre jusqu'à Pie IX.....

Oui, étrangers, je vous aime, et je respecte en vous les enfants exilés des plus beaux, des plus poétiques, des plus artistiques, des plus héroïques pays de la terre ; mais c'est parce que je vous aime, c'est parce que je vous respecte, que je crois avoir le droit, et que c'est pour moi un devoir, de vous dire la vérité ! Ne vous échauffez pas et raisonnons.

Vous avez cru devoir renoncer soit à la France, soit à l'Angleterre, soit à l'Irlande, soit à l'Allemagne, soit à l'Espagne, soit à l'Italie, pour vous faire naturaliser Américains ! C'est fort bien. Oublier son pays natal est une *impossibilité*, je le sais, je le sens, je le crois, je le dis, et il ne me serait pas difficile de le prouver ; mais enfin je veux bien admettre que vous avez fait un miracle, *un fait surnaturel, une exception surhumaine*, et je suppose que vous êtes aussi bien Américains que *Yankee pur sang*. Pourquoi alors vous [illegible] dénigrer votre pays adoptif, médire de ses institutions et de ses grands hommes, sympathiser avec ses ennemis, [illegible] en contester les victoires, [illegible] son soleil, son climat, [illegible] ses [illegible] ? Pourquoi [illegible] Peuple sans génie militaire, où est ton Napoléon ? Peuple sans génie poétique, où sont tes poètes ? Peuple sans génie épique, où est ton Dante ? Peuple sans génie tragique, où est ton Shakespeare ? Peuple sans génie comique, où est ton Molière ? Peuple sans génie architectural, où est ton Michel-Ange ? Peuple sans génie artistique, où est ton Canova, ton David, ton Raphaël ? Peuple sans génie musical, où est ton Mozart, où est ton Rossini ? Peuple sans génie oratoire, où est ton Mirabeau, ton Pitt, ton Sheridan ? Peuple sans génie théologique, où est ton Bossuet, où est ton Saint-Thomas d'Aquin ?... Ah ! vous, vous avez beau vouloir oublier votre patrie natale pour n'aimer plus que votre patrie adoptive, vos efforts sont vains. La nature a conservé toujours ses droits éternels et imprescriptibles, elle crie malgré vous au fond de vos cœurs. Vous vous faites illusion, ô étrangers ! L'homme n'oublie pas plus sa patrie natale qu'il n'oublie sa mère, qu'il n'oublie la première femme qu'il a aimée. Eh bien ! citoyens naturalisés, hommes infortunés que nous ne [illegible] pas, mais nous plaignons, nous n'exigeons pas de vous l'impossible, nous n'exigeons pas de vous que vous oubliiez une patrie à laquelle vous attachent malgré vous tous les souvenirs sacrés de la tombe et du berceau ; mais nous exigeons de vous que vous soyez reconnaissants envers la noble et généreuse patrie adoptive qui vous a donné ce [illegible] la liberté et un gagne-pain, nous exigeons impérieusement de vous

à défaut d'amour, un respectueux et fraternel silence : *Est non parva prudentia silere in tempore malo.* Nous avons nos défauts : quel peuple n'a pas les siens? Nous avons des faibles, des préjugés : quelle nation en est exempte? Mais vous appartient-il de vous ériger en censeurs moroses du noble et grand pays qui fut toujours et qui est encore votre bienfaiteur?... Et vous vous trouvez à l'étroit dans nos trente et un États et dans nos immenses territoires : si notre vaste ciel vous pèse, si l'air manque ici à vos poumons, eh bien! la grande route des nations est-elle fermée? Est-ce que la terre de la liberté vous retient, vous enchaîne, vous emprisonne?...

Mais non, étrangers, restez parmi nous sous le ciel hospitalier de l'Amérique : les États-Unis sont assez vastes pour nous et pour vous. Il y a ici place au soleil pour tout le monde. Mais fuyez comme un enfer le terrain brûlant, l'atmosphère enflammée de la politique; craignez de n'être que d'aveugles marionnettes entre les doigts des meneurs égoïstes qui vous flattent et qui vous méprisent; n'ayez qu'une ambition : celle du travail, celle de la noble indépendance qui en est toujours la récompense, faites comme la plupart des Américains pur sang : aspirent-ils aux places, aux emplois publics, aux honneurs politiques? Non, ils les redoutent ou les dédaignent. Ils les abandonnent aux capacités ambitieuses, aux volontés remuantes, aux nullités vaniteuses et aux médiocrités faméliques. Ah! pour les obtenir ces places, ces emplois publics, ces honneurs politiques, à combien de démarches avilissantes ne faut-il pas se soumettre? A combien de bassesses, de déboires, de déconvenues ne faut-il pas se résigner? A quelles ignobles menées, à quelles infâmes intrigues, à quelles frauduleuses manœuvres, à quelles rixes brutales, à quelles bestiales orgies, à quels mensonges, à quelles calomnies, à quels parjures ne faut-il pas avoir recours?... Je vous le répète, faites comme font la plupart des Américains, comme j'ai toujours fait moi-même. Vous vous plaignez d'être les *parias*, les Tantales de la politique, *d'être les fils de l'esclave et non les fils de Sara?...* Ah! réjouissez-vous plutôt de votre heureuse obscurité! La vie privée est bien plus noble, bien plus indépendante que la vie publique. Laissez à d'autres le triste honneur de servir le peuple, « *cet aveugle qui se sert de son bâton pour repousser ses guides.* » Ne mendiez pas les faveurs d'une « *foule énergumène à qui toute modération est suspecte, et toute autorité, celle même de la renommée, odieuse.* »

Étrangers, c'est une voix amie, médiatrice et impartiale qui s'élève pour vous arrêter au bord de l'abîme où vous poussent des flatteurs hypocrites et de fanatiques démagogues. Écoutez-la. Réfléchissez, étrangers, et faites bien votre examen de conscience. Ceux que vous appelez vos ennemis ont pu avoir des torts, mais êtes-vous donc si innocents? Réfléchissez! et pesez bien ces sages paroles du vieil Homère : « Qui voudrait le disputer à l'ami qui l'a reçu dans ses « foyers? Insensé qui dans une terre étrangère oserait défier celui « qui lui a donné un asile; dans sa folle vanité il blesserait toutes « les convenances et nuirait à tous ses intérêts. »

(32) Ainsi que Barnett à Chalmette.

Barnett, vétéran d'Égypte, qui après avoir vaillamment combattu sous le drapeau de la République française, signala de nouveau sa valeur sous l'étendard étoilé de la République américaine, à la bataille

du 8 Janvier 1815. Les Français y rivalisèrent, sous Jackson, d'héroïsme avec les Américains et vengèrent d'avance Waterloo. — On sait que dans cette glorieuse journée les Anglais furent taillés en pièces.

> Et *John Bull* honteux et confus,
> Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

(33) Anacréon et Béranger.

Deux fois j'ai eu le bonheur de voir Béranger, l'Anacréon de la France : la première fois à Fontainebleau et plus tard aux funérailles d'Armand Carrel, à Saint-Mandé. L'aimable chansonnier a-t-il gardé le souvenir du *visiteur sauvage* qu'il engageait si spirituellement *à se civiliser un peu?* Quant à moi, je vois, j'entends encore, de l'œil et de l'oreille du cœur, le poète qui m'a si paternellement accueilli dans sa mille de

(34) Tu revois
Dans tous tes souvenirs Saint-Germain l'Auxerrois.

A Saint-Germain-l'Auxerrois s'associe un de mes plus doux souvenirs de Paris. C'est à deux pas de cette *église*, alors abandonnée à la solitude, que j'achetai chez un bouquiniste un exemplaire du recueil de poésies de M. Turquety intitulé : *Amour et Foi*. Je ne connaissais alors le poète breton ni personnellement ni de réputation. Il m'avait suffi pour apprécier son livre d'en lire quelques feuillets. Ce volume, je le possède encore ; il m'a accompagné en pirogue, en goëlette, en bateau à vapeur, dans la cabine, sous la hutte, sous la tente, sous l'ajoupa, sous le wigwam ; il m'a suivi dans les forêts du Kentucky, aux bords des rivières de l'Ohio, sur les montagnes de l'Arkansas ; il a traversé avec moi trois fois l'Océan.

M. Turquety est du petit nombre des poètes français dont j'admire, non seulement le talent, mais les hautes convictions religieuses. Et je ne suis pas le seul à les aimer et à les admirer.

Les poètes de la France ne se doutent peut-être pas qu'ils ont parmi les chasseurs obscurs de la Louisiane les admirateurs les plus passionnés et les plus enthousiastes. Poètes, poètes, que de fois nous avons récité vos vers dans les solitudes les plus éloignées, dans les déserts connus et fréquentés seulement de l'Indien et du chevreuil, sur les grèves inhabitées des lacs où le crocodile dort paresseusement au soleil, où le héron anachorète reste des heures entières immobile et comme accablé d'une tristesse incomprise ! Quel écho de nos forêts n'a pas retenu quelque note sublime de vos *Harmonies poétiques* et de vos *Symphonies?* A la chasse, sur les lagons herbeux, près des tisons du cabanage, sous la tente dressée sur le sable et parmi les roseaux du Pontchartrain, au bourdonnement des moustiques affamés, au rauque coassement de la grenouille bovine, au chant nocturne du whip-poor-will, aux cris des grues, des oies et des outardes voyageuses, que de fois nous avons, en rein, récité, chanté, commenté et admiré vos vers ! Oui, nous admirons, nous aimons vos vers, et nous conservons précieusement vos œuvres.

Un jour, éprouvant un invincible besoin de solitude, je m'enfonçai au hasard dans le désert. J'avais à la main un exemplaire des poésies

de Barbier (petite édition de Bruxelles), et dans mes courses capricieuses à travers les forêts, les marécages et les prairies, je le laissai tomber dans les hautes herbes parmi les fleurs. Huit jours après un matin quel fut mon bonheur quand la femme d'un chasseur indien me rapporta le livre tant regretté, encore tout humide et parfumé de rosée!

(35) Loin de la Louisiane et loin de son vieux Nil.

La physionomie de la Louisiane est triste. Le voyageur dont le regard s'est reposé avec amour sur les cimes bleuâtres de Cuba et de Saint-Domingue, surgissant tour-à-tour de l'Océan comme une merveilleuse révélation du monde pressenti par Colomb, le voyageur, se sent tout-à-coup déchu de son admiration première lorsqu'il approche de la Louisiane. Quand de la pointe du mât un matelot a crié Terre! le voyageur étend ses regards : mais rien ne se dessine à l'horizon. Il attribue d'abord cette absence de tout objet visible à l'éloignement. Le navire approche : rien encore. On n'aperçoit de toutes parts qu'une masse informe de nuages gris. Déjà le navire est entré dans les eaux du fleuve : une nappe unda... onde boueuse et jaune. Nul parfum de fleurs inconnues n'arrive de ces bords inhabités ; nul oiseau ne vient témoigner de la vie! Et nous-mêmes, nous fils bannis qui la pleurions, nous qui appelions de nos vœux le jour du retour, à peine si nous pouvons reconnaître la terre natale : *ingemuisque reperta*.

Oh! surtout, si quelque perte douloureuse nous a affligés pendant l'exil, si un père nous a été enlevé, si une mère nous a été ravie... Oh! alors nous nous sentons oppressés d'une invincible mélancolie, et détournant nos regards de cette terre maudite, nous sommes tentés d'adresser au Meschacébé le vers que Byron adressait au Tibre :

Rise with thy yellow waves and mantle her distress!

Partout l'image de la mort, de la destruction, du cahos. Partout le silence et l'immobilité : on dirait que les eaux du déluge viennent de se retirer de ces rivages désolés. Ces vautours funèbres que nous apercevons, ces pâles goelands qui tournoient mélancoliquement dans une atmosphère pluvieuse, semblent moins une création de la nature qu'une création de notre imagination. Et ces voix qui tout-à-coup s'élèvent du rivage? Ce sont les coasses ... des grenouilles bovines. On dirait les mugissements de mille taureaux sauvages : effrayante et lugubre harmonie.

Aussi l'imagination des poètes louisianais doit nécessairement être empreinte de tristesse. Ce fleuve qui roule pêle-mêle les débris de cent forêts, ces rivages couverts d'amas d'arbres de toute espèce, ces plaines chaque matin enveloppées d'épais brouillards, et le jour brûlées des feux du soleil; ces cyprières qui balancent au vent leurs longs rideaux de mousse blanche ou noire ; cet oiseau funèbre *ministre de mort, minister of death*, qu'on rencontre partout, planant au-dessus de la ville, ou caché dans l'épaisseur des bois, toujours morne, toujours silencieux ; ces oiseaux de nuit, le mangeur-maringouins, la chouette, le chat-huant aux éclats de rire démoniaque, le mélancolique whip-poor-will et le sombre et solitaire hibou ; le bourdonnement monotone des moustiques, les mugissements de la grenouille-monstre de nos marécages, le chant triste du nègre qui passe en pirogue sur

le fleuve, du Kentuckien qui pousse son chaland à la rame, ou du cabotene assis près du feu sur le rivage, tout invite au recueillement à la tristesse. Non, la Louisiane n'est pas la terre enchantée de Chateaubriand, c'est le sol des méditations et des rêveries mélancoliques. Notre soleil est beau, mais ce n'est pas le soleil des Antilles, notre terre est belle, mais ce n'est pas la terre des Antilles, notre ciel est beau, mais ce n'est pas le ciel des Antilles. La Louisiane est une beauté pâle et voilée. Ne la déshonorons pas en voulant l'embellir. Dépeignons-la telle qu'elle est, avec sa physionomie âpre, austère, sauvage. Ne trompons pas les voyageurs ; ne leur parlons pas de *nouvel Eden*, de *Terre Promise*, ne leur disons pas : Poètes, venez vous reposer à l'ombre des forêts de Chanaan ! Non ! mais disons-leur : Si vous êtes fatigués des hommes, si votre cœur a besoin de solitude, si le tourbillon des métropoles donne trop d'activité à votre pensée, si l'amour idolâtre de la créature produit en vous l'oubli de Dieu et des merveilles de la nature, si vous voulez que votre âme se retrempe, se refonde, se purifie, se régénère à la grande source de toute poésie, venez visiter notre Louisiane ! Venez demander des émotions à son fleuve, à ses rivières, à ses savanes, à ses forêts vierges ! Venez apprendre ce que peut pour l'âme malade un chant d'oiseau, un souffle de prairie, un parfum inconnu de plantes et de fleurs sauvages, l'aspect de ces solitudes majestueuses qui se prolongent à l'infini, la rencontre imprévue d'un homme là où l'on se croyait seul avec Dieu, l'ivresse, l'extase des rêveries et des promenades au fond des bois, à l'ombre des verts sanguinas ou sur le monticule muet des tombes indiennes ! Venez, cette terre n'est point inhospitalière ; *inhospitalias*, cette grande nature vous dévoilera des beautés qu'elle nous cacha, comme elle en dévoila à Chateaubriand ; elle aura pour vous, comme pour lui, des fleurs, des harmonies, des plantes nouvelles, venez ; la Nature donne aux poètes comme aux oiseaux la nourriture et un abri, et ne leur demande en retour que des chants !

(36) Le soleil, le berceau d'Audubon et de Viel.

On sait qu'Audubon et Viel sont natifs de la Louisiane. Tous les deux ont conquis une place distinguée dans les lettres, l'un, par sa belle traduction de *Télémaque* en vers *virgiliens*, l'autre, par un ouvrage magnifique sur l'Ornithologie de l'*Amérique du Nord*, éloquent et pittoresque *poème sur les oiseaux* !

(37) La négresse rieuse et la chaste ***taïque.***

La chasteté des femmes et des vierges Chactas est proverbiale. (Le mot *Chactas* ne dérive-t-il pas de *castus* ou de *castitas* ?) Oui, la chasteté des *taïques* (femmes) et des *loc-anlhes* (vierges) est à toute épreuve. A quoi attribuer cette chasteté ? Est-ce pudeur innée ? Est-ce horreur du mélange des races ? Est-ce défiance des Blancs ? Est-ce prescience de notre inconstance ? Je l'ignore, mais le fait est réel.

Il y a quelque chose de sacré pour moi dans toute la personne d'une vierge indienne. Quel calme dans son attitude pudique ! quelle ravissante pureté, quelle candeur, quelle douce sérénité dans l'expression de ce regard que nulle passion n'enflamme ! Comme sa tête se recourbe mollement avec une apparente mélancolie ! Comme ses bras se referment gracieusement sur sa poitrine, comme par un mouve-

ment de pudeur instinctive ! Que j'aime ce front que nulle pensée n'inquiète, cette innocence du berceau à l'âge où nos vierges sont déjà femmes !

Le sentiment se développe lentement chez les *loo-uthes* Chactas ; l'amour au désert ne ressemble pas à l'amour poétique, romanesque, artificiel des nations civilisées ! L'Indienne « *ne connaît pas les troubles du cœur, et n'a pas besoin de se défier de la solitude* ».

(38) Le nègre chansonnier et l'Indien chasseur

Pendant les sombres années d'exil auxquelles j'ai été condamné, je me souviens, avec un douloureux serrement de cœur, de mes amis de la tribu chasseresse des Chactas ! Oh ! que j'aime leur langue dont chaque mot, chaque accent me rappelle tout ce qui n'est plus, tout ce que j'ai aimé ! Oh ! oui les Chactas, leur dialecte harmonieusement accentué, leur costume sauvagement pittoresque, se mêlent et s'associent à tous mes souvenirs d'enfance. Je ne vois jamais sans émotion un homme, une femme, un vieillard, un enfant de cette tribu. J'aime surtout à rencontrer, après de longues années d'absence, les Chactas contemporains de mes premiers jours ! Que de fois, dans cet âge d'or de la vie, nous avons lutté, joué ensemble à la *raquette* ! Que de fois nous avons déniché ensemble à la pointe des arbres l'écureuil volant ou le moqueur ! Que de fois avec la longue sarbacane ou l'arc de bois de noyer, nous avons abattu l'étourneau de la savane ou la caille de prairie ! O fraîches et douces années de mon enfance à moitié sauvage ! O mes premières chasses lointaines où mes jeunes amis Chactas m'accompagnaient toujours ! Eau limpide des sources intarissables où nous buvions à côté de l'oiseau du ciel ! frêles cabanes d'écorce de pin que nous improvisions au désert ! que mon cœur vieilli et désenchanté vous regrette amèrement aujourd'hui et qu'il sent profondément la beauté de ce vers mélancolique de Byron :

Quel homme ne voudrait redevenir enfant?

(39) Si sur la terre impie où règne un Bonaparte

Nous ne sommes ici que l'écho d'une pensée admirablement exprimée par M. de la Laprade :

Qu'as-tu fait du Seigneur, peuple impie et frivole ?
Il t'avait confié son glaive et sa parole,
Son saint nom s'imprimait par tes mains en tout lieu,
Tes œuvres se nommaient jadis l'œuvre de Dieu.
Qu'as-tu fait de ses dons, de son Verbe lui-même ?
Par tes lèvres l'esprit a soufflé le blasphème ;
Ta longue autorité sur toute nation
N'enseigne que le doute et la dérision.
Tes scribes, tes docteurs ont dressé ton génie
A lapider les saints et Dieu par l'ironie,
A tourner en poison le verbe qui nourrit,
O honte ! et qu'à pousser la chair contre l'esprit.
Des sens et de l'orgueil la révolte insolente
A fait de toi sa voix sonore et turbulente ;
Prompt à donner l'exemple avec l'enseignement,
Oh ! tu t'es dans le mal comporté vaillamment.

Ta langue, si rapide à franchir la frontière
A porté haut et loin l'hymne de la matière
Tes pères, quand ton sang bouillait en eux trop fort,
Au cri de *Dieu le veut*, s'élançaient à la mort !
Aujourd'hui quand ton sol s'ébranle et que la foule
Disperse les débris d'un trône qui s'écroule,
Lorsque pour infliger leur juste peine aux rois,
Tu sembles commencer les guerres de la croix,
Quand tu sors, tel qu'un loup affamé sort d'un antre,
Un autre Dieu te guide, et ce Dieu, c'est le ventre !
Pour rallumer ton feu prêt à s'évanouir,
Il n'est plus qu'un seul mot, ce mot impur : *jouir*
(*Poèmes Évangéliques* pages 206, 207, 208).

(40) D'un héroïque effort, et malgré leurs clameurs,
Arrache-toi des bras de tes parents en pleurs.

Les parents vendéens me trouveront sans doute bien décidé, bien affirmatif bien *cruel* mais qu'ils lisent attentivement ce fragment d'une lettre de Daniel à sa sœur, dont il avait d'abord combattu la vocation religieuse :

" Longtemps je vous regrettai bien vivement, je vous pleurai, comme une morte, ma chère sœur, mais j'avais bien tort de vous pleurer. Car sans parler des douceurs, des félicités de la vertu, et de la force que donne une vocation sainte vous êtes moins perdue pour moi, vous êtes restée plus près de nous les vôtres en entrant en religion que vous ne l'eussiez été en entrant en ménage et en vous faisant une autre famille. Une religieuse reste plus sœur qu'une maîtresse de maison et qu'une mère de famille. Celle-ci chargée écrasée quelquefois de liens nouveaux et de nouveaux devoirs, sent naître chaque jour autour d'elle de nouvelles affections et de nouveaux soucis. Tout cela la préoccupe suffisamment pour la distraire de toute autre pensée, pour lui faire négliger ou même oublier tout autre attachement. Si elle pense encore à la famille où elle est née et si elle y revient, ce n'est souvent qu'après de longues calamités domestiques, et pour y chercher un asile contre des espérances trompées et des maux inattendus.

Religieuse au contraire, elle est sans autre engagement que ceux de l'esprit, sans autre joug que celui de la règle ; elle est toujours, par les liens terrestres du moins, à la famille qui l'a vue naître, tandis, je le *répète*, que dans toute autre carrière, dans toute autre condition d'existence, elle est toute entière à un mari peut-être indigne ou à des enfants peut-être ingrats car ce monde est généralement mauvais et rarement les bons cœurs y ont bonne part. Très volontiers, on y accepte, on surprend même leur tendresse et leur dévouement bien largement on y use de leur délicatesse, de leur sensibilité mais d'y répondre et de les leur rendre, telle n'est point l'habitude. Oh ! la partie est trop inégale entre la générosité qui se dévoue, qui s'immole ainsi et l'égoïsme brutal qui dévore tout et qui ne sent rien ! Cependant c'est là le danger que l'on court dans ce monde que l'on a *rêvé* si beau dans les jours où l'on rêvait !

Si donc on fait tant que se sacrifier, mieux vaut, certes, se sacrifier à Dieu; Dieu vous en tient compte et vous en récompense, tandis que trop souvent les hommes ne savent que vous en faire repentir. D'ailleurs se sacrifier à Dieu, c'est le plus doux, le moins orageux des sacrifices : il tient lieu, il exempte, il indemnise de tous les autres, et promet en outre une éternité de bonheur après une vie de repos.

Le repos, le calme, la paix! ah! les grandes choses, ma chère amie! ah! les grandes choses dans la vie! comme c'est beaucoup que de n'avoir pas des charges trop lourdes, d'être sans inquiétude sur les siens et sur soi, d'être tranquille, honoré et estimé! Que c'est beaucoup de n'être pas la femme d'un malhonnête homme ou le mari d'une malhonnête femme! Comme c'est beaucoup de n'être pas lié pour la vie à un être perfide et lâche, ou seulement antipathique à votre humeur et à vos goûts! Comme c'est beaucoup d'être hors des passions et de leurs tourments! Comme c'est beaucoup que l'absence du malheur, qu'un bonheur même négatif!

Car c'est triste, croyez-le, c'est triste pour l'individu sage et vertueux d'assister, les mains liées, à la ruine de sa famille et au naufrage de son honneur et de son nom, sans en pouvoir sauver rien pour le reste de sa vie que des souvenirs désolants! Cependant combien il en est à qui ce malheur arrive! Combien de mères de famille outragées, délaissées, ou plus malheureuses que dans le délaissement, n'ont plus qu'à pleurer sur elles-mêmes, et à conduire leurs enfants à travers les débris de ce qui devrait faire leur bonheur et leur gloire! Combien de pères de famille gémissent et s'efforcent en vain à écarter la misère de la tête chérie de leurs filles et à essuyer leur front vierge de la honte qu'y verse, en se jouant, une mère sans pitié, sans entrailles et sans âme!

Chose bizarre, jeu étrange et atroce du sort, ce sont presque toujours les bons qui se trouvent ainsi enchaînés aux méchants dans cet ordre fatal! les méchants sont fins, et comme s'ils étaient entourés d'un fluide réciproquement répulsif, ils se pressentent, ils se devinent et s'évitent sur la terre, de même que deux orages chargés de la même électricité, de la même foudre, s'évitent dans les cieux pour s'aller ruer sur ceux qui portent en eux un autre aimant, une électricité différente. Les bons sont simples au contraire : ils se cherchent peut-être, mais ils ne savent pas se trouver ni se reconnaître, et souvent ce ne sont que les méchants qu'ils rencontrent : car les méchants sont partout, les méchants veillent sans cesse et les bons dorment toujours.

Toujours aussi ou presque toujours il y a dans les liaisons et les unions d'ici-bas une moitié qui est grave, une autre qui est légère, une qui est sage et l'autre qui est folle, une qui souffre et l'autre qui jouit, une victime et un bourreau. Heureux donc ceux qui sont *seuls et libres!* Heureux ceux qui se sont mis à l'abri du flot des mers sociales, qui n'en voient les tempêtes que de la rive, et qui, comme vous, ma chère sœur, ne connaissent le naufrage que par les infortunés qu'ils en sauvent! Heureux ceux qui ne touchent aux misères humaines que pour les consoler, qui se sont fait un inviolable asile dans leur âme, et, dès ce monde, se sont en quelque sorte placés dans les cieux!

En parlant ainsi, ma chère sœur, ne pensez pas que j'oublie dans quel siècle je parle ! Oh ! c'est un siècle où il est des lumières qui sont grandes, mais aussi des erreurs qui sont énormes et des maximes insensées !...

Aussi, croyez le bien, il est peu d'âmes délicates et sensibles auxquelles avec une vraie vocation et du goût pour l'état religieux, cet état ne paraît un Eden protecteur, une calme et fraîche oasis, si surtout elles connaissent d'avance l'aridité des sables, la violence des vents de la vie, les maux du monde et les plaies du monde !

(41) Priant pour Marthe, ont pris la part de Madeleine.

Marthe a son mérite, mais Madeleine n'a-t-elle pas aussi le sien ? L'orateur apostolique qui agit si puissamment sur les cœurs et sur les âmes, où puise-t-il ses célestes inspirations ? N'est-ce pas dans la prière ? C'est l'oraison, c'est l'oraison qui crée l'orateur sacré. L'action bruyante et inquiète a-t-elle jamais valu un acte de foi intérieur, un acte de charité caché, un acte d'espérance connu de Dieu seul ?

(42) O cloîtres, saints abris, arches des cœurs souffrants, etc.

" Tous les monastères, dit le R. P. Millet, toutes ces communau-
" tés religieuses, si mal appréciées ou plutôt si indignement calom-
" niées, que sont-elles sinon d'immenses phalanstères où le temps se
" passe entre les exercices du corps et les travaux de la pensée ? "

Si nous voulions entasser ici les plus éclatants témoignages, en faveur des ordres religieux, nous pourrions citer des pages admirables de Chateaubriand, de Charles Nodier, d'Emile Deschamps, des extraits éloquents de Balmès, l'une des plus hautes intelligences de l'Espagne, de Burke, l'un des plus profonds penseurs de l'Angleterre, etc. Mais qui ne sait que les communautés religieuses sont la *pierre angulaire* de l'Eglise catholique ?...

(43) O cloîtres, saints abris, comme Bertondelli, etc.

On sait que Bertoudelli octogénaire embrassa l'état ecclésiastique, et consacra, à évangéliser l'Italie *les restes d'une voix qui tombait et d'une ardeur qui s'éteignait.* Les prédications passionnées de l'éloquent vieillard, réchauffant la foi attiédie des populations italiennes, firent trembler et reculer l'hérésie.

(44) De l'enfer qui l'attend croyant combler l'abîme.

La négation de l'enfer est la grande hérésie du siècle, l'hérésie à la mode, *l'hérésie populaire et cosmopolite.* Ne pas croire à l'enfer, *c'est être de son siècle : sæculum vocatur.*

Cette hérésie est à la mode, populaire, cosmopolite, je le crois bien ! c'est si commode, et surtout c'est si rassurant ! Va pour l'éternité des récompenses ! C'est naturel, c'est sage, c'est raisonnable, c'est logique, c'est *philosophique*, c'est *humanitaire*, ça se conçoit, c'est dans

l'ordre, c'est évident, cela se comprend comme *deux et deux font quatre*. Mais l'éternité des peines ! C'est trop subtil, trop énigmatique, trop incompréhensible. Fi ! allons donc ! à d'autres ! Laissez vous, cagots niais, dévotes hébétées, vous radotez, vous extravaguez : mieux vaudrait admettre *la quadrature du cercle*.

Ainsi donc, le plus beau triomphe de Satan sur la misère humaine, c'est d'être parvenu à se faire nier, et par conséquent, à faire nier l'enfer. Vous riez de l'enfer, messieurs les mondains ? mais *rira bien qui rira le dernier*. — Vous dites que vous serons bien *attrapés s'il n'y a pas d'enfer* ? Et vous *s'il y en a un* ? Prenez garde : le plus grand effort de l'esprit humain, c'est le doute. Vous pouvez douter de l'enfer, mais affirmer qu'il n'y en a point, vous ne le pouvez pas. Après tout, *le parti le plus prudent, le plus sûr* (un apôtre de l'incrédulité l'a dit), *c'est d'y croire*. St Augustin *y croyait*, et St Augustin n'était pas un sot ! Corneille *y croyait*, et vous l'appelez encore *le grand Corneille* ! Fénélon que vous aimez, que vous admirez tant, *y croyait*, et de l'aveu de Bossuet même, son terrible adversaire, Fénélon *avait de l'esprit à faire trembler* ! Chateaubriand *y croyait*, et le monde loin de le mépriser comme un esprit étroit, un cerveau étroit, le monde a épuisé la louange pour ce grand génie contemporain ! L'héroïque et savant Ozanam, que pleurent l'Église et la France, le plus populaire des professeurs de Paris, celui qui avait su grouper, autour de sa chaire éloquente, l'élite de la jeunesse française avide et enthousiaste de sa parole, Ozanam *y croyait* ! Lacordaire, enfin, le plus libéral des orateurs sacrés modernes, celui que le monde accepte, admire, aime, comme un nouveau Fénélon, Lacordaire *y croit* ! ...

Tous les peuples, tous les siècles depuis le berceau du monde jusqu'à nos jours, *ont cru* :

« Que l'avare Achéron ne lâche point sa proie ! »

Seuls, vous niez l'enfer. Mais en le niant l'empêcherez-vous d'être ? Vous dites que Dieu est bon ? Oui, Dieu est bon, mais il n'est pas *bonasse*. Il est miséricordieux, mais il est juste. S'il récompense en Dieu, éternellement, il punit aussi en Dieu, éternellement. S'il nous a donné une âme immortelle, il doit nous punir ou nous récompenser selon notre nature immortelle. S'il y a un paradis pour l'honnête homme, il y a un enfer pour le voleur, le faussaire, l'usurier, le juge prévaricateur ; s'il y a un paradis pour l'épouse chaste, il y a un enfer pour l'épouse adultère ; s'il y a un paradis pour le bon fils, il y a un enfer pour le fils dénaturé ; s'il y a un paradis pour le citoyen patriote, il y a un enfer pour le renégat traître à son pays, etc.

Quoi ! vous refusez d'obéir à la loi de Dieu, vous lui refusez ce que vous ne refusez pas à la créature, amour pour amour ; vous voulez, malgré ses ordres souverains, satisfaire toutes vos passions et toutes vos convoitises, et vous avez la stupidité d'espérer que, après quelques jours, quelques semaines, quelques mois, quelques années, *quelques siècles de purgatoire*, Dieu vous donnera son paradis ! Mais ne voyez-vous pas que vous faites de Dieu un dieu païen, l'es-

nlave, le valet, le complice de vos convoitises et de vos passions?... Ah! si Dieu donnait son paradis au crime aussi bien qu'à la vertu, à la luxure aussi bien qu'à la chasteté, à l'impiété aussi bien qu'à la foi, au blasphème aussi bien qu'à la prière, à l'orgueil aussi bien qu'à l'humilité, à l'égoïsme aussi bien qu'à l'amour, au bourreau aussi bien qu'à la victime, aux fils de Satan aussi bien qu'aux prédestinés et aux élus, Dieu ne serait plus Dieu! — Ah! mondains, mondains, si vous avez la stupidité d'espérer le ciel, malgré votre luxure, malgré votre impiété, malgré vos blasphèmes, malgré " le cynisme de vos apostasies," malgré votre orgueil, malgré votre ingratitude, malgré votre insensibilité, votre endurcissement, votre impénitence, " c'est qu'il y a au *fond dans la nature* qui sent qu'elle a besoin *de posséder Dieu*! " Hélas! hélas! l'homme se donne tant de peine pour se damner, tandis qu'il lui serait si facile de se sauver! Mondains, il en est temps encore. Jetez-vous dans les bras d'un Dieu paternel qui ne demande qu'à vous pardonner, " *qui ne veut pas que le pécheur périsse, mais qu'il se convertisse et qu'il vive*." Jetez-vous dans les bras de l'Église, notre mère et la vôtre: *vous êtes des brebis égarées, mais vous appartenez toujours au bercail*. Convertissez-vous donc. *Portez vos pensées plus haut*, comme dit Bossuet. Hommes grossiers, charnels, et mous, qui n'acceptez que la mesure qui ne comprenez ici-bas que le *plaisir*, ni n'avez jamais compris ni la nécessité, ni la grandeur, ni la bonté, ni la sainteté, ni la divinité de la douleur, hommes grossiers, charnels, animaux, il est naturel que vous n'admettiez, outre tombe, que l'éternité des récompenses, et que vous refusiez de croire à l'éternité des peines! L'éternité des peines, dites-vous! mais nous n'avons péché que très peu de temps, dix ans, vingt ans, cinquante ans... C'est vrai, j'en conviens, mais si vous avez cessé de pécher, ce n'est pas la volonté qui vous a manqué, mais le temps. La vieillesse, l'impuissance, la maladie, la mort, voilà ce qui a mis un terme à vos convoitises, à vos passions, à vos crimes peut-être... Vous le voyez donc, votre justification est impossible. Votre seule ressource est de vous convertir. Convertissez-vous donc: *mieux vaut tard que jamais*.

Si vous ne vous convertissez, si vous ne tendez vers Dieu un cœur *mourant* pour le prier " *d'accorder un pardon* " pour vous sauver, si vous ne *faites le plongeon*, comme tant d'autres qui étaient *courageux comme des lions*, tant que la maladie et la mort étaient éloignées, mais qui se montrèrent *poltrons comme des lézards* à l'approche de l'éternité, vous tomberez dans l'abîme qui se refermera sur vous sans pitié, et vous y resterez pour y souffrir *éternellement, éternellement*! — Ah! c'est vous qui l'aurez voulu! Dieu vous a aimés le premier et vous avez méprisé son amour; il vous a ouvert son cœur et vous lui avez fermé le nôtre; il vous a appelés amoureusement et vous êtes restés sourds et sourds à sa voix! Ah! comme l'a dit Lacordaire: si l'amour terrestre incompris, si l'amour humain méconnu, si l'amour d'ici-bas méprisé se change en haine, et se venge par un éternel abandon, croyez-vous que vous aurez impunément méconnu, méprisé, repoussé avec ingratitude l'amour d'un Dieu, *d'un Dieu qui vous a aimés jusqu'à mourir pour vous*!

A l'appui de cette note citons des pages d'une logique foudroyante, extraites d'un ouvrage de Marmdé, cet aigle de la jurisprudence moderne.

" L'éternité de l'enfer peut seule donner une juste idée de la liberté humaine, comme la liberté humaine peut seule expliquer l'éternité de l'enfer. — En effet Dieu veut l'ordre, il le veut nécessairement et par l'essence même de sa nature, il le veut absolument, partout et toujours, il ne peut pas ne pas le vouloir. Eh bien ! cet ordre qu'il veut forcément voir régner partout, voilà que, par le plus étrange mystère, il confère à une chétive créature la puissance de le détruire ! Dans tel cas donné, comme toujours, Dieu veut l'ordre ; *moi, homme, je veux le désordre, et c'est le désordre qui aura lieu !* Dieu, c'est-à-dire la justice suprême, l'infinie sagesse, la souveraine puissance, la logique absolue, l'éternelle raison des choses, veut l'ORDRE, c'est-à-dire le juste, le bon, le vrai, ce qui doit être. — L'homme, être créé, faible, dépendant et borné, veut le DÉSORDRE, c'est-à-dire l'injustice, le mal, le non-sens, l'absurde, le néant ; et dans ce conflit qui semblerait ne pouvoir pas être, mais qui pourtant existe, ce conflit dont l'existence même est déjà un grand mystère, voilà que, par un mystère plus grand encore, l'absurde l'emporte sur l'éternelle raison, le néant sur l'être, à la vue et au sein même du Tout-Puissant qui veut l'ordre, *et* le désordre qui sera, parce que moi, homme, de par mon *droit de liberté*, j'ai voulu le désordre !... Prodige inouï, fait incompréhensible au dernier degré, dans lequel Dieu brise sa puissance pour nous conférer une puissance qui s'exerce à l'encontre de la sienne, pose des limites à son pouvoir infini pour attribuer l'infinité au pouvoir de l'homme, et cesse en quelque sorte d'être Dieu pour dire avec vérité : je vous ai fait des dieux. *Ecce dii estis vos.*"

Eh bien ! méditez donc les lois constitutives de notre être ; méditez l'étrange puissance dont Dieu a doué le génie de l'homme, au lieu d'insulter à la grandeur de Dieu et à la grandeur de votre nature par l'irréflexion et la plaisanterie ; méditez cette force immense de volonté que rien au monde ne saurait briser, cette liberté d'esprit absolue, illimitée, infinie, qui s'exerce librement à l'encontre de tous, à l'encontre de Dieu même ; et alors si vous n'êtes pas de ces êtres assez abrutis pour trouver que entre l'homme et son chien il n'y a de différence que l'habit, vous comprendrez facilement l'éternité des peines, vous croirez à l'éternité des peines, vous serez sûrs de l'éternité des peines, preuve suprême de la sublimité des facultés dont elle doit punir l'abus.

Sans une sanction infinie, sans l'éternelle durée du châtiment l'homme obéissant à la violence de désir, à l'immensité de la passion eût pu crier à Dieu : Tu t'es désarmé toi-même, je te braverai sans crainte, tu m'as donné une puissance infinie de sentiment, eh bien, j'aime infiniment cet objet défendu ; tu m'as donné une puissance infinie de volonté, eh bien ! cet objet je le veux d'une volonté infinie et je le posséderai, sur les tourments, à toi seul de faire borné et le néant un jour terminera mon crime triomphant et ta puissance imprudemment tronquée.

Avec la nature humaine moins grande, moins puissante, je ne concevrais pas l'enfer éternel. Avec la nature humaine telle que Dieu l'a faite, je ne concevrais point qu'il n'existât point.

Non celui qui ne croit pas à l'éternité des peines futures n'a pas la conscience complète de la liberté, de la dignité humaine, et il n'en sent pas toute la valeur ce n'est pas une âme vraiment grande. Réciproquement celui qui n'a pas le sentiment profond de la liberté ne saurait s'expliquer l'*éternité* des peines. Hommes libéraux qui n'êtes pas catholiques, vous êtes inconséquents car vous proclamez le principe et vous niez son effet; catholiques qui n'êtes pas libéraux, vous êtes inconséquents car vous admettez l'effet et vous niez son principe. ***Liberté, enfer éternel***, ce sont là deux idées que la logique enchaîne l'une à l'autre: accepter la première sans descendre à la seconde, accepter la seconde sans remonter à la première c'est s'arrêter en chemin et ne saisir que la moitié des choses.

(*Etudes de Science Religieuse*, par V. MARCADÉ, page 388 à 392.)

Nous engageons tous les hommes de bonne volonté et de bonne foi qui cherchent sérieusement la vérité, nous engageons surtout tous les esprits d'élite de notre Barreau, à lire, à relire, à méditer ce beau et consciencieux travail de M. Marcadé l'une des plus profondes, des plus lucides et des plus éloquentes démonstrations de la religion.

(45) Oui, malgré les clameurs d'Emerson, de Davis, etc

La ***Democratic Review***, dans le numéro de septembre 1851, page 285, fait passer à travers un feu roulant de plaisanteries l'ignoble apôtre de l'*Amour harmonial*. M. Davis est l'inventeur soi-disant inspiré de cette ***religion de l'adultère*** qui a réussi si facilement à exploiter la misère du Nord, mais que le bon sens du Sud repousse et poursuit impitoyablement de ses sifflets et de ses huées.

THE GREAT HARMONIA; being a Philosopher's Revelation of the Natural, Spiritual, and Celestial Universe. By Andrew Jackson Davis, author, &c. Benjamin B. Mussey & Co

"Mr Davis informs us in his preface, that he must be considered "infallible" The work is greatly superior to the first work of the author as a literary production, and in no wise behind it in humbug. The following quotation may serve as an amusing specimen. After stating that ***love is a female*** and ***wisdom a male***, and that the union of these is a true marriage, the author proceeds

"There is no happiness separate from true conjugal association One spirit cannot resist the attraction of another spirit. It is simply wisdom searching for love, or love for wisdom It is not strange that the heart seeketh its true associate; because, unless we comprehend and realise the truth that the Deity, the universe, and the human soul, are constructed and subsisting upon the principles of male and female — positive and negative — or love and wisdom, it is easy and natural to understand the attraction which the dependent

soul feels towards its true companion. It is soul seeking for soul — life for life — love for wisdom — spirit for happiness. Yes, it is when the soul realizes its relation to or dependence upon others, and especially its particular dependence upon One, that it begins to seek for itself. * * * * *

" Every individual is born married: every male and female, every love and wisdom, has a *true* and *eternal* companion. This marriage is by supreme sanction, and is sanctified by angelic harmony. It depends not upon personal beauty or education, neither upon wealth, position, time, situation, age or circumstance: it is the spontaneous and inseparable conjunction of affinity with affinity, principle with principle, and spirit with spirit.

' In reply to the question, " will all individuals married in this life, continue to live together in the spirit world? " I received the following vision. In England, in the city of London, I saw a gentleman undergoing the metamorphosis called death. He had been for several years married to an uncongenial companion; they had frequently and severely injured and insulted each other, and were quite dissimilar in their temperament, habits, attractions and desires. From the scene of his departure, my perceptions were directed to a dying Turkish lady, in Constantinople, who, according to the eastern custom of polygamy, had been a favorite wife of the Sultan. The two deaths or transformations occurred at the same moment: and when the two spirits were emancipated from the body and from the superficial restrictions of society, they ascended — and by the irresistible attraction of conjugal affinity, and in accordance with the law of perfect spiritual adaptation, they approached each other, and rapturously embracing, manifested the fullest realization of the beautiful fact that they were eternally one. '

This rhapsodical balderdash contrasts strongly with the remarkable reply of Christ to a similar question, " there shall be neither marrying, nor giving in marriage. " It is a paltry theft of Joe Smith's notion of spiritual wives, and is worthy of so expert a garbage gleaner as the dreaming author."

Si tu dis vrai, Davis, s'il est vrai que la femme,
Sous un *aimant astral* sentant vibrer son âme,
Tend à se rapprocher, sûrement chaque jour,
D'un cœur *harmonial* qui lui promet l'amour;
Si tu dis vrai Davis, et s'il est vrai que l'homme,
De la *sphère étoilée* interrogeant le dôme,
Du *Monde des esprits* disciple initié
Gravite, s'élançant vers sa *sainte moitié*;
Qui sait?... Ah! du Congo quelque nègre peut être
Est *l'âme-sœur* de Stowe, et *l'être* de son *être*,
Et quelque noire amante, au bord du Sénégal,
Garde au cœur de Greeley son cœur *harmonial* ! ..
Et toi barde Titan, apôtre *humanitaire*,
Poète *sidéral*, dédaigneux de la terre,

Pseudo-mystique Harris, tremble : peut-être un jour,
Obéissant aux lois d'un *électrique* amour,
Dans les bras d'une épouse de race disparate
Tombera tout-à-coup... quelque *aqueux* Tête-plate !....

(46) Oui, comme Salurzo le céleste chanteur, etc

" Salurzo naquit en Toscane vers l'an 1538, et brilla dans sa jeunesse comme orateur et comme poète ! Continuateur enthousiaste et disciple passionné de Sainte-Catherine-de-Sienne et du séraphique François d'Assise, il popularisa, par la puissance de la haute poésie mystique et de l'éloquence sacrée, toutes les grandes vérités catholiques. Ce fut l'un des plus dévoués collaborateurs de la Bienheureuse Bernardine ou Jeanne-de-la-Croix dans sa croisade apostolique contre l'hérésie qui menaçait de dissoudre la société en Allemagne et en Italie. Salurzo, par l'enthousiasme sacré de ses poèmes mystiques, reinue, électrisa la fibre populaire en Italie, et, révolutionnant ce peuple artistique et passionné, lui imprima un immense élan vers le bien. Ses opuscules inspirés rayonnaient, comme un fluide régénérateur, d'un bout de l'Italie à l'autre et rallumèrent la foi presque éteinte de ses contemporains. Les gens de foi timéde et mondaine, de dévotion routinière et bourgeoise, blâmaient hypocritement l'enthousiasme religieux de Salurzo et l'accusaient de fanatisme et de folie; mais sourd aux clameurs des médiocrités envieuses et tracassières, l'héroïque *fou* poursuivit sa course et continua à semer partout hardiment le bon grain de sa sainte parole et de ses beaux vers.

" Salurzo mourut en 1617, mais les nombreux écrits qu'il laissa après lui continuèrent l'œuvre qu'il avait commencée pendant sa vie."

(47) De ton verbe vengeur frappe avec énergie
Les apôtres menteurs de l'antique magie

Un Louisianais, ne aussi plus initié que nous aux mystères de la *renaissance* de l'antique Magie, a bien voulu improviser pour nous les réflexions suivantes. Spiritistes, écoutez !

" L'antique Magie, en changeant de nom et de forme, n'a pas changé de nature. Le premier magicien, le premier fascinateur, caché sous la forme brillante et tortueuse du serpent, ce fut Lucifer tombé, l'archange apostat, le père du mensonge et de l'imposture, le séducteur d'Eve et le fondateur du Paganisme.

" Dès l'origine du mal par la révolte et le péché, à la *gnose* et à l'*océde* divines le démon opposa la *gnose* et l'*océde* infernales, c'est-à-dire la Magie, la Théurgie Astrale, le Magnétisme, le culte idolâtrique ; et depuis Caïn et Cham jusqu'à Swedenborg et Mesmer, Andrew Jackson Davis et Thomas L. Harris, il a eu ses initiés et ses adorateurs, ses dupes et ses victimes impies. L'Orient et l'Occident ont entendu les faux oracles de l'Enfer, et les révolutions sociales ont attesté la puissance et l'action *surhumaines* de l'antique Adversaire, du *prince des fils de l'orgueil*.

" Toute hérésie fallacieuse est fille de l'orgueil et de la volupté ; c'est l'orgueil et la volupté que l'on trouve au fond de toutes les sec-

les anti-catholiques, malgré le voile spirituel dont se couvre l'Esprit impur et ténébreux qui les suscite et les propage en se déguisant et transformant en Ange de lumière, quel c'est l'orgueil et la volupté, le culte de la raison superbe affranchie de la loi, le culte de la licence et de l'anarchie, le culte du mal et de Satan.

Les nouveaux *Gnostiques*, les *Spiritualistes*, ou *Nécromants* des États-Unis ne diffèrent pas de ceux que l'Orient vit naître en si grand nombre : tristes dupes et victimes de l'Esprit de ténèbres, dont ils sont les esclaves *médiums*, les organes aveugles et menteurs, ces orgueilleux ignorants nient même l'existence du maître sous l'empire duquel ils parlent, écrivent et agissent pour séduire et corrompre les âmes imprudentes ou téméraires qu'une coupable curiosité attire vers tout ce qui paraît excentrique, étrange et prodigieux.

« Pour mieux réussir à tromper les hommes, le démon prend un masque, il copie Dieu, cherchant à imiter ses voies ; il donne au mensonge le couleur de la vérité, et feignant la divinité par une apparence menteuse, il oppose à la parole et aux œuvres divines sa parole et ses œuvres ; mais il a soin de les couvrir d'un manteau brillant. Quand il dresse ses pièges, il se cache, il se dissimule, il s'enveloppe du mystère ; c'est ce serpent qui ourdit ses trames dans l'ombre avec une adresse habile et qui n'attaque qu'au sein des ténèbres quand on a peine à saisir la main invisible d'où partent les coups qui blessent et tuent l'âme. »

Ainsi il emprunte la forme d'un ange, les traits et la voix d'un mort ; il parle, il opère des prodiges et fascine les criminels adeptes de la science occulte, et les *Spiritualistes* modernes.

Les *manifestations spirituelles* ne sont que des *manifestations infernales*. Le démon disposant à son gré des *Puissances de l'air*, est ce terrible thaumaturge, il possède corps et âmes tous les *Barnums* du mysticisme charnel et du socialisme anarchique ; il est l'inventeur des *humbugs* magiques et la magie ténébreuse de la démagogie. Que de dupes, que de victimes ne fait-il pas chaque jour ! Il a établi sa presse prolifique en cœur de la Cité Impériale ; c'est de l'antre magnétique de Partridge et Brittan que sortent, pour éblouir les lecteurs crédules et *morbides*, toutes les communications, révélations et inspirations des esprits, en prose et en vers, toutes les nouvelles utopies sociales et religieuses des somnambules clairvoyants, des prophètes et prophétesses du règne de la GRANDE HARMONIE, des chantres lyriques de l'AGE SUR FUTUR. Et les corruptions hypocrites ou audacieux de ces doctrines trompeuses, les apôtres exaltés de l'indépendance universelle, du blasphème et de l'impiété, portent la désolation dans les familles et le désordre dans la société ! Le *Dieu Fluide*, l'esprit immonde de Python (c'est ainsi qu'il faut l'appeler) recrute des prosélytes dans tous les rangs de la société américaine. Enfants, femmes, ministres, magistrats, hérétiques de toutes sectes semblent saisis et emportés vers l'abîme par le vertige *fluidique* ! Et ce qui se passe en Amérique c'est que le contre-coup de ce qui se passe en Europe ! « Les sociétés modernes, disait naguère Donoso Cortès, atteintes d'une secrète inquiétude et d'un mal obscur dans ses causes, mystérieux dans son essence et diabolique dans ses ré-

sultats *fuient le repos comme un ennui*, et s'abandonnent à la merci de toutes les forces centrifuges, cherchent je ne sais quel centre dans je ne sais quels abîmes.

Au milieu de tous ces éléments de désordre et de dissolution, de ce vaste conflit d'idées révolutionnaires, de toutes ces passions contraires, heureux les enfants fidèles de l'Église, ceux qui se trouvent dans la barque divine de Saint Pierre, qui voient briller sur eux l'étoile de Marie, et qui ont pour boucliers impénétrables la *prière* et les *sacrements* !

Oh! oui, en voyant les progrès du mal dans sa nouvelle manifestation diabolique, nous comprenons aujourd'hui l'importance des travaux de l'illustre Görrès sur la MYSTIQUE DIVINE, NATURELLE ET DIABOLIQUE. Avec ce regard prophétique que donne le génie appuyé sur une longue expérience, il apercevait déjà les premiers symptômes de ces désordres monstrueux de l'esprit et du cœur que nous voyons se produire au grand jour sous nos yeux. Il voyait se préparer pour un avenir prochain une nouvelle manifestation des puissances infernales, semblables à celles que nous offre le paganisme antique, et il croyait qu'il était urgent de prémunir les esprits contre ce nouveau danger en déterminant les signes auxquels on peut distinguer les opérations du démon de celles de Dieu et de la nature, et en traçant d'une main ferme les limites qui séparent le monde surnaturel et divin du monde *sous naturel* et infernal. Mon livre viendra à temps, avait-il coutume de dire ; et l'avenir n'a que trop justifié les prévisions de ce grand homme. Il ne faut pas croire, en effet, que l'esprit positif et pratique de notre époque ait guéri les hommes de la maladie du mysticisme, comme parlent les esprits ignorants, légers et superficiels. Jamais peut-être, au contraire, les phénomènes mystiques ne furent plus fréquents ni plus répandus. Déjà le magnétisme à lui seul les a multipliés dans une proportion effrayante, et il y a lieu de s'étonner de la légèreté avec laquelle plusieurs jugent des faits de ce genre, et de l'imprudence avec laquelle d'autres se jettent inconsidérément dans ces domaines.'

Telles sont les paroles du traducteur de Görrès dans un épilogue qui est capable de faire trembler tous ceux qui ne s'aveuglent pas volontairement, afin de ne pas avoir à combattre le mal dans son progrès et d'échapper à une responsabilité terrible par un lâche et coupable silence. Il n'y a pas de *sophisme plus grossier et plus commun*, nous dit Joseph de Maistre, que celui qui consiste à répéter magistralement : Tous les siècles se ressemblent et les hommes ont toujours été les mêmes ; — le monde va et ira comme il est toujours allé. Les *myopes* qui parlent ainsi ne discernent rien, ni au ciel ni sur la terre, dans le passé ni dans le présent.'

(Voyez le *Spirit-Rapper* par O. A. Brownson et *Spiritual Vampirism* par Webber.)

(48) Femmes, du genre humain la plus sainte moitié !

« Il n'y a, dit M. de Cormenin, que la moitié de la société officielle de perdue. L'autre moitié ne l'est pas. Dieu, dans sa prévoyante sagesse, a voulu que ce qui périssait par l'homme, se sauvât par la femme

Les femmes ont retenu cette virilité de l'âme qui n'a point de sexe, et que les hommes ont perdue dans les débauches du vice et de la matière. Les femmes ont pris sur leurs maris cette sorte d'empire que les esprits fermes prennent toujours sur les esprits faibles.

Les femmes enseignent à leurs jeunes fils ces leçons divines de morale et de religion que les collèges universitaires et quasi-universitaires ne peuvent pas tout-à-fait leur désapprendre ; les femmes ne peuvent pas ne pas croire, parce qu'elles ont besoin de force pour elles-mêmes et pour les autres.

L'homme officiel absorbé par le continuel et violent amour de soi, ne connaît pas le peuple ne l'étudie pas, ne le visite pas, ne le porte pas dans son cœur, ne l'a pas même sur ses lèvres.

Mais sa femme touche par tous les points au peuple, à ses vieillards sur le grabat, à son épouse en couches, à ses jeunes filles, à ses petits enfants, à sa faim, à ses blessures à son désespoir à son âme. Elle y touche par le travail qu'elle lui procure, par l'éducation qu'elle lui donne, par les plaies de son corps qu'elle panse par les vêtements dont elle le couvre par l'argent qu'elle met dans sa main sans qu'il s'en aperçoive par sa parole de femme, la plus douce que le cœur du pauvre puisse entendre, par cette tendresse maternelle inquiète inventive, dévouée, prodigue, que la religion seule inspire, et qui cache dans le sein de Dieu le secret de sa récompense.

Oui, la charité, la sublime charité que l'homme ne pratique pas, entretient continuellement chez les femmes la source vive de leur foi.

Que la femme laisse donc à l'homme l'or, l'agiotage et le sophisme ! Qu'elle garde pour elle le gouvernement moral des esprits, ce gouvernement qui est le signe manifeste des créatures que Dieu a faites à son image ! C'est à la femme à le reprendre et à l'exercer dans le sein du foyer domestique, avec la sainte autorité d'une épouse et d'une mère.

Si j'avais un souhait à former, je voudrais que les femmes du monde lussent et relussent ce que j'écris ici car les hommes du monde ne me comprendront pas mais les femmes chrétiennes me comprendront les femmes chrétiennes confirmeront mon témoignage, lorsque je dirai que la Providence les a suscitées pour sauver la société ! Les femmes qu'elles s'en souviennent répondront devant cette société elles répondront devant Dieu de l'éducation première de leurs fils, et de l'éducation plénière de leurs filles.

Oh ! que ne puis-je avoir en m'adressant à leur raison, cette force victorieuse de la logique qui triomphe dans les luttes de l'idée ! Que ne puis-je avoir en m'adressant à leur cœur, cette grâce qui persuade et qui coule des lèvres de l'éloquence !

On a fait, je le sais, on fait encore des efforts inouïs pour corrompre la moralité de la famille. On a dissous l'homme on veut dissoudre la femme La femme a résisté elle résistera. Elle s'adossera à la religion, dans ce monde officiel qui s'ébranle et qui craque de toutes parts, et elle restera debout, pour les relever, au milieu de nos ruines."

(*Feu ! Feu !* pages 26 27, 28, 29.)

(49) Vous que la chasteté couvre de sa cuirasse.

Citons le plus beau génie théologique de la France, Bossuet.

" La main du prêtre dit l'aigle de Meaux doit être plus pure que la lumière, sa bouche doit être plus chaste que celle des vierges les plus innocentes. *Le mariage est saint et honorable, et la couche nuptiale est sans tache* mais elle n'est pas encore assez sainte pour ceux qui doivent consacrer la chair de l'Agneau."

Et cependant les mondains nient la chasteté du prêtre; quelques uns, comme Michelet, la nient après l'avoir glorifiée!... Prenez garde! si vous niez la chasteté du prêtre de prêtre environné et comme armé de tant de grâces de tant de secours surnaturels, du prêtre qui puise une force surhumaine dans la prière et dans le pur froment des élus, l'inexorable logique vous force à nier, *a fortiori* la chasteté de la vierge, la chasteté de l'épouse, la chasteté de la veuve, qui n'ont pour lutter contre leurs passions contre le monde et contre l'enfer ni d'aussi grands secours surnaturels, ni des grâces aussi abondantes. Ainsi en niant, en flétrissant la chasteté du prêtre, vous niez vous flétrissez celle de vos mères de vos sœurs, de vos épouses et de vos filles!...

Quoi! les Romains auront cru à la chasteté de leurs Vestales! Les Gaulois auront cru à la chasteté de leurs Druidesses! Quoi! les peuples civilisés comme les peuples barbares de tous les siècles et de tous les pays auront cru à la chasteté de leurs prêtres, de leurs prophétesses et de leurs sybilles! Et vous, les fils de ce siècle *supérieur*, du siècle des lumières et du progrès vous nieriez ce qu'ont glorifié les nations barbares, la chasteté du prêtre! vous nieriez ce qu'ont glorifié les peuplades sauvages de la Germanie, la chasteté de la femme!

Mais non, vous feignez de ne pas croire à la chasteté, mais vous *y croyez*, vous croyez à la chasteté du sacerdoce catholique, comme vous croyez à celle de la plus sainte moitié du genre humain. Vous savez que la chasteté est possible, que tout est possible avec la grâce de Dieu, à ceux qui *veulent*, à ceux qui *croient*, à ceux qui *aiment*.

Oui, le prêtre est chaste!... " Il commence dès cette vie *ce que feront les élus dans toute l'éternité*. Il commence à se détacher des " sens et à vivre *selon cette partie divine et immortelle qui est en* " *nous*. Le prêtre qui vit dans le célibat, *qui veut dès à présent imiter les anges, doit être pur comme eux. Il ne vit que pour Dieu*, " comme Saint Paul l'ordonne, *car l'homme qui a une femme et la* " *femme qui a un mari, a le cœur partagé*. QUI SUIT SEUL NE PENSE " QU'A DIEU." (BOSSUET)

(50) O terre des Bretons, ô toi qui la première, etc.

Je le sais, on n'a qu'une patrie, comme on n'a qu'une mère; et cependant, j'aime la Bretagne comme si elle était pour moi une autre Louisiane. Un Breton n'est pas pour moi un étranger; quand j'en rencontre un, il me semble que je retrouve un frère.

D'où vient que, parmi les poètes de la France, j'ai une prédilection toute fraternelle pour Brizeux? c'est qu'il est Breton, c'est qu'il a chanté la Bretagne. D'où vient que de tous les prêtres français je

préfère les prêtres bretons? c'est que j'ai fait ma première communion dans une chapelle bretonne, c'est que le souvenir de la vieille terre armoricaine se trouve ainsi éternellement associé dans mon cœur à ce jour que nulle âme vraiment catholique ne peut oublier, à ce jour le plus doux, le plus beau de l'enfance. Oh! il me semble respirer encore le parfum des vieux acacias classiques qui blanchissaient la cour du collège, ce jour-là! et mon cœur bat avec émotion, et mes larmes coulent malgré moi!

(51) Mais hélas! trop longtemps ma jeunesse fébrile, etc.

C'est *intentionnellement* que l'auteur de ces *Confessions poétiques* y a laissé certains morceaux empreints de l'imagination passionnée et de l'exaltation fébrile de cette époque déjà éloignée de sa vie où " *son cœur était brûlé par le soleil, où son esprit bouillonnait à sa lumière* " comme l'a dit Lesguillon dans son compte-rendu des *Meschacébéennes*. Les lecteurs bienveillants lui sauront gré de cette franchise et de cette sincérité. Ils pourront ainsi comparer l'homme d'aujourd'hui à l'homme du passé.

Au reste, ce poète aux angoisses du doute, oppressé des aspirations d'un cœur avide d'amour, toujours en présence d'une nature luxuriante qui le surexcitait en l'enivrant, il laissait déborder les vers de son âme comme un torrent sauvage et capricieux. Dominé par la sensation plus que par le sentiment, enfant de la nature plutôt que chrétien, il écrivait comme il vivait, par instinct et sans but. Mais à la différence de tant de poètes de ce siècle qui ont commencé par la foi pour finir par le plus grossier sensualisme, au seuil de la tombe, mourant sans prière ou blasphémant audacieusement le Dieu de leur berceau, l'auteur de ce recueil est heureux d'avoir débuté par le doute, pour achever sa vie dans la foi. Revenu des illusions et des chimères de sa jeunesse, il a trouvé dans les vieilles doctrines catholiques une ancre, une boussole et un phare. C'est à l'ombre de la Croix qu'il se repose des agitations de sa vie passée; c'est dans le sein de l'Eglise catholique qu'il a trouvé un abri sûr et caché. Mais il ne s'y repose avec bonheur, que pour se réveiller, se lever et combattre, au premier appel de la conscience et du devoir.

P.-S. — Mes notes sont terminées. Avant de prendre congé de mes lecteurs (et pour toujours peut-être!) il me reste à leur adresser encore quelques mots.

Dans mon poème et dans mes notes j'ai exprimé mes pensées avec une mâle et républicaine indépendance, " *avec une sainte véracité, mais un esprit de douceur et de sincérité* " Mais, comme je l'ai déjà dit dans ma préface, je suis loin de prétendre à l'infaillibilité, et j'éprouve le besoin de corriger ce qu'il y a de trop dévot, de trop affirmatif peut-être dans mes jugements. Ainsi, si je glorifie les pauvres, j'avoue que les pauvres comme E.... et F.... acceptant, supportant saintement héroïquement la pauvreté, sont rares, très rares, et comme partout ailleurs [illegible] je flétris la richesse égoïste et sans entrailles, je me plais à convenir que les riches comme A...x et C...e,

ne sont pas si *exceptionnels* qu'on croit, car les bons riches de nos jours sont, comme les saints cachés et l'on dirait, qu'ils ont honte des bienfaits, comme d'autres en ont horreur. Ah! bénis soient les riches! *qui nous présentent le spectacle d'une lutte calme, héroïque, souverainement désintéressée du bienfait contre l'ingratitude!* Si je flagelle dans mes vers les femmes qui n'ont plus de sens, les *Laufellas* et les *Agapées* qui n'ont qu'une beauté d'emprunt, j'aime, j'admire, je chante avec enthousiasme les femmes qui sont *chrétiennes*, qui se montrent telles que Dieu les a faites, *belles de leur beauté*, qui comprennent et accomplissent leur saint apostolat.

Si je heurte de front les fanatiques fratricides du Nord ces plantes insensés qui veulent extirper de notre sein ce qu'ils appellent une *hideuse excroissance*, tandis qu'ils sont eux-mêmes dévorés de la triple lèpre du socialisme, du libre amour et du *spiritisme*, je n'éprouve aucune sympathie pour les *démonomanes non moins fanatiques du Sud*. Je n'ai qu'une patrie : les Etats-Unis ; qu'un drapeau : le drapeau de l'Union. Du jour que les trente un Etats cesseraient d'être unis, l'exil ne serait-il pas pour moi un devoir? ...

Mais comme nous devons espérer, *nous espérerons contre l'espérance même!* Le Nord et le Sud sont indissolublement enchaînés l'un à l'autre comme les *Jumeaux Siamois*; quelle main impie, quelle voix révolutionnaire, quelle épée sacrilège oserait rompre le lien fraternel qui retient en faisceau tous les Etats d'Amérique?... La République Américaine a une haute et sainte mission à accomplir; mais pour l'accomplir, elle doit rester *une et indivisible*, selon son immortelle devise: *E Pluribus Unum*. Ecoutez quelles grandes destinées lui prédit une des voix les plus éloquentes de la France, cette voix qui a dit que " *les Français avaient pour les Américains le cœur de Lafayette* :" écoutez Lamartine! C'est après les abaissements des médiocrités impuissantes, la voix amie du génie qui nous encourage dans notre marche *au pas de charge* vers l'avenir ; c'est l'écrivain toujours jeune et toujours nouveau, plus grand poète encore dans sa belle prose que dans ses beaux vers, c'est le Racine et le Fénélon de notre siècle, qui glorifie et chante aujourd'hui l'Amérique :

" L'Amérique du Nord, jusqu'ici absorbée par la conquête et le défrichement du Nouveau-Monde, n'était pas parvenue encore à son âge littéraire, c'est l'âge de la maturité et du loisir qui succède à l'âge de croissance chez les peuples neufs. Mais voilà l'Amérique du Nord qui y touche par la science, par l'histoire, par la poésie, par le roman, cette poésie domestique. Les noms de ses publicistes, de ses orateurs, de ses hommes d'Etat, de ses poètes, de ses romanciers naissants et déjà rivaux de leurs modèles dans le vieux monde traversent déjà l'Atlantique; ils nous apportent les échos d'un grand siècle de pensées après un grand siècle d'action. Ce pays est à son ère fabuleuse d'indépendance, de liberté, d'institutions, de création; *les âmes y ont la vigueur du sol, la grandeur des fleuves, la profondeur des solitudes, la hauteur démesurée des montagnes, l'infini des horizons*. Qui peut dire si elle ne se déclare pas dans l'enfantement de ce qu'enfantera en Amérique cette poésie de la raison et de la liberté après la poésie des traditions? Y a-t-il moins de littérature dans la liberté et dans la vérité que dans la servitude et dans les routines d'esprit? Attendons, pour le dire, le poème épique de la raison

humaine et le drame de la vérité qui se préparent à naître dans ce nouveau monde.

"Il ne chante pas encore, il agit, mais son action est plus poétique que nos poèmes."

Cours de littérature. Entretien VII

Et Lacordaire avait déjà dit, avant le cygne de Mâcon :

"C'est du côté de l'Amérique, ou je me trompe fort, que doivent émigrer la civilisation et la foi."

Et Henri Bretonneau l'un des plus savants et éloquents défenseurs du catholicisme, s'était écrié en parlant de la *Terre de Washington* :

"On dirait une terre bénie que la Providence prépare pour servir de triomphe et de refuge à la religion de l'ancien monde!"

Barthélemy enfin qui ne prodigue ni ses vers ni ses louanges, Barthélemy "l'enfant du Midi créé par le soleil" comme réveillé en sursaut d'un long sommeil poétique, improvisa il y a quelques années en l'honneur de la République américaine, un chant éblouissant de poésie qu'ont répété les échos de toutes nos forêts :

Ce n'est donc point un songe, une chimère vaine,
Qu'un peuple se donnant la Liberté pour reine,
Tirant d'elle sa force et sa vitalité :
Nous voyons, nous touchons cette réalité.
A ces hommes caducs dont la vue obscurcie
Niait l'avènement de la Démocratie,
Prétendait qu'à ce but si loin de leur compas,
Nul peuple ne viendrait parce qu'il n'y vint pas,
On démontre le contraire entre d'étroits domaines
Comme aux âges passés dans Sparte et dans Athènes,
Il ne fallait rien moins qu'un pareil argument :
Le peuple américain est là qui les dément.

Mais aussi pour donner cette éclatante preuve,
Il fallut un sol vierge, une esterre neuve,
Une scène à jouer un drame créateur,
Et dont ce peuple seul pouvait être l'acteur.
Là les esprits sont purs de toute vieille haine ;
Même quand leurs débats fermentent dans l'arène
La voix de la patrie éveille un même écho
Dans les fibres du whig et du *loco foco*.
Le principe qui règne est le seul légitime !
Nul espoir de retour vers un autre régime
Nul regret du passé nul souvenir enfant,
N'y rendent l'homme hostile aux choses du présent.
Là point d'inimitiés entre diverses castes,
Les montagnes, les bois, les plaines les plus vastes
N'offrent aucun débris de donjons ni de tours,
Cadavres féodaux dont l'âme vit toujours

Vous pouvez parcourir Albany, Baltimore,
Boston, Philadelphie, et vingt autres encore,
Sans jamais découvrir, dans tout votre chemin,
Le permanent complot d'un faubourg Saint-Germain.
Là, nulle volonté ne doute, ne chancelle,
Tous les bras sont rivés vers l'œuvre universelle,
Loin de paralyser ce tourbillon vivant,
Le pouvoir l'applaudit et lui crie : En avant !
Aussi, livrant sans crainte à leur vitesse utile
La Presse et la Vapeur, l'esprit et la matière,
Les plans les plus hardis, les plus aventureux,
Les dangers les plus grands ont des charmes pour eux ;
Prodigues de leur vie et de celle des autres,
Ils marchent au Progrès ainsi que des apôtres ;
Et quand, sur tous ses lacs, sur ses fleuves géants,
Qui joignent à New-York la Nouvelle Orléans,
Un des mille steamboats, voyageurs de ces ondes,
S'engloutit par un choc entre leurs eaux profondes,
Les autres qui l'ont vu disparaître à leurs yeux,
Sur l'abîme fermé passent insoucieux.
Ah ! s'il existe au monde un sublime spectacle,
C'est cette liberté qui marche sans obstacle,
Cet aigle américain qui remplit l'horizon,
Sans que jamais son aile effleure une prison.

Nul peuple jusqu'ici ne fut grand dans l'histoire,
Sans passer par l'enfance, âge préparatoire,
Hollandais, Espagnols, Anglais, Français, Germains,
Tous avant de marcher, ont rampé sur les mains ;
Celui-ci fut créé dans sa taille complète.
Trois quarts de siècle à peine ont assis sa conquête,
Son sang est encor tiède aux champs de Bunkers Hill,
Et le voilà déjà dans son âge viril,
Et voilà que son front s'est constellé de gloire,
Que prompt à dédaigner son premier territoire,
Du rocheux Orégon il a soumis le sol,
Qu'il a pris la Floride au royaume espagnol,
A uni la Louisiane, éblouissant domaine,
Que son pied saxon écrase aujourd'hui se promène
Sur la terre de l'or où tant de sang fuma
Au siècle des Cortez et des Montezuma,
Qu'à son immensité chaque année il ajoute.

Que lui faut-il de plus ? La Havane sans doute ?
La perle de l'Espagne ? Oui ce joyau marin
Est bien digne d'avoir place dans son écrin,
Et dans le golfe heureux qui la tient enchâssée,
L'arpent de la union campe en pensée.
Le trône est si près, le maître si lointain !
Qu'il attende en repos : qui sait si le destin
Ne doit pas en ses vœux encor le satisfaire ?
Si les étoiles d'or de tout cet hémisphère
Ne viendront pas se joindre, en traçant un sillon,
A celles qui déjà couvrent son pavillon ?

S'il n'est pas décidé qu'après un tel engrais,
L'aigle de l'Union dans sa plume encor grêle,
Montrera tout à coup son vol persévérant
Par delà l'autre bord du fleuve Saint-Laurent,
Et qu'alors, repliant la course de ses ailes,
Et tournant vers le Sud ses ardentes prunelles,
Après avoir jeté sur le Chimborazo
Un cri dont les deux mers reproduiront l'écho,
Après avoir détruit, entre les deux tropiques,
Un débile réseau d'informes républiques,
Il viendra se poser, dans son dernier élan,
Sur l'imaginé détroit que perça Magellan ?

Merveilleux secret qu'on voile encor dérobe !
C'est par là que tout marche à l'unité du globe.
Ce grand travail commence : il se fait sous nos yeux,
L'axe continental glisse vers d'autres lieux ;
Chaque jour nous en montre un évident présage ;
Quand les hommes, pareils aux oiseaux de passage,
Quittent le ciel natal pour des cieux inconnus,
C'est un signe certain que les temps sont venus,
Que l'invisible main qu'on nomme Providence
Élève une grandeur sur une décadence.
Où vont ces longs troupeaux d'Allemands soucieux,
D'Irlandais demi-nus qui, sur de longs essieux,
Chargés d'aïeux, d'enfants, de filles nubiles,
Cheminent pour trouver de nouveaux domiciles,
Et qui semblent guidés par le même conseil ?
Où vont-ils ? Au Couchant où se lève le soleil.
Pourquoi désertent-ils la terre maternelle ?
Parce qu'ils ont perdu leur confiance en elle,
Qu'ils ne trouvent plus d'air sous les vieux horizons.
Pareils aux animaux hôtes de nos maisons
Qu'un pressentiment sûr avertit, avant l'heure,
Qu'il est temps de quitter leur croulante demeure,
Un infaillible instinct révèle à ces colons
Qu'il est urgent de fuir, qu'avant des jours bien longs,
Leur antique édifice, usé dans sa charpente,
Tombera ; que ses murs fléchissent sur leur pente,
Et que ses fondements ont perdu le niveau.
Le vieux Monde s'en va vers le Monde nouveau.

Après ces témoignages éclatants de la vieille Europe en faveur de la jeune Amérique, on ne pourra pas accuser d'hyperbolisme patriotique l'auteur d'un *Poème Erémalique*, lequel doit bientôt paraître, et dont nous sommes heureux de pouvoir citer le fragment suivant :

Les peuples du vieux Monde, aux costumes bizarres,
Dans leurs berceaux obscurs, naquirent des barbares ;
Mais des peuples, polis par les arts et la foi,
Dans un Monde nouveau, se forme un peuple-roi !
Entre le Monde ancien et la jeune Amérique
Pour mieux la protéger, Dieu plaça l'Atlantique.

Au peuple Américain, vers l'avenir lancé,
Qu'importe l'Orient, qu'importe le passé ?
L'Orient, dans son culte et sa vieillesse austère,
Vénérable fantôme seul d'un cimetière,
Ne sait que lui parler des temps évanouis,
Des funèbres splendeurs et des pompeux débris :
Malgré tout le respect qu'il doit à la vieillesse,
Il se fatigue enfin à l'entendre, sans cesse,
Exalter du Passé l'immobile grandeur
L'enfant vers l'avenir s'élance avec ardeur ;
Son âme prophétique est pleine d'espérance,
De la gloire pour lui s'ouvre le temple immense !
Avec tous ses tombeaux, qu'importe l'Orient ?
Le Passé n'est qu'un spectre assis sur le néant !
Le Passé vénéré n'est que cendre et poussière,
Le poids de l'anathème est sur l'Asie entière !
Et l'idolâtre Afrique, esclave du Démon,
Baigne ses flancs d'ébène en des flots de limon !...

Quand les peuples ingrats ont abusé des grâces,
Dieu, les abandonnant, a béni d'autres races ;
La foi, comme la vie, a ses migrations,
Elle renaît au sein des jeunes nations.

Ces villes d'Orient autrefois si fidèles,
Ces foyers de la foi, ces reines, où sont-elles ?
Que sont-ils devenus ces temples glorieux ?
La source de la grâce est tarie en ces lieux
Jérusalem n'est plus, Antioche est flétrie,
Ptolémaïs est morne, autant qu'Alexandrie,
Constantinople impure a renié son Dieu ;
Les fils de Mahomet parquent dans le saint-lieu,
A ces climats maudits l'ancien flambeau se dérobe,
Les ombres de la mort ont envahi ce globe ;
Et le Soleil divin, marchant vers l'Occident,
Cherche un monde plus jeune, un peuple plus ardent !
Les Princes de l'Europe, endurcis et sans crainte,
Orgueilleux, ont osé toucher à l'Arche-Sainte,
Et porter, comme Oza, la main à l'encensoir.
Sur leurs trônes sans base, ils n'ont pu se rasseoir !
Dieu pardonne toujours les fautes de jeunesse,
Excès irréfléchis d'une éphémère ivresse,
Mais pour le froids auteurs de ses iniquités,
Il a des châtiments par l'enfer inventés !—
Tandis que l'Amérique, au début de son drame,
Proclamait tous les droits revendiqués par l'âme,
L'Europe, en son délire, au gré des Potentats,
Consommait lâchement les plus noirs attentats ;
En sa démence impie, au mépris du Saint-Siége,
Elle consomme encor l'œuvre du sacrilége !...
L'Europe est trop coupable !—Il faut un châtiment
Égal aux longs excès de son aveuglement !

Sois bénie, Amérique, Amérique, sois fière
Des saintes libertés noble et riche héritière,

Ton avenir n'est plus pour l'Europe un secret :
Du Dieu qui régit tout c'est l'éternel décret
Qu'à des mondes vieillis succède un nouveau monde ;
Qu'épuisée en un lieu, la vie ailleurs abonde ;
Que le sceptre immortel des Pharaons éteints
Tombe avec les Beaux Arts en de nouvelles mains ;
Et que le froid vieillard dont l'œuvre se consomme
En rentrant au tombeau fasse place au jeune homme !
De la religion, en ce siècle sans foi,
L'asile et le triomphe, Amérique, c'est toi ;
Sur ton front radieux, vierge encor d'anathème,
En bénissant tes fils, Dieu pose un diadème !
Au peuple, ainsi qu'à l'homme il faut l'âge premier
Pour enfanter le saint, le barde et le guerrier
L'Orient, chaque jour, pâlit comme une lampe ;
Il a perdu la source où l'âme se retrempe ;
Son sein ne contient plus le germe fécondant ;
L'espoir du genre humain n'est plus qu'en Occident !
L'ancien Monde s'écroule ; adieu les vieilles races
Le ciel a détourné le fleuve de ses grâces !
C'est ton tour, Amérique, à toi tout l'avenir
L'ancien Monde n'a plus que son froid souvenir !
A toi l'enthousiasme et les sources de vie
A toi la sainte flamme et l'élan du génie !
Salut, mère féconde, à qui la liberté
Donne avec le pouvoir, la grâce et la beauté ;
Amérique, salut ! Mon esprit sympathise
Avec ton vaste esprit d'héroïque entreprise ;
J'aime d'un peuple neuf la généreuse ardeur !
Sa confiance en Dieu révèle sa grandeur ;
Il est né pour atteindre aux cimes les plus hautes ;
Le peuple Américain est grand jusqu'en ses fautes !
Il a pris pour emblème un aigle audacieux
Dont le cri triomphant retentit dans les cieux !
Des mornes royautés toute gloire est voilée ;
C'est à toi de briller, ô bannière étoilée,
L'avenir t'appartient, ô Continent nouveau :
L'ancien Monde n'a plus que l'espoir d'un tombeau !
N'es-tu pas et plus vaste et plus belle, Amérique,
Que l'Europe, l'Asie et l'infertile Afrique ?
Devanciers de Colomb, quand les marins du Nord
Sur la foi d'une idée ont fui loin de tout port,
Dans leur nef vers ta plage abordant comme un cygne,
Ils se sont écriés : " *O terre de la vigne !* "
Tes Etats fraternels, dans leur forte unité,
Ont gardé tous les traits de la diversité ;
Et tandis que chacun reste libre en sa sphère,
De tous le Capitole est l'Etoile polaire !
N'as-tu pas pour domaine, entre deux océans,
Tous les climats divers et leurs fruits abondants ?
Le blé croît dans tes champs aussi beau que la vigne ;
De ta grandeur future apparaît chaque signe,
L'or de tes monts ruisselle en sable étincelant,
Qui roule dans ses flots l'astre du diamant,
Et pour le regard seul, qu'aveugle la lumière,
Ton " DESTIN MANIFESTE " est encore un mystère !

Oh ! qui pourrait compter les splendides trésors,
Que le ciel favorable amassa sur tes bords?
Ici, tout fut créé sur une échelle immense,
Tout brille et se déroule avec magnificence,
L'Europe est le tableau, l'esquisse en raccourci,
Mais le parfait modèle, en grand éclate ici !
Lacs, fleuves et déserts et l'homme et la nature,
Et les précieux fruits de la littérature
Tout est grand, tout est vaste en ce Monde nouveau,
Chez ce peuple géant qui n'eut point de berceau !
Dieu l'a fait pour oser toute sainte entreprise,
Le sable sous ses pieds soudain se fertilise,
A travers les périls il passe en conquérant,
Toujours sûr du succès il s'écrie : *En avant!*
Son génie inventif, maître de la matière,
Aspire sans repos vers l'idéale sphère!
Il couvre de respect et la femme et l'enfant,
Son amour en tous lieux les protége et défend,
Pour devise il a pris : DIEU, LIBERTÉ, PATRIE
Noble tradition de la Chevalerie !
Du temple des Beaux Arts franchissant les degrés,
Dans la science il marche à pas démesurés,
Poètes, orateurs, historiens célèbres
De leur premier éclat déchirent les ténèbres,
Et leurs noms glorieux, en traversant les flots
Du vieux Monde épuisé va troubler le repos !...

Adieu la froide Europe ! adieu les vieilles races !
L'Amérique a reçu leurs primitives grâces
Le soleil d'Orient pâle n'éclaire plus
Que des tombeaux glacés, des trônes vermoulus !
La République heureuse universel asile
Refuge hospitalier du malheur qui s'exile,
De la religion qui retrouve ses droits,
La République heureuse épouvante les Rois !
Les vieilles nations, folles profanatrices
Ont besoin de sentir des mains flagellatrices ;
Elles ont spolié les trésors du saint-lieu
Le Pontife clément sera vengé par Dieu !
Le Nord tient en réserve au milieu de ses neiges
Les fléaux dont le ciel punit les sacriléges,
Et réveillés au bruit tonnant du Vatican,
Arrivent Alaric, Totila, Gengiskan !
Mais la jeune Amérique innocente auprès d'elles,
Voit augmenter l'essaim de ses races nouvelles,
Plus forte chaque jour elle voit ses enfants
Marcher vers l'avenir pleins d'espoirs triomphants
Morse et Fulton doués d'un magique génie,
Font que par un éclair l'âme à l'âme est unie,
Et que la République en son activité,
Embrasse en mme un point l'espace illimité !

L'Amérique est le port de tous les grands naufrages
Le malheur est sacré, l'Europe en ses orages,
Lui jette quelquefois d'illustres condamnés,
Nous comptons parmi nous de preux infortunés,

Nous comptons des savants, d'héroïques apôtres,
Rivalisant d'ardeur les uns avec les autres;
Et nous pourrions trouver parmi les pionniers
Dans chaque lieu connu, l'empreinte de leurs pieds.
Ceux-là, dans leurs discours et leurs pages brûlantes,
Ont eu pour notre zone aux merveilles brillantes,
Des paroles d'amour et d'admiration
Comme en inspire au cœur la sainte émotion!

Lorsque Chateaubriand barde de l'Armorique
Vint abriter son front sous le ciel d'Amérique
De la terre d'exil contemplant les splendeurs
Il aima de nos bois les calmes profondeurs,
Sous les dômes vibrant de sauvage harmonie,
Son âme en s'exaltant enflamma son génie!
Un seul regard troublé des yeux de Washington
Fut comme un feu sacré pour l'humble breton!
Ce cœur passionné qu'imprégna la tristesse,
Après avoir pleuré sa patrie en détresse,
Ce cœur noble et pieux de toute envie exempt,
Ce cœur chevaleresque, enthousiaste et grand
Ce cœur fait pour comprendre et chanter la nature,
Il a, du Nouveau Monde embrassé la ceinture,
Admiré l'étendue et la fécondité
Et l'Europe, ravie après qu'il eût chanté
Brûla de contempler les merveilles décrites,
Lacordaire rêva les déserts sans limites
Et des peuples vieillis sous le joug des Césars,
La jeune République attira les regards!..

Poursuis, poursuis ta course ô jeune République
Formidable géant colosse pacifique
Les tyrans d'outre mer en leur caducité,
Jettent en vain l'insulte à ta virilité;
Ta gloire luit déjà de leur gloire obscurcie;
Te grandis menaçante autant que la Russie
Et tu saurais toujours respecter tous les droits
Qu'aux peuples de l'Europe osèrent ravir les rois!
Sois fière ô République, et noble et magnanime,
Que la liberté sauve et t'inspire et t'anime!
D'une agressive envie objet universel,
S'il te fallait un jour accepter le cartel,
Dans ta jeune valeur, ceignant ta forte épée,
Du sang versé par toi germerait l'épopée,
Et pour parer le front de tes rudes guerriers
Tes altières forêts courberaient leurs lauriers!

Amérique ô patrie! Amérique ô ma mère!
S'il est un de tes fils assez lâche et vulgaire,
Pour t'entendre offenser et pour te renier,
Seul, sans pleurs sans regrets qu'il meure tout entier!
Que son nom effacé des pages de l'histoire,
Effacé de tout cœur et de toute mémoire,
Entouré du linceul d'un éternel oubli
Dans la nuit du tombeau descende enseveli!

Terre de Washington, République modèle,
A ton rêve idéal reste toujours fidèle !
Laisse crier l'Europe et tous les mirmidons
Qui vivent sous ton aile, accablés de tes dons !
Que toujours ton courage, armé de la prière
Plus forte que le glaive et la lance guerrière,
Cherche Dieu dans la gloire et la gloire en Dieu seul,
Transformant, s'il le faut, ta bannière en linceul !
Consacrant sur l'autel et l'épée et la lyre,
Unis toujours les fleurs aux palmes du martyre,
Et sous ton ciel nouveau, prenant un saint essor,
La liberté féconde aura son cycle d'or !...

Liberté ! tu naquis en même temps que l'Ange,
Tu vis tomber du ciel l'angélique phalange...
Le premier homme en toi trouva sa dignité,
Par toi le bien, le mal a sa réalité ;
Contre toi, dans le monde, en vain combat le glaive,
En vain s'arment les rois que le Démon soulève,
Palladium sacré de toute vérité
Nul ne peut te ravir sans lèse-humanité !

Maintenant, il ne me reste plus qu'à abandonner ce livre à la destinée qui l'attend :

. . . . *habent sua fata libelli.*

" Quoi qu'il en soit, j'offre à Dieu mes faibles recherches, mes faibles pensées...

" Criblez-les, Seigneur, criblez-les ; que le vent emporte la poussière, le mauvais grain, tout ce qui n'est pas le pur froment !...."

Nouvelle-Orléans, 5 janvier 1857

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

L'ANTONIADE

ou

LA SOLITUDE AVEC DIEU

(*TROIS AGES*)

Poème Erémitique

Par l'Auteur des SAVANES, des WILD-FLOWERS, de la THEBAIDE EN AMERIQUE, etc

Avec cette épigraphe

« Dieu savait tout ce que l'unité *violente* renferme de *despotisme* et de malheur pour la race humaine, et il nous a *préparé* dans les montagnes et dans les déserts des *retraites inabordables*, il a creusé la roche de SAINT ANTOINE et de SAINT PAUL, premier ermite, il a tressé avec la paille des nids au Pingé ne viendra pas ravir les *petits de la colombe* — O montagnes *inaccessibles*, neiges éternelles, sables brûlants, *marais empestés*, climats destructeurs, nous vous *rendons grâces* pour le passé, et nous *espérons en vous* pour l'avenir! Oui, vous nous conserverez de libres cases d'*heureuses thébaïdes solitaires*, des *entier perdus*, vous ne cesserez de *nous protéger* contre le *forts du monde*, vous ne permettrez pas à la Chimie de prévaloir contre la nature, et de faire du globe, si bien pétri par la main de Dieu une espèce d'horrible et étroit cachot, où l'on ne respirera plus librement que la vapeur et où le fer et le feu seront les premiers officiers d'une *impitoyable autocratie* »

LE P. LACORDAIRE (*Conférence* 31e, 1846)

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

L'ANTONIADE

OU

LA SOLITUDE AVEC DIEU

(TROIS AGES)

Poème Erémitique

Par l'Auteur des SATANES, des WILD FLOWERS, de la THEBAIDE EN AMERIQUE, etc.

Avec cette épigraphe

" Dieu savait tout ce que l'unité *violente* renferme de *despotisme* et de malheur pour la race humaine, et il *nous a préparé* dans les montagnes et dans les déserts des retraites *inabordables*. Il a creusé la roche de SAINT ANTOINE et de SAINT PAUL, premier ermite; il a tressé avec la paille des nids où la tyrannie ne viendra pas ravir les *petits de la colombe*. — O montagnes *inaccessibles*, neiges éternelles, sables brûlants, mers *orageuses*, climats destructeurs, nous vous *rendons grâce* pour le passé, et nous *espérons en vous* pour l'avenir! Oui, vous nous conserverez de *libres asiles*, des *Thébaïdes solitaires*, des *lieux perdus*, vous ne cesserez de nous *protéger* contre les *forts du monde*; vous ne permettrez pas à la Chaîne de prévaloir contre la nature, et de faire du globe, si bien pétri par la main de Dieu, une espèce d'horrible et étroit cachot, où l'on ne respirera plus librement que la vapeur, et où le fer et le feu seront les premiers officiers d'une *impitoyable autocratie*!

(LE P. LACORDAIRE, *Conférence* 31e 1848.)

